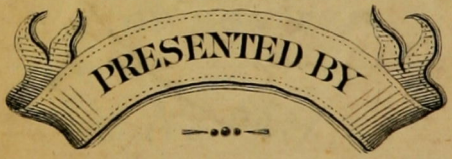
2.352

12-9



The Mercantile Library
Association
of Montreal
TO THE
Fraser Institute

2199

12-9

OSSIAN,

POÉSIES GALLIQUES.

DE L'IMPRIMERIE DE DENTU.

Gravé par Tardieu l'Aîné.

Lance maintenant ton trait, roi de Morven.

OSSIAN,

FILS DE FINGAL,

BARDE DU TROISIÈME SIECLE;

POÉSIES GALLIQUES,

Traduites sur l'anglais de M. MACPHERSON,

PAR LE TOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée;

ORNÉE DE BELLES GRAVURES.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DENTU, Imprimeur-Libr., Palais-Égalité, galeries de bois, n.° 240.

AN VII.

1798

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE (*).

Est-il vraisemblable qu'un sauvage, un barbare, soit l'auteur d'un grand nombre de poëmes, tels que les chants de Selma, Carthon, Carrictura, Calthon et Colmal, Darthula, Lathmon, etc., où tout respire la générosité, la grandeur d'ame, le véritable héroïsme, où le mérite de la composition répond à la beauté des sentimens ? Est-il possible que sans le secours de l'écriture, ces poëmes se soient conservés jusqu'à nous, pendant près de quatorze cents ans, chez un peuple ignorant et privé de tous les arts ?

Quelques détails sur l'origine, le gouvernement, les mœurs et les usages des

(*) Ce discours est extrait et composé en grande partie des dissertations anglaises de M. Macpherson.

2199

Calédoniens, éclairciront ces problèmes ; et la simple exposition des faits en donnera la solution : ces détails absolument nécessaires pour l'intelligence de plusieurs passages d'Ossian, sont d'ailleurs de nature à intéresser tout lecteur ; et le merveilleux du roman est ici uni à la vérité de l'histoire.

L'enfance des états, comme celle de l'homme, n'est point le tems des actions éclatantes ; quand elle serait marquée par des évènemens mémorables, ils seraient perdus pour la postérité. Les arts qui immortalisent les grands hommes, conservent seuls et assurent le souvenir de leurs actions, ne croissent et ne fleurissent que dans un sol cultivé par plusieurs générations. C'est chez un peuple déja poli et civilisé, que les historiens écrivent, que les monumens s'élèvent. Les faits des premiers âges restent ensevelis dans l'oubli, ou sont altérés et exagérés par des traditions incertaines. Toutes les nations se donnent pour fon-

dateurs des héros fabuleux, ou des dieux imaginaires. Toutes veulent illustrer leur origine aux dépens de la vérité. Les Grecs et les Romains ne furent point exempts de cette vanité ; mais ils eurent de bonne heure d'excellens historiens, qui transmirent leurs actions à la postérité, tandis que celles des autres peuples sont mêlées de fables extravagantes, ou sont restées perdues pour les siècles suivans. Les Celtes, maîtres de l'Europe depuis l'embouchure de l'Oby, en Russie, jusqu'au cap Finistère, sont à peine connus dans l'histoire. Leur langue, qu'on parle encore chez des nations séparées les unes des autres par des pays immenses, est le seul monument qui nous reste d'eux. Il atteste l'étendue de leurs possessions, sans jeter aucune lumière sur leur histoire.

De tous les peuples connus sous le nom de Celtes, les plus renommés sont ceux qui habitaient les Gaules, et ils ne doivent cette célébrité qu'aux historiens des nations contre lesquelles ils ont eu

des guerres fréquentes. Suivant le témoignage des meilleurs auteurs (1), la Grande-Bretagne fut le premier pays que peuplèrent les Celtes des Gaules. La situation respective des lieux rend cette opinion probable ; et la conformité de langage et de coutume qui existait du tems de César, entre les Gaulois et les Bretons, semble ne laisser aucun doute sur cette origine. La colonie gauloise s'établit d'abord dans cette partie de la Grande-Bretagne, qui est vis-à-vis les Gaules ; elle s'étendit vers le nord, et peupla par degrés l'île entière. Tacite croit que les Calédoniens (2), qui habitaient les montagnes au nord de l'Ecosse, provenaient des Germains ; il en donne pour preuve la couleur de leur chevelure et la grandeur de leur taille (3). La langue, les usages des anciens Celtes, qui se sont toujours conservés dans cette partie de la Grande-Bretagne, semblent contredire l'opinion de ce grand écrivain.

Quelle que soit l'origine des Calédo-

niens, il paraît que du tems de Julius Agricola, ils étaient fort nombreux, et en état de résister aux Romains, maîtres du reste du monde connu ; ce qui suppose qu'il y avait déja long-tems qu'ils étaient établis dans le pays. Leur gouvernement était un mêlange d'aristocratie et de monarchie, comme chez tous les peuples où les druides s'étaient emparés du pouvoir souverain. Leurs divinations, leur prétendu commerce avec le ciel, une vie austère et retirée leur avaient acquis une grande considération parmi le peuple. Ces hommes adroits et ambitieux surent si bien profiter de la vénération qu'ils inspiraient, qu'ils se mirent insensiblement à la tête de toutes les affaires religieuses et civiles. Les chefs veillaient à l'exécution des lois ; mais le pouvoir législatif était entre les mains des druides : c'était par leur ordre que les tribus se réunissaient sous un seul chef, quand la nation était menacée de quelque guerre domestique ou étrangère ;

c'étaient eux qui choisissaient le magistrat ou vergobret ; et sa dignité ne durait, comme la dictature des Romains, que le tems du danger.

Les druides conservèrent long-tems cette autorité extraordinaire chez les nations Celtes, qui n'étaient pas soumises aux Romains. Mais dès le commencement du deuxième siècle, leur puissance commença à décliner parmi les Calédoniens. Les guerres continuelles que ces peuples eurent à soutenir, empêchèrent la noblesse d'entrer, comme auparavant, dans cet ordre ; le nombre des prêtres diminua, et les préceptes de leur religion furent négligés et bientôt oubliés dans le tumulte des camps. On ne nomma plus de vergobret, ou bien il fut élu sans leur participation, et continué malgré eux.

Les Calédoniens étaient originairement divisés en tribus ou clans. Chaque clan avait son chef, et chaque chef était libre et indépendant. Toujours en guerre contre le roi du monde (nom emphatique, que

les poëmes du tems donnent aux empereurs romains), le danger commun rassemblait toutes les tribus ; mais comme aucun des chefs ne voulait obéir à son égal, comme tous voulaient commander, leurs guerres furent mal conduites, et par conséquent malheureuses. Trenmor, bisaïeul du célèbre Fingal, fut le premier qui représenta aux chefs les funestes conséquences de cette division ; il leur proposa de commander chacun à leur tour : la proposition fut acceptée. Tous furent vaincus. Trenmor prit à son tour le commandement de l'armée, et défit entièrement l'ennemi. Les tribus victorieuses le proclamèrent vergobret, d'une voix unanime. Alors les druides voulurent réclamer les privilèges de leur ordre ; ils députèrent Garmal, fils de Tarno, vers Trenmor, pour lui ordonner de se démettre de sa dignité. Le refus de Trenmor occasionna une guerre civile, qui fut bientôt terminée par la destruction totale des druides. Le petit nombre qui

échappa au carnage, se cacha dans les forêts et dans les cavernes, où ils avaient coutume de se retirer pour se livrer à la méditation.

L'extinction du sacerdoce fut suivie d'un mépris général pour la religion. L'autorité que le vergobret n'avait eue que par élection et pour un tems, devint perpétuelle et héréditaire, et le nom de vergobret fut changé en celui de roi.

L'autorité royale, excepté en tems de guerre, était très-bornée ; chaque chef resta toujours souverain dans sa tribu, et son pouvoir même n'y était pas illimité. On croit assez généralement que les montagnards d'Ecosse vivaient dans le plus vil esclavage. Leur attachement à la famille de leur chef, la grande idée qu'ils avaient de son mérite, ont pu donner lieu à cette erreur. Mais les premiers siècles d'une société ne sont jamais le tems du pouvoir arbitraire. Les hommes ayant peu de besoins, conservent longtems leur indépendance ; mais plus un

peuple se civilise, plus les esprits se plient et se façonnent à cette soumission au gouvernement, dont les magistrats ambitieux abusent pour rendre leur pouvoir absolu. Quand la gloire ou la sûreté de la tribu était menacée, les ordres des chefs étaient sacrés, on leur obéissait sans restriction ; mais si un particulier était opprimé dans sa tribu, il passait dans une autre, et trouvait dans cet asile tous les avantages que sa patrie lui refusait ; la crainte de cette désertion rendait les chefs très-circonspects dans l'exercice de leur autorité. Comme le degré de leur puissance dépendait du nombre de leurs sujets, ils évitaient avec soin tout ce qui pouvait le diminuer.

Dans les affaires civiles, ils ne suivaient pas les ordres de leurs chefs, mais la coutume de leurs ancêtres, telle que la tradition l'avait conservée, et qu'ils appelaient *clechda*. S'élevait-il quelque différend entre deux particuliers, ils choisissaient quelques vieillards de la

tribu pour les juger, suivant le clechda. Le chef interposait ensuite son autorité, et donnait force de loi à la décision des arbitres. Pendant la guerre, le chef était moins réservé dans l'exercice de son pouvoir; mais il l'étendait rarement jusqu'à ôter la vie à un membre de sa tribu. Il n'y avait de crime capital que le meurtre, et ce crime était très-rare ; on n'infligeait jamais aucune punition corporelle. Le souvenir de cet affront se serait conservé pendant plusieurs siècles dans une famille, et elle aurait cherché sans cesse les occasions de s'en venger. Mais quand le chef punissait un sujet de sa propre main, cette peine était alors regardée comme une correction paternelle.

Ce qui contribua sur-tout à affermir l'autorité des chefs dans leur tribu, et le pouvoir du roi sur les chefs, ce furent les chants des bardes (4). Les bardes étaient des druides d'un rang inférieur, dont l'emploi était de chanter les héros et les dieux. Ils ne partagèrent point les

malheurs de leur ordre. Le vainqueur, jaloux d'immortaliser son nom, épargna les dispensateurs de la gloire. Ils passèrent dans son camp et lui témoignèrent leur reconnaissance, en le peignant dans leurs chants comme un héros doué de toutes les vertus. Le vulgaire incapable d'examiner de près le caractère du roi, fut ébloui des brillantes qualités que lui attribuaient les bardes. Ces poètes, disciples des druides, étaient initiés aux mystères et à la science de cet ordre fameux ; leur génie et leurs connoissances les mettaient fort au-dessus de leurs compatriotes. Ils se formèrent l'idée d'un héros accompli, et donnèrent à leur roi le caractère qui n'existait que dans leur imagination. Les chefs prirent ce héros idéal pour leur modèle, et les efforts qu'ils firent pour l'imiter, créèrent dans leurs ames tous les sentimens héroïques qu'on trouve dans les poésies de ces tems reculés. Le prince, excité par les louanges et par la rivalité de ses chefs, voulut se

distinguer par ses vertus, autant qu'il l'était par son rang. Cette émulation continuelle forma à la fin le caractère général de la nation, assemblage heureux de la valeur fière d'un peuple sauvage, et des plus belles vertus d'une nation civilisée.

Les actions d'un tel peuple deviennent intéressantes et dignes de passer à la postérité. La gloire de la nation éveille le génie de l'homme que la nature a doué d'une ame sensible et d'une imagination ardente. Il brûle d'immortaliser la renommée de sa patrie. Le langage vulgaire lui paraît au-dessous des actions qu'il veut célébrer : la mesure et l'harmonie aident à imprimer ses récits dans la mémoire de ceux qui l'écoutent. C'eût été là sans doute l'origine de la poésie parmi les Calédoniens, si cet art n'eût pas fait partie de la religion de leurs druides.

C'est à la poésie que la plupart des nations, ainsi que les Calédoniens, ont confié leur histoire. L'usage constant de répéter les poëmes historiques dans toutes

les occasions solemnelles, et de les enseigner aux enfans, a suffi pour les conserver long-tems sans le secours de l'écriture. Cette chronique auriculaire s'est perpétuée chez les Germains jusqu'au huitième siècle ; et c'est d'après les traditions poétiques, qu'on a écrit la première histoire des Incas du Pérou. Si des peuples dont le pays a été souvent inondé de colonies étrangères, et qui en ont envoyé eux-mêmes dans les contrées éloignées, ont pu conserver sans altération et pendant plusieurs siècles leurs histoires traditionnelles, doit-on s'étonner que les Calédoniens, qui n'eurent pendant long-tems aucun commerce avec le reste du monde, et qui furent toujours si attachés à la mémoire de leurs ancêtres, aient transmis de génération en génération les poëmes historiques de leurs bardes ?

Le roi n'était pas le seul qui eût des bardes à sa suite. Chaque chef avait les siens, et ces bardes avaient sous leurs

ordres un certain nombre de bardes inférieurs proportionné à la puissance du chef. Le roi donnait tous les ans une fête solemnelle, où les bardes de toutes les tribus s'assemblaient pour répéter leurs poëmes. Il jugeait, avec les chefs, ceux qui méritaient d'être enseignés aux enfans. On trouve un exemple de ce concours dans les chants de Selma. A l'armée, tous les bardes se réunissaient dans les occasions mémorables, et chantaient en chœur, soit pour célébrer une victoire, soit pour déplorer la mort d'un personnage distingué. Les poëmes que l'on chantait alors étaient toujours de la composition de l'archibarde, ou chef des bardes du roi, qui ne devait cette place éminente, qu'à la supériorité de son talent pour la poésie.

Les bardes servaient de hérauts, pour annoncer la paix ou la guerre. Les chefs et le roi n'employaient jamais d'autres ambassadeurs; leur personne était sacrée, et l'on voit dans Temora un usurpateur

qui n'ose lever sur eux la main qu'il venait de tremper dans le sang de son roi.

Les honneurs dont ils jouissaient et les émolumens de leurs places, rendirent, dans la suite, leur ordre très-nombreux et très-insolent ; ils composaient des satyres sanglantes contre tous ceux que leurs protecteurs n'aimaient pas ; et revêtus du caractère d'ambassadeurs, ils portèrent la licence jusqu'à accabler d'injures les chefs qui refusaient leurs propositions.

Il paraît qu'après l'introduction du christianisme, quelques-uns se firent prêtres. Ce fut peut-être pour cette raison qu'on les appela *clercs*, du mot latin *clericus*. Les clercs, quelle que soit l'étimologie de leur nom, devinrent un fléau public. Abusant de la considération qu'on avait pour leur ordre, ils venaient en grand nombre chez les chefs, et y vivaient à discrétion, jusqu'à ce qu'une autre troupe vînt les en chasser, avec

les armes de la satyre. La tradition nous a conservé quelques-uns de ces combats poétiques, et rien ne prouve mieux jusqu'à quel point les bardes portaient alors la licence, et combien la poésie avait dégénéré. Leur indolence et leur penchant à la malignité avaient éteint ce feu pur, ce noble enthousiasme, qui animaient leurs prédécesseurs. L'insolence de leur conduite, et la médiocrité de leurs talens, forcèrent enfin les chefs à leur ôter des privilèges dont ils ne méritaient plus de jouir. Ils prodiguaient la louange et le blâme, sans choix et sans discernement. Ils érigeaient en héros accompli, un petit tyran, dont le nom était à peine connu au-delà du vallon où il régnait.

Ces hommes lâches et corrompus, en prostituant ainsi sans pudeur la louange à ceux qui en étaient le moins dignes, rendirent leurs panégyriques méprisables. A la fin les chefs, lassés d'eux, les chassèrent honteusement. Alors, indignés

d'un traitement qu'ils méritaient, ils s'abandonnèrent plus que jamais à leur malice, et pendant près d'un siècle, leurs ouvrages ne sont que des chansons satyriques. Les chefs méprisèrent leur impuissante méchanceté. Le peuple qui ne craignait pas leurs traits, les reçut, et les traita aussi bien que sa situation le permettait. Errans de tribus en tribus, ils amusaient leurs hôtes, en répétant les compositions de leurs prédécesseurs, ou en flattant leur vanité par de fausses généalogies. Enhardis par ces premiers succès, ils eurent bientôt recours à des moyens plus puissans pour charmer le vulgaire. Privés du talent de rendre la vérité intéressante, ils inventèrent des fables, ils substituèrent les châteaux enchantés, les géants, les nains, les magiciens, et tout le merveilleux des romans, à la sagesse de l'histoire. Chaque barde, en répétant ces contes, y ajoutait les circonstances qu'il croyait les plus propres à fixer l'attention, et à exciter

l'admiration de ses auditeurs. Ces histoires romanesques devinrent enfin si dénuées de vraisemblance, que le peuple même les aimait sans les croire. Un grand nombre de ces contes est passé jusqu'à nous. Les montagnards d'Ecosse les récitent encore aujourd'hui. Quelques-uns sont si longs, qu'il faut plusieurs jours pour les répéter. Ceux qui les savent par cœur ont une mémoire si prodigieuse, qu'ils n'omettent pas la moindre circonstance. Ce qu'il y a de plus étonnant sans doute, c'est d'entendre sous un ciel rigoureux, au milieu d'une chaîne de montagnes couvertes de neiges et de glaces, des descriptions magnifiques qui surpassent toute la pompe orientale. Ces contes sont remplis de détails peu naturels, et d'aventures invraisemblables, qui rebutent un homme sensé. Mais je ne sais comment il arrive, dit M. Macpherson, qu'ils attachent et usurpent l'attention.

Tous ces romans sont en vers, ou plutôt en prose rimée. Les poëmes d'Ossian et

des anciens bardes sont en prose mesurée. Ils gardaient la rime pour les morceaux lyriques dont ils semaient leurs ouvrages, et qu'ils chantaient en s'accompagnant de la harpe, pour couper leurs récits et réveiller leurs auditeurs.

Leurs successeurs, en faisant consister toute la beauté de la poésie dans le retour des mêmes sons, hâtèrent l'extinction de leur ordre. Bientôt il n'y eut point de berger parmi les montagnards, qui ne fît des vers passables : tout homme qui a de l'oreille peut revêtir d'un langage harmonieux et monotone des idées sans suite et sans intérêt. L'art devenu trop facile, tomba dans le mépris, dès qu'il n'y eut plus ni gloire ni avantage à l'exercer ; quand les montagnards furent devenus un peuple de rimeurs, les vrais bardes disparurent. Telle fut la fin d'un ordre que le génie, les exploits et les vertus d'Ossian avaient porté au plus haut degré de splendeur. Ce barde célèbre vivait avant l'établissement de la religion chré-

tienne en Ecosse, c'est-à-dire vers la fin du troisième ou le commencement du quatrième siècle. Ce fut l'an trois cent trois que la persécution de Dioclétien fit passer quelques chrétiens en Bretagne. La douceur et la tolérance de Constantius Chlorus qui y commandait alors, y attira bientôt un grand nombre de sectateurs de la religion persécutée. Quelques-uns, par crainte ou par zèle pour la propagation de la foi, quittèrent le pays soumis aux Romains, et vinrent s'établir chez les Calédoniens; ils trouvèrent ces peuples d'autant plus disposés à recevoir leur nouvelle doctrine, qu'ils avaient absolument oublié la religion des druides. Ces premiers missionnaires chrétiens vécurent dans les cavernes et dans le fond des forêts; ce qui les fit appeler, par les Calédoniens, *culdées*, c'est-à-dire, *solitaires*. Ce fut avec un de ces culdées qu'Ossian, dans les dernières années de sa vie, disputa sur la religion chrétienne. La tradition a conservé cette dispute célèbre. Elle

porte toutes les marques de l'antiquité la plus reculée ; Ossian y montre une telle ignorance des dogmes du christianisme, qu'on ne peut pas supposer qu'il fût déja introduit en Ecosse. Il est donc probable que notre barde fleurissoit lors de l'arrivée des premiers missionnaires chrétiens en Ecosse. Les allusions fréquentes qu'il fait à l'histoire de ce tems, semblent dissiper tous les doutes qu'on pourrait former sur cette époque.

Ossian descendait de ce fameux Trenmor (5) qui détruisit l'ordre des druides, et fut proclamé roi par toutes les tribus.

Fingal, fils de Comhal, et petit-fils de Trenmor, naquit le jour même de la mort de son père. Quand il fut sorti de l'enfance, il reconquit ses états. Gaul, fils de Morni, devint son ami, et l'accompagna dans toutes ses guerres. Le barde Ossian était fils de Fingal et de Roscrana (6). Dès qu'Ossian put porter les armes, il accompagna son père dans toutes ses expéditions. L'Irlande fut le théâtre des plus

considérables (7). Ce fut dans une de ces expéditions qu'il épousa Roscrana, fille de Cormac, et mère de notre poëte. Ossian, dans les deux expéditions, partagea les dangers et la gloire de son père. Le rétablissement de Ferad-Artho sur le trône d'Irlande, fut le dernier exploit de Fingal; alors il remit solemnellement sa lance à Ossian. Notre barde en fit un digne usage pour la défense du faible et de l'opprimé, jusqu'à ce que la vieillesse l'eût fait tomber de ses mains. Alors privé de son père et de son fils Oscar, que Caïrbar, l'usurpateur, avait tué par la plus lâche des trahisons, aveugle et infirme, il charma sa douleur et ses maux, en chantant les exploits de ses amis. Il se traînait souvent à la tombe de son père, et se consolait, comme il le dit lui-même, en la touchant de ses mains tremblantes. Malvina, l'épouse de son cher Oscar, ne l'abandonna point. C'est à elle qu'il adresse la plupart de ses poëmes, surtout ceux où le vaillant Oscar joue le prin-

cipal rôle (8). La tendre amitié, les soins de notre barde pour Malvina, la reconnaissance et l'attachement de la veuve d'Oscar, prouvent que la délicatesse des sentimens n'est pas le partage exclusif d'un peuple civilisé.

Malvina apprenait par cœur les poëmes d'Ossian, à mesure qu'il les composait, et les chantait en s'accompagnant de la harpe. Après la mort d'Ossian, les bardes les apprirent de Malvina, et les répétaient de préférence à leurs propres ouvrages. Les détails historiques qu'ils contiennent, autant que la beauté de la poésie, les rendaient chers à tous les Calédoniens; mais ce qui les rend précieux aujourd'hui, c'est qu'on y trouve une peinture fidelle des mœurs de son tems, et qu'ils peuvent servir à l'histoire de l'esprit humain. Les opinions, les usages, les passions et les plaisirs d'un peuple qui sort, pour ainsi dire, des mains de la nature, ne sont point un spectacle indifférent pour le philosophe.

La guerre était la passion dominante des Calédoniens ; ils avaient un souverain mépris pour la vie tranquille, et croyaient que le repos avilissait l'homme. En effet, quand l'ame est oisive, elle perd sa vigueur naturelle. L'action au contraire, et les vicissitudes de la fortune, mettent en jeu toutes les facultés de l'esprit humain, et les fortifient en les exerçant ; de là vient que chez les nations policées où la loi assure à chaque individu le repos et la propriété, vous trouvez rarement cette valeur indomptable, ce mépris héroïque de la mort qui semblent caractériser un peuple sauvage.

La résistance invincible que les Calédoniens opposèrent aux Romains ; cette muraille fameuse que les maîtres du monde bâtirent en Ecosse pour se garantir de leurs incursions (9), attestent le courage de cette nation. L'éducation perpétuait parmi les montagnards d'Ecosse, cet enthousiasme guerrier qui élève l'homme au-dessus de lui-même, change

la fatigue, les périls et la mort même en plaisirs. A peine un Calédonien était-il sorti de l'enfance, qu'il suivait son père à la guerre. La crainte de se déshonorer sous les yeux d'un tel guide, et le desir d'égaler sa gloire, transformaient les enfans en héros.

L'autorité paternelle était absolue ; elle n'était fondée sur aucune loi, mais sur le respect et l'amour. On verra dans un des poëmes d'Ossian, un jeune homme que Fingal avait exclu du nombre de ses guerriers pour une action honteuse, aller chercher lui-même le fer avec lequel son père, aveugle et vieux, le frappe sur le tombeau de son aïeul. Ce qui allumait sur-tout dans le cœur des jeunes gens, le desir de se distinguer, c'était l'usage de ne point leur donner de nom, qu'ils ne l'eussent mérité par quelque action éclatante.

(10) On sent l'influence que devait avoir cette coutume. Elle servait d'encouragement et de récompense à la valeur et à la

vertu. Elle servait aussi de punition au guerrier lâche ou cruel. Le nom seul d'un homme avertissait de ses vices ou de ses vertus ; et cet usage serait sans doute plus nécessaire parmi une nation civilisée où tous les cœurs sont cachés sous un voile uniforme, que chez un peuple sauvage où l'on ignorait l'art de déguiser ses sentimens et ses passions.

Les armes offensives des Calédoniens étaient la lance, les flèches, le poignard et l'épée ; leurs armes défensives, le casque et le bouclier. Le casque du roi était orné d'une aile d'aigle. Sur son bouclier s'élevaient plusieurs bosses qu'on appelait les *voix de la guerre*, parce que chaque bosse avait un son particulier, et annonçait un ordre différent. Quand le roi se préparait à quelque expédition, un barde se rendait à minuit dans la *salle des fêtes*. Il entonnait le chant de guerre, et invitait trois fois les ombres des anciens héros à contempler les exploits de leurs descendans : il suspendait ensuite le bou-

clier du roi à un arbre, et le frappait de tems en tems avec la pointe d'une lance, en continuant le chant de guerre. Il répétait les mêmes cérémonies pendant trois nuits consécutives : on dépêchait en même tems de tous côtés des bardes pour assembler les tribus. *Lever le bouclier*, était l'expression ordinaire, pour dire commencer la guerre.

Quelquefois quand un chef apprenait l'arrivée de l'ennemi sur ses terres, il tuait aussitôt une chèvre de sa propre épée ; il plongeait à moitié dans le sang un morceau de bois noirci par le feu ; il le donnait aux guerriers de sa suite qui le portaient avec une promptitude incroyable de hameau en hameau ; et dans l'espace de quelques heures toutes les tribus étaient sous les armes.

Ce bâton brûlé et teint de sang, était une espèce de manifeste par lequel le chef menaçait de punir par le fer et le feu ceux qui refuseraient de se ranger sous ses étendards. Cette cérémonie qu'on appelait

crantera ou *crantara*, s'est conservée long-tems, et presque jusqu'à nos jours dans le nord de l'Ecosse.

Les Calédoniens combattaient presque toujours à pied. Les chefs seuls montaient quelquefois un char; de là vient qu'Ossian donne toujours aux chefs l'épithète de *carbone*, c'est-à-dire, *porté sur un char* (11).

Il y avait dans la demeure du chef une grande salle où il donnait des fêtes à ses tribus dans toutes les occasions éclatantes. Lorsque la vieillesse rendait un héros incapable de porter les armes, il les attachait solemnellement au mur de la salle des fêtes, et ne reparaissait plus dans les combats. Cette époque de la vie s'appelait le *tems de suspendre ses armes*. On y suspendait aussi les dépouilles et les armes conquises sur l'ennemi.

Quand le jour du combat était fixé, le roi passait la nuit qui le précédait, sur une colline éloignée de son armée. Là, dans le silence et dans la solitude, il méditait le plan de la bataille et la disposition de

ses troupes. Au point du jour, il donnait le commandement à l'un de ses chefs. Lui, il restait sur une colline avec quelques bardes. Les autres bardes suivaient l'armée, et entonnaient le chant du combat. Si le roi voyait plier ses guerriers, il dépêchait un barde pour ranimer leur courage par des chants belliqueux ; mais si les ennemis continuaient à avoir l'avantage, alors le roi descendait pour combattre en personne.

Quand les Calédoniens remportaient une victoire signalée, ils élevaient un monument pour en conserver le souvenir. Ce monument était une pierre sous laquelle on plaçait une arme et un morceau de bois brûlé, tandis que les bardes jouaient de la harpe, et chantaient en chœur. On trouve encore de ces pierres dans le nord de l'Ecosse.

Ils traitaient en général les vaincus avec humanité, et rendaient presque toujours la liberté aux prisonniers ; mais lorsqu'un chef était déterminé à faire périr celui

qu'il avait en son pouvoir, on lui signifiait son arrêt de mort en frappant sur un bouclier avec la pointe d'une lance, tandis qu'un barde chantait dans l'éloignement le chant de mort. Les Ecossais observaient dans ces circonstances un autre usage qui subsistait encore il n'y a pas long-tems. Tout le monde a entendu parler de la tête de taureau qu'on servit au lord Douglas, dans le château d'Edimbourg, pour lui faire connaître que sa mort approchait.

Les haines de famille rendaient les combats particuliers très-communs. Deux chefs Calédoniens se faisaient une guerre éternelle, sans autre raison que l'inimitié de leurs ancêtres : mais l'amitié semblait être aussi héréditaire ; et au moment où deux guerriers combattaient avec fureur, si l'un d'eux se nommait à l'ennemi, et que leurs ancêtres eussent été amis, l'autre aussitôt jetait ses armes et embrassait son adversaire ; c'était, il est vrai, une tache éternelle à la gloire d'un

héros d'éviter ainsi le combat, et reprocher à un guerrier qu'il *disait son nom à l'ennemi*, c'était le taxer de lâcheté, et lui faire l'injure la plus sanglante.

Après la honte de déclarer son nom à l'ennemi, la plus grande était de demander du secours; aussi n'était-ce qu'à la dernière extrémité qu'on avait recours à ses amis ou à ses alliés. C'est peut-être pour cette raison qu'Ossian ne fait point intervenir les dieux pour protéger ses héros; il aurait cru diminuer leur gloire en faisant agir pour eux des êtres surnaturels. Aussi ne trouve-t-on dans ses poëmes aucunes traces de la religion de son tems; tandis que la poésie des autres nations est essentiellement liée à leur mithologie.

Ceux qui venaient implorer le secours d'un chef, tenaient d'une main un bouclier teint de sang, et de l'autre une lance rompue. Le bouclier était le symbole de la mort de leurs amis, et la lance rompue, l'emblême de leur faiblesse et de leur mal-

heureuse situation. Si le chef accordait le secours demandé, il remplissait la *coupe de la fête*, et la présentait au suppliant en signe de protection et d'amitié.

Quand un guerrier entrait dans le pays, s'il portait la pointe de sa lance en avant, il annonçait par-là qu'il venait avec l'intention de faire la guerre, et en conséquence on le traitait en ennemi; mais s'il tenait la pointe baissée derrière lui, c'était un signe d'amitié, on l'invitait sur-le-champ à la fête, et l'on exerçait envers lui tous les devoirs de l'hospitalité.

Aucune nation du monde n'a porté l'hospitalité aussi loin que les anciens Ecossais. C'était une infamie pour un homme distingué, de fermer sa porte aux étrangers. Les bardes l'appelaient *le nuage que les étrangers évitent;* et après le reproche de lâcheté, c'était le plus outrageant qu'on pût faire à un Calédonien. Mais *l'ami des étrangers* était le plus beau titre qu'on pût donner à un chef. Les bardes étaient les premiers intéressés à

entretenir cet esprit parmi leurs compatriotes. La tradition nous a conservé un exemple singulier de l'hospitalité de cette nation. Un des premiers comtes d'Argyle ayant appris qu'un seigneur irlandais venait le visiter avec une suite nombreuse, craignit que son château ne fût trop petit pour le recevoir, il y mit le feu, fit dresser des tentes sur le rivage, et y reçut magnifiquement le seigneur irlandais. Cette action, qui nous paraît extravagante, fut admirée alors, et célébrée dans tous les chants des bardes.

C'était dans la salle des fêtes qu'on recevait les étrangers ; on leur donnait une fête qui durait trois jours. Leur demander leur nom avant ces trois jours, c'était manquer aux devoirs de l'hospitalité ; car si la famille du chef et celle de l'étranger eussent été ennemies, le combat eût bientôt succédé à la fête. Aussi quand on voulait reprocher à un Calédonien qu'il n'exerçait pas généreusement l'hospitalité, on disait qu'il *demandait le nom de*

l'étranger. Après la fête on proposait à ses hôtes l'honneur de la lance; c'était une espèce de tournois qui a été long-tems en usage parmi les montagnards d'Ecosse. La chasse faisait partie de la fête; le chef était obligé d'en faire les honneurs à l'étranger, en lui laissant tout le péril, et c'eût été ne pas connaître les droits de l'hospitalité que de tuer un sanglier furieux qui eût menacé la vie de son hôte.

Quand l'étranger partait, le Calédonien qui l'avait reçu prenait ses armes, et lui donnait les siennes. On conservait ces armes dans les familles, comme un monument de l'amitié de leurs ancêtres.

Les anciens Ecossais brûlaient dans toutes leurs fêtes un large tronc de chêne, qu'ils appelaient le *tronc de la fête*. Il n'y a pas long-tems que cet usage subsistait encore, et le tems l'avait tellement consacré, que le peuple en regarda l'abolition comme une espèce de sacrilège.

La tradition nous a transmis la manière dont se préparaient les festins. On creu-

sait une large fosse. Après en avoir revêtu l'intérieur de pierres polies, telles que les pierres à fusil, on amassait auprès une certaine quantité de pierres plattes de la même espèce. On chauffait avec de la bruyère la fosse et les pierres, jusqu'au degré convenable pour cuire les viandes; on mettait ensuite alternativement dans la fosse une pièce de gibier et une couche de pierres, jusqu'à ce qu'elle fût remplie. Alors on couvrait le tout de bruyère pour concentrer la chaleur. On montre encore dans le nord de l'Ecosse, des fosses que les montagnards prétendent avoir servi à cet usage.

Les anciens Scots, ainsi que les montagnards de nos jours, buvaient dans de grandes coquilles. Voilà pourquoi l'on trouve souvent dans les poésies galliques, *le roi des coquilles*, *la salle des coquilles*, *etc.* Il est difficile de dire la liqueur qu'ils buvaient et qu'ils appelaient *la force de la coquille*. Le traducteur anglais dit qu'il connaît d'anciens poëmes

où il est fait mention de flambeaux de cire et de vin, comme de choses fort communes dans le palais de Fingal. Le nom du vin emprunté du latin, prouve que si les Calédoniens l'ont connu, ils en furent redevables aux Romains; et les poëmes du tems attestent que cette liqueur leur parut l'une des conquêtes les plus précieuses qui eussent été faites sur le *roi du monde*.

Pendant la fête qu'on donnait aux étrangers, les bardes chantaient et jouaient de la harpe : souvent ils représentaient quelque événement mémorable : on verra de ces espèces de drames dans cette collection. S'ils connaissaient l'étranger, ils ne manquaient jamais de chanter ses louanges et celles de ses ancêtres (12).

La liberté avec laquelle les anciens Ecossais se visitaient les uns les autres, ne contribua pas peu à étendre leurs idées, et à adoucir leur mœurs.

On ne doit point se représenter les Calédoniens comme nos sauvages modernes,

qui, sans patrie et presque sans famille, n'ont d'autre société que celle que le besoin forme pour un moment, d'autres arts que la chasse et la pêche. Graces à leur grande hospitalité, les Calédoniens connurent de bonne heure les douceurs et les devoirs de la société, et c'est peut-être la principale cause de cette estime et de cette déférence dont le sexe jouissait parmi eux. M. Mallet, dans son excellente introduction à l'histoire de Dannemarck, observe avec raison, « que les « nations Celtes avaient une façon de « penser et d'agir à l'égard des femmes, « toute opposée à celle des asiatiques, et « de quelques peuples du midi. Ces der- « niers, par un contraste singulier, et « cependant ordinaire, semblent avoir « eu pour elles beaucoup de passion et « très-peu d'estime; esclaves et tyrans « à-la-fois, les dispensant de la raison, et « oubliant la leur avec elles, dans leur « commerce avec le sexe, ils ne faisaient « que passer de l'adoration au mépris,

« et des sentimens d'un amour idolâtre à « ceux d'une jalousie inhumaine ou d'une « indifférence dédaigneuse, et plus in- « sultante encore que la jalousie.

« Chez les autres, au contraire, elles « étaient moins regardées comme les « instrumens d'une volupté sensuelle, « que comme des égales et des com- « pagnes, dont l'estime aussi précieuse « que les faveurs, ne pouvait être glo- « rieusement acquise que par des égards, « des procédés généreux, et des efforts « de courage et de vertu ».

On verra dans les poésies d'Ossian, que les Calédoniens ont porté ce respect et ces égards aussi loin qu'aucune autre nation Celte. Il ne paraît pas qu'ils missent beaucoup de solemnité dans les mariages; le beau-père donnait ses armes à son gendre, et c'était la seule dot que l'époux voulut recevoir. Fidèles à la beauté que leur cœur avait choisie, ils n'eurent jamais plusieurs femmes à-la-fois. L'épouse tendrement attachée à son héros, le sui-

vait quelquefois aux combats déguisée en guerrier. Ces sortes de déguisemens sont fréquens dans les poëmes de notre barde, et y repandent toujours de l'intérêt.

La force et la beauté étaient les seules convenances auxquelles on fît attention dans les mariages. Les rois et les chefs n'ayant aucun intérêt de se mésallier avec le vulgaire, transmettaient à leurs enfans la force et la taille majestueuse qui les en distinguaient. Ces qualités semblaient être inséparables de la noblesse du sang, et Sulmalla reconnaît qu'Ossian et son fils Oscar, sont de la race des rois, à la hauteur de leur taille et à la majesté de leur démarche (13).

Les Calédoniens respectaient l'union conjugale, et on verra Fingal réprimander sévèrement un jeune guerrier qui avait enlevé la femme d'un chef étranger, combattre à regret pour le ravisseur, demander la paix à l'époux offensé, et lui offrir de lui rendre son épouse avec des présens considérables.

Ce qui distingue encore les Calédoniens des sauvages modernes, c'est le progrès qu'ils avaient déja fait dans plusieurs arts, du tems d'Ossian. Ils cultivèrent de bonne heure ceux qui sèment de quelques fleurs la vie passagère de l'homme, tels que la poésie et la musique. On jugera par cette collection de leurs progrès dans le premier de ces deux arts (14). Il est plus difficile de définir quelle était leur musique. On ne sait point si les harpes accompagnaient les voix à l'unisson. Il paraît pourtant par plusieurs passages, qu'ils connaissaient les accords. M. Macpherson croit qu'ils avaient emprunté des Scandinaves, le chant qu'ils appelaient *fon-oimarra*, ou *chant des Sirènes*. Quel était ce chant? C'est ce qu'il est impossible de savoir par l'éloignement des tems et le défaut de monumens authentiques.

Les vertus des plantes salutaires que la nature prodigue dans les pays de montagnes, ne leur étaient point inconnues. Fingal est célèbre dans le nord par ses

connaissances en médecine. Si l'on en croit quelques poëmes irlandais, il avait dans une coupe l'essence de plusieurs simples qui fermait sur-le-champ les blessures. Il n'y a pas long-tems que l'art de les guérir était généralement connu des montagnards d'Ecosse. On ne voit point que les Calédoniens fussent sujets aux autres maladies qui exigent les secours de la médecine. Une vie frugale, active et laborieuse les préservait de cette foule de maux qui affligent les peuples civilisés, en même tems qu'elles adoucissaient ceux qui sont inséparables de la nature humaine.

C'était sans doute leur genre de vie qui rendait les douleurs des mères moins longues et moins cruelles, bonheur qu'on attribuait alors à de certaines ceintures magiques qu'on croyait propres, suivant l'expression d'Ossian, à accélérer la naissance des héros; il n'y a pas long-tems qu'on conservait dans le nord de l'Ecosse, de ces ceintures; on y voyait plusieurs

figures mystérieuses, et on les ceignait autour des femmes, avec des gestes et des paroles qui prouvaient que cet usage venait originairement des druides.

Le mépris que les Calédoniens avaient pour la vie tranquille, les éloigna toujours des arts mécaniques et de l'agriculture même. On n'en trouve du moins aucune trace dans les poésies de ces tems-là, si on en excepte l'art de forger les armes.

Ils avaient de l'or et du fer.

L'or servait à décorer l'armure des guerriers, leurs armes étaient de fer ou d'acier. Ils n'employaient point ce métal à d'autres usages; car on voit que lorsqu'ils enchaînaient un captif, c'était avec des liens de cuir.

C'était aussi de longues courroies de cuir qu'ils se servaient dans leurs vaisseaux, au lieu de cordages. La navigation avait déja fait de grands progrès du tems deFingal. Les Calédoniens avaient traversé plusieurs fois les mers orageuses de

la Scandinavie. Ils connaissaient déja les étoiles et les distinguaient par des noms particuliers. On voit par ce que nous venons de dire, que les anciens Ecossais n'étaient point des chasseurs ignorans et confinés dans leur île, à qui le reste de l'univers fût étranger. Leurs nombreuses expéditions en Irlande, en Scandinavie, et dans le nord de la Germanie, leur donnèrent occasion d'étendre leurs connaissances, d'observer les mœurs et les usages des différens peuples, et de transplanter dans leur patrie les arts utiles qui fleurissaient chez les autres nations.

L'art de bâtir avec la pierre fut au rang de ces conquêtes précieuses qui, sans dépouiller le vaincu, augmentaient les vraies richesses du vainqueur. Aucune des maisons de Fingal, excepté Tifoirmal, n'était bâtie en bois. Tifoirmal était une grande salle où les bardes s'assemblaient tous les ans pour répéter leurs ouvrages, avant d'aller les soumettre au jugement de Fingal. Cette maison de bois fut brûlée,

et M. Macpherson nous apprend qu'un barde a laissé un catalogue curieux de tous les matériaux dont elle était composée.

On bâtissait toujours sur des éminences, afin de dominer sur le reste du pays, ou de peur d'être surpris par l'ennemi. Aussi appelait-on beaucoup de ces châteaux *Selama*, c'est-à-dire *Bellevue*, et c'est de-là qu'était dérivé le nom du palais de *Selma*, résidence ordinaire des rois d'Ecosse; la maison des chefs était ornée de tours. On ignore jusqu'à quel degré ils avaient porté l'architecture. Ils ne bâtirent jamais de temple; aucun lieu n'était consacré particulièrement au culte de la divinité. Ossian témoigne même quelque mépris pour les temples et le culte d'Odin, le dieu des Scandinaves, qu'il appelle *Loda*. Ils n'avaient aucune effigie, aucune statue de leurs dieux, différence qu'Ossian a soin de marquer entre les Calédoniens et les Scandinaves, en représentant ces derniers invoquant Odin

autour de sa statue, que notre poète appelle *la pierre du pouvoir*. Croyaient-ils que la nature entière était le temple de la divinité ? C'est ce que nous n'osons assurer. Il paraît bien difficile qu'ils n'eussent pas quelques notions de l'existence d'un Etre-Suprême ; et Ossian, malgré son silence sur la religion de son pays, montre un esprit trop éclairé pour qu'on puisse le soupçonner de n'avoir pas eu d'idée de cette grande vérité ; quelques endroits de ses poëmes pourraient servir à prouver qu'il admettait un Dieu.

Les Calédoniens n'ont fait, il est vrai, l'apothéose d'aucun de leurs héros, différens en cela de presque tous les peuples du monde. Mais on doit l'attribuer à l'idée qu'ils avaient de la puissance ; ils la faisaient consister dans la force du corps et dans la hauteur de la taille ; qualités que la mort détruisait. Comment n'auraient-ils pas admis un Etre-Suprême, eux qui croyaient à l'immortalité de l'ame, aux peines et aux récompenses de l'autre vie ?

Les nuages étaient, suivant l'opinion des Calédoniens, le séjour des ames après le trépas. Ceux qui avaient été vaillans et vertueux, étaient reçus avec joie dans le palais aérien de leurs pères. Mais les méchans et les barbares étaient exclus de la demeure des héros, et condamnés à errer sur les vents. Il y avait même différentes places dans le palais des nuages, et on en obtenait une plus ou moins élevée à proportion de son mérite et de sa bravoure ; opinion qui ne contribuait pas peu à exciter l'émulation des guerriers.

L'ame conservait dans les airs les mêmes goûts, les mêmes passions qu'elle avait eus pendant la vie. L'ombre d'un guerrier conduisait encore des armées fantastiques, les rangeait en bataille, livrait des combats dans l'espace. S'il avait aimé la chasse, il poursuivait des sangliers de nuages, monté sur un coursier de vapeurs. En un mot, le bonheur dont on jouissait dans le palais aérien était de se livrer

éternellement aux mêmes plaisirs qu'on avait goûtés pendant la vie.

Les Calédoniens croyaient que les ames commandaient aux vents et aux tempêtes ; opinion qui subsiste encore parmi le peuple des montagnes ; ils pensent que les tourbillons et les rafales de vents sont occasionnés par les esprits qui se transportent d'un lieu dans un autre. Les anciens Ecossais comptaient parmi les plus grands plaisirs des ombres, celui de disposer à leur gré des élémens ; mais ils ne leur accordaient aucun pouvoir sur les hommes.

Jamais héros ne pouvait entrer dans le palais aérien de ses pères, si les bardes n'avaient chanté son hymne funèbre. Cet hymne paraît avoir été la seule cérémonie essentielle de leurs funérailles. Car d'ailleurs ils mettaient beaucoup de simplicité dans cette dernière scène de la vie. On étendait le corps sur une couche d'argile, au fond d'une fosse de six ou huit pieds de profondeur. Si le mort était un guer-

rier, on plaçait à côté de lui son épée et douze flèches. On couvrait le corps d'une seconde couche d'argile sur laquelle on mettait le bois d'un cerf ou d'une autre bête fauve, comme un symbole de la chasse ; quelquefois on tuait le dogue favori du défunt, et on le plaçait sur cette seconde couche d'argile ; on recouvrait le tout d'une terre choisie, et quatre pierres élevées aux quatre coins de la tombe en marquaient l'étendue. C'est à ces quatre pierres qu'Ossian fait si souvent allusion. On avait ordinairement un barde pour chanter sur-le-champ l'hymne funèbre, et ouvrir au héros la porte du palais des nuages. Mais si on oubliait cette cérémonie, l'ame restait enveloppée dans le brouillard du lac de Lego. Comme les vapeurs de ce lac causaient de fréquentes maladies, quelquefois mortelles, les bardes feignirent que c'était le séjour des ames pendant l'intervalle qui s'écoulait entre le trépas et l'élégie funèbre. L'ombre du plus proche parent du mort était alors

chargée de prendre la vapeur qui enveloppait son ame, et de la répandre sur son tombeau : on croyait que ce pieux office consolait l'ame infortunée. On sent combien les bardes étaient intéressés à entretenir ces idées, pour rendre leur ordre respectable et nécessaire.

On ne croyait point que la mort pût rompre les liens du sang et de l'amitié. Les ombres s'intéressaient à tous les événemens heureux ou malheureux de leurs amis, et il n'y a peut-être point de nation dans le monde qui ait donné une croyance aussi étendue aux apparitions. La situation du pays y contribuait sans doute autant que cette disposition à la crédulité, qui est le partage ordinaire des peuples ignorans. Ils erraient souvent dans de vastes et sombres solitudes, dans des bruyères et des landes absolument désertes ; souvent ils étaient obligés d'y dormir en plein air au milieu du sifflement des vents et du bruit des torrens. L'horreur des scènes qui les environnaient, était bien capable de

produire en eux cette disposition mélancolique de l'ame, qui lui fait recevoir si promptement les impressions extraordinaires et surnaturelles.

L'esprit occupé de ces sombres idées au moment où ils s'endormaient, troublés dans leur sommeil par le bruit des élémens, il n'est pas étonnant qu'ils crussent entendre *les voix des morts*, tandis qu'ils n'entendaient réellement que le murmure des vents dans le creux d'un arbre antique ou de quelque rocher voisin. C'est à ces causes qu'il faut attribuer tous les contes que les montagnards débitent et croient encore aujourd'hui.

Ils mettaient une grande différence entre l'apparition des bons et des mauvais *esprits*. Les premiers apparaissaient souvent à leurs amis pendant le jour, et dans des vallées riantes et solitaires; les autres ne se montraient jamais que la nuit au milieu des orages ou de quelque scène lugubre. La mort ne détruisait point tous les charmes des belles; leurs

ombres conservaient les traits et les formes de leur beauté. La terreur ne les environnait jamais. Elles traversaient l'espace avec ce mouvement doux et gracieux qu'Homère attribue à ses dieux.

Quand un Calédonien était sur le point d'exécuter quelque grande entreprise, les ombres de ses pères descendaient de leurs nuages pour lui en prédire le bon ou le mauvais succès. Si les esprits de ses aïeux ne lui apparaissaient pas, ils l'avertissaient au moins par quelque présage, comme le succès d'une première action. Ossian, dans un de ses poëmes, tire un augure favorable de ce qu'aussitôt qu'il aborde à Berrathon, où il allait combattre, il tue un sanglier. Les montagnards d'aujourd'hui tiennent encore à cette superstition, dont bien des peuples éclairés n'ont pas été exempts.

Chaque homme avait son ombre tutélaire qui le suivait depuis sa naissance. Quand sa mort approchait, l'esprit protecteur prenait sa forme et sa voix,

apparaissait dans la situation où il devait mourir, et poussait par intervalle des cris plaintifs. Si c'était un personnage distingué, les ombres des bardes décédés chantaient pendant trois nuits consécutives autour du fantôme qui le représentait.

Les anciens Scots ont cru de tout tems qu'on entendait crier une ombre à l'endroit où il devait se commettre un meurtre. Cette opinion subsiste de nos jours parmi les montagnards d'Ecosse. L'ombre arrive montée sur un météore, et fait deux ou trois fois le tour du lieu où l'homme doit être tué : ensuite elle marche lentement le long du chemin par où passera le convoi, et pousse d'espace en espace des cris lugubres et gémissans. Enfin le météore et l'ombre disparaissent à l'endroit même où l'on doit ensevelir le mort.

Dès qu'un guerrier cessait d'être, les armes qu'il avait laissées dans sa demeure paraissaient teintes de sang. Son ombre allait visiter les lieux de sa naissance ;

elle apparaissait à ses dogues qui poussaient à son aspect des hurlemens affreux.. Aujourd'hui même, quand un animal tressaille subitement sans aucune cause apparente, le vulgaire croit que c'est à la vue d'un esprit.

C'était aux esprits que les Calédoniens attribuaient en général la plupart des effets naturels. L'écho des rochers frappait-il leurs oreilles ? c'était l'esprit de la montagne qui se plaisait à répéter les sons qu'il entendait. Ce bruit sourd et lugubre qui précède la tempête, bien connu de ceux qui ont habité un pays de montagnes, c'était le rugissement de l'esprit de la colline. Si le vent faisait résonner les harpes des bardes, ce son était produit par le tact léger des ombres qui prédisaient ainsi la mort d'un personnage illustre ; et rarement un chef ou un roi perdait la vie, sans que les harpes des bardes attachés à sa famille rendissent ce son prophétique. Un infortuné mourait-il de l'excès de sa dou-

leur, les ombres de ses ancêtres le voyant seul et luttant sans espoir contre le malheur, avaient emporté son ame, et l'avaient délivré de la vie.

On sent combien il était consolant de peupler la nature des ombres de ses ancêtres et de ses amis, et de s'en croire sans cesse environné. Ces idées étaient très-poétiques sans doute ; mais elles jettent une teinte de mélancolie sur toutes les compositions d'Ossian. Il se plaît surtout à décrire les scènes de la nuit ; il s'arrête avec plaisir sur les objets sombres et majestueux qu'elle présente.

La mélancolie d'Ossian était encore augmentée par sa situation. Il ne composa ses poëmes qu'après que la partie active de sa vie fut passée. Il était aveugle et survivait à tous les compagnons de sa jeunesse.

Il semble inutile d'avertir que c'est M. Macpherson qui a donné le titre de poëme épique à Fingal et à Temora. Les termes techniques étaient inconnus au

barde écossais. Il vivait dans un siècle et dans une contrée où la littérature grecque et romaine étaient absolument ignorées. Si dans plusieurs endroits de ses poëmes il ressemble à Homère, c'est qu'ils ont eu l'un et l'autre la nature pour modèle.

On ne doit point appliquer, dit M. Macpherson, aux compositions d'un barde celte, tous les préceptes qu'Aristote a tirés d'Homère, et refuser le titre de poète épique à Ossian, parce que sa marche ne ressemble point à celle du poète grec. Le génie des Grecs et celui des Celtes ne se ressemblaient point non plus. Les premiers étaient vifs, gais et babillards. Une concision énergique, un caractère grave et sérieux distinguaient les seconds : aussi trouvons-nous que les poésies d'Homère et d'Ossian portent l'empreinte du caractère distinctif de leur nation. L'on ne doit donc point comparer ensemble les détails de leurs poëmes. Mais, continue le traducteur anglais, il y a des règles générales que les deux poètes

ont également observées, parce qu'elles sont dictées par la nature ; et cette ressemblance prouve peut-être mieux la justesse de ces règles, que tout ce qu'Aristote a écrit sur le poëme épique.

Tel est le jugement du traducteur anglais ; c'est aussi celui du traducteur italien (15), qui voit presque par-tout l'égal d'Homère dans le barde calédonien. Il n'est pas inutile d'avertir ici que cette opinion leur appartient, et que l'exposer, ce n'est pas l'adopter sans réserve. Cette précaution devient d'autant plus nécessaire, qu'aujourd'hui un sentiment d'enthousiasme pour le génie d'un poète étranger, est presque mis au rang des crimes ; qu'il faut en littérature ne pas oublier de faire sa profession de goût, sous peine d'encourir une espèce d'excommunication littéraire, et que certains principes, fort sages à la vérité, mais qui n'enferment pas toutes les bornes de l'art, sont érigés en dogmes sacrés, hors desquels il n'est plus ni mérite ni salut.

Sans placer Ossian sur la même ligne qu'Homère, nous sommes persuadés qu'il fut aussi un grand poète ; qu'il y a une foule de beautés et de traits précieux dans ses poëmes, et qu'après la lecture de cette collection, on saura quelque gré à M. Macpherson du service qu'il a rendu à la littérature.

Il a paru étonnant que ces poëmes, admirés dans une partie de la Grande-Bretagne depuis quatorze cents ans, soient restés inconnus dans l'autre jusqu'à nos jours, et que les Anglais, qui ont fait passer dans leur langue presque tous les bons ouvrages, anciens et modernes, aient négligé si long-tems d'exploiter une mine aussi riche, que la nature avait placée dans leur patrie.

Avant M. Macpherson, les gens de lettres qui entendaient la langue gallique, n'ont jamais tenté de traduire aucun poëme des anciens bardes, soit qu'ils n'en connussent que quelques morceaux détachés, soit qu'ils désespérassent d'en

pouvoir conserver les beautés dans une traduction. M. Macpherson nous apprend qu'il fut long-tems de cet avis ; et quoiqu'il eût rassemblé un grand nombre de poëmes galliques pour son amusement, quoiqu'il les admirât dans la langue originale, il les garda long-tems sans songer à les traduire. Ce fut à la sollicitation d'un Ecossais distingué par ses connaissances, qu'il en hasarda quelques morceaux détachés, sous le nom de *fragmens d'anciennes poésies*. Ces fragmens eurent un succès si prodigieux, que toute la noblesse d'Ecosse engagea M. Macpherson à faire un voyage dans les montagnes et aux îles Hébrides, pour rassembler ce que la tradition avait conservé des ouvrages d'Ossian, fils de Fingal, le plus ancien et le plus estimé des bardes. Il entretint pendant son voyage, une correspondance exacte avec ses amis d'Edimbourg, et les instruisait de ses succès et de ses découvertes. Au bout de six mois, il revint chargé des trésors qu'il avait

pour ainsi dire arrachés des mains du tems. Il entreprit alors de traduire littéralement et en prose, les poésies qu'il avait recueillies, et il exécuta cette entreprise sous les yeux de plusieurs personnes de mérite, qui entendaient la langue gallique, et qui avaient l'original entre les mains. En publiant sa traduction, il prit tous les Ecossais des montagnes et des îles à témoin de son exactitude et de sa fidélité.

Nous ne dissimulerons pas qu'il se trouva en Angleterre quelques incrédules qui accusèrent M. Macpherson d'être l'auteur des poëmes qu'il attribuait à Ossian. Mais comment s'imaginer, dit M. Blair, qu'un auteur soit assez dépourvu de bon sens pour vouloir en imposer aussi grossièrement, et sa supercherie n'aurait-elle pas été découverte? Il faudrait donc supposer qu'il aurait eu assez de crédit pour rendre tous les habitans des montagnes et des îles d'Ecosse complices de son imposture; autrement

mille voix se seraient élevées à-la-fois contre lui ; tous auraient dit : « Ce ne sont pas là les poëmes de nos bardes, que nous entendons répéter tous les jours ». M. Blair ajoute à ce raisonnement et à plusieurs autres preuves sans réplique, une foule de témoignagnes irréprochables, tous de personnes distinguées et actuellement vivantes.

Entre ces deux opinions extrêmes, il en est une qui nous paraît la plus vraisemblable, et qui a été adoptée par les Anglais les plus sensés et les plus instruits. C'est que les originaux de tous ces poëmes existent en effet, et se chantent encore dans les montagnes d'Ecosse ; ce fait est incontestable, et il n'y a pas moyen de méconnaître l'existence, le génie et les ouvrages d'Ossian. Mais ses poëmes n'ont pas été recueillis par M. Macpherson, tels qu'il les a donnés dans sa traduction en prose anglaise. Il n'aura trouvé que des lambeaux épars qu'il a arrangés, liés ensemble, étendus peut-

être, en conservant l'esprit, le ton et les couleurs du poète calédonien. Editeur habile et en état de composer lui-même, il a fait pour Ossian, ce qu'il paraît qu'on a fait pour Homère, dont les poëmes ont été long-tems dispersés et abandonnés au hasard de la mémoire, jusqu'à ce que Solon les ait fait transcrire et réunir en un corps d'ouvrage; plusieurs passages de l'Iliade et de l'Odyssée, sont cités dans Eschine, Démosthène, et dans les autres orateurs ou poètes grecs, qu'on ne trouve point dans l'édition qui est parvenue jusqu'à nous.

Tandis qu'on contestait en Angleterre l'authenticité des poëmes d'Ossian, l'Irlande jalouse de la gloire de l'Ecosse, prétendait que ce barde était né dans son sein. Quoique les dissertations qu'on a faites à ce sujet en assurent la gloire à l'Ecosse, nous avons conservé aux poésies d'Ossian le titre de poésies erses, ou irlandaises, parce que c'est sous ce

nom que différens journaux les ont fait connaître en France.

Ossian chantait pour un peuple que le spectacle de la nature ne lassait jamais. C'est de ce spectacle qu'il emprunte sans cesse ses images et ses comparaisons : si l'on y fait attention, on verra que celles qui au premier coup-d'œil paraissent se ressembler, sont pourtant souvent distinguées par des nuances différentes.

Nous avons beaucoup retranché de ces comparaisons dont le retour fatigue : mais nous savons qu'il en reste beaucoup trop pour tout lecteur qui voudra absolument que les montagnes d'Ecosse ressemblent à un coteau fleuri de la France, et le siècle d'Ossian au siècle de M. de Voltaire.

NOTES DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

(1) *Cæsar, lib.* 5. *Tac. vit. Agr.*

(2) Le nom même de *Calédoniens*, composé des deux mots *Cael* Gaulois, et *don* colline, paraît démontrer que les Calédoniens étaient originaires des Gaules. Les montagnards d'Ecosse se donnent encore aujourd'hui le nom de *Cael*, et appellent leur langue *caelic*, nom que les autres nations ont adouci et changé en celui de *gallique*.

(3) Namque rutilæ Caledoniam habitantium comæ, magni artus germanicam originem asseverant. *Tac. vit. Agr.*

(4) Les arts ont conquis l'homme, et l'ont soumis aux Rois. *M. Fontaine.*

(5) Trenmor était chef de cette partie d'Ecosse qui borde la mer au nord-ouest, et qu'on appelait alors *Morven*, c'est-à-dire, *chaîne de hautes montagnes*. Il eut deux fils, Trathal, qui lui succéda sur le trône d'Ecosse; et Conar, qui fut roi d'Irlande. Trathal épousa Selim Corma, qui fut mère de Comhal et de Colgar, dont la mort est rapportée dans le poëme de Temora. Comhal, héritier du trône d'Ecosse, fut malheureux dans toutes ses guerres. Il fut dépouillé de ses états, et tué dans une bataille par Morni, chef de Strumon, province au nord-est de l'Ecosse.

(6) Fingal eut de Clatho sa seconde femme, Fillan, Fergus, Rino, et la belle Bosmina.

(7) Cette île avait été peuplée d'un côté, par les Belges, qui habitaient le sud et le sud-ouest de la Grande-Bretagne ; de l'autre, par les Caels ou Calédoniens. Les Belges, qu'on appelait alors *Firbolgs**, conduits par Larthon, s'établirent dans le Connaught, un peu avant que les Caels se fussent emparés de l'Ulster **. Ces deux colonies se divisèrent en plusieurs petites tribus, gouvernées par autant de rois indépendans les uns des autres. Les Firbolgs et les Caels vécurent en paix jusqu'à l'enlèvement de Collama. Collama était fille de Cathmin, l'un des chefs de la nation des Caels. Crothar, le plus puissant des petits rois Firbolgs, épris de sa beauté, l'enleva de la maison de son père. Turloch, jeune Calédonien,

---

* Ce nom est composé de deux mots, Fir HOMME, et Bolg CARQUOIS ; on appella sans doute ainsi les Belges à cause du grand usage qu'ils faisaient de l'arc dans les combats.

** Cette origine des Irlandais, telle que nous la rapportons d'après Ossian, ne s'accorde point avec les fables de leurs historiens, et cette longue liste de rois qui commence 1500 ans avant Jésus-Christ ; mais Ossian est d'accord avec les meilleurs auteurs de l'antiquité. Diodore de Sicile, liv. 5, avance comme un fait connu de son tems, que les Irlandais étaient originaires de la Bretagne.

à qui Cathmin avait promis sa fille, brûlant d'amour et de rage, se jeta dans le Connaught à la tête d'une troupe de ses amis, tua Cornuel frère de Crothar, et ravagea les états du ravisseur. Crothar s'avança à la tête d'une armée nombreuse, pour repousser cet ennemi furieux. Bientôt la guerre devint générale; mais tout l'avantage demeura aux Firbolgs. Les Caels d'Irlande réduits à la dernière extrémité, implorèrent le secours de leur ancienne patrie. Trathal, roi de Morven, leur envoya Conar son frère, déja fameux par ses exploits. Conar défit les Firbolgs, et fut proclamé roi de toute l'Irlande; mais les Firbolgs tentèrent souvent de secouer le joug, et d'enlever la couronne à la famille du vainqueur. Cormac, fils et héritier de Conar, était sur le point d'être chassé du trône par les chefs d'Atha en Connaught; il eut encore recours aux Caels d'Ecosse. Fingal qui alors était très-jeune, vint à son secours, vainquit Colculla chef d'Atha, et remit Cormac en possession de toute l'Irlande.

Caïrbar, fils de Cormac, et qu'on appelle *Caïrbar-Mac-Cormac*, pour le distinguer de l'usurpateur, règna peu de tems, et transmit la couronne à son fils Artho. Cormac le jeune était encore enfant, lorsque Artho son père mourut. Pendant sa minorité, on confia le gouvernement à Cuchullin. Ce fut alors que les Scandinaves firent une irruption en Irlande.

Ils avaient à leur tête Swaran, roi de Loclin, aujourd'hui le Jutland. Fingal vint encore au secours des Irlandais, défit et chassa Swaran. L'invasion des Scandinaves et la victoire des Calédoniens, sont le sujet du poëme de Fingal.

Les Firbolgs toujours ennemis des Caels, profitèrent de la minorité de Cormac pour se révolter. La famille d'Atha fit valoir ses prétentions au trône d'Irlande. Le parti de Cormac fut le plus faible. Caïrbar, chef d'Atha, assassina le jeune roi dans son palais de Temora, et s'empara du trône d'Irlande. Fingal vola une troisième fois au secours de la famille de Conar. Après une longue vicissitude d'évènemens, il chassa l'usurpateur, et rétablit sur le trône d'Irlande Ferad-Artho, second fils de Caïrbar-Mac-Cormac, et le seul rejeton de la famille de Conar. C'est le sujet du poëme de Temora.

(8) Il chante les victoires que Fingal son père remporta sur Caracalla, fils de l'empereur Sévère, qui commandait en Bretagne vers l'an 210, et que les Calédoniens appelaient *Caracul;* il compte parmi les exploits d'Oscar son fils, une bataille gagnée contre Carausius, qu'il appelle *Caros*. Cet usurpateur célèbre prit la pourpre impériale l'an 287, et s'empara de la Bretagne, après avoir vaincu l'empereur Maximien Herculius, dans un combat naval; victoire qui le fit surnommer par les Calédoniens, *le roi des vaisseaux*.

(9) Les incursions fréquentes que les Calédoniens faisaient chez les Bretons, les firent nommer *Scute*, qui signifie *vagabonds, errans sans cesse*; c'est la véritable étymologie du nom de *Scoti*, que les Romains donnèrent dans la suite aux Calédoniens.

(10) On est étonné du bon sens et de la sagacité qu'on remarque de nos jours dans les habitans du nord de l'Ecosse; le peuple y est plus éclairé que dans les pays les plus policés. Quand les hommes sont entassés dans les grandes villes, ils voient, il est vrai, beaucoup plus d'individus; mais ils connaissent et comparent très-peu de caractères. Ils se divisent en petites sociétés, et leurs idées ont les mêmes bornes que le quartier qu'ils habitent. Ajoutez à cela, que les occupations mécaniques rétrécissent l'esprit. Les idées d'un paysan sont encore plus bornées; elles sont pour ainsi dire resserrées dans le cercle étroit de quelques arpens de terre, ou du moins elles s'étendent rarement au-delà du marché voisin. La stérilité du sol donne aux montagnards d'Ecosse très-peu d'occupations domestiques. Ils passent leur vie dans de vastes landes, où ils font paître leurs bestiaux; souvent ces animaux s'égarent et forcent ceux qui les gardent à les suivre, ce qui les conduit tour-à-tour dans toutes les habitations des tribus écossaises, où ils sont sûrs de trouver tous les secours de l'hospi-

talité. Cette vie errante leur donne un plus grand nombre d'observations à faire et d'idées à combiner. (*M. Macpherson.*)

(11) De là vient que le nom des héros d'Ossian convient si bien à leurs caractères. Pour satisfaire la curiosité du lecteur, nous avons mis à la fin du second volume de cet ouvrage, l'explication des noms galliques qui se trouvent dans Ossian. Ce petit vocabulaire servira sur-tout pour les anciens noms de villes, de rivières, etc.

(12) Les bardes appelaient tous leurs poëmes *Chants*. Ils distinguaient seulement par le nom de *Duan* *, ceux dont la narration étoit interrompue par un grand nombre d'épisodes et d'apostrophes.

(13) Voyez le poëme de Sulmalla.

(14) Si l'on en croit M. Macpherson, leur langue est très-favorable à la poésie et à la musique; sonore, harmonieuse, énergique, elle se prête avec une égale facilité à la peinture du tumulte des combats, de l'amour et de ses douces impressions.

(15) M. l'abbé Cesarotti en a fait en vers italiens une excellente traduction.

---

* Dans les siècles suivans on donna ce nom à tous les poëmes des anciens bardes.

FIN DES NOTES DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

SUJET

DU POËME

DE FINGAL.

ARTO, souverain d'Irlande, étant mort dans Temora, palais des rois de cette île, laissa Cormac son fils en minorité. Les tribus s'assemblèrent dans Temora, pour lui donner un tuteur. Cuchullin fut élu d'une voix unanime, et ne dut ce choix qu'à la grande réputation qu'il s'était acquise dans les armes : il était fils de Semo, roi de l'une des Hébrides. A peine eut-il pris le rênes du gouvernement, qu'il apprit que Swaran, roi de Loclin, en Scandinavie, avait formé le projet de faire une descente en Irlande : à cette nouvelle, il envoya Moran, fils de Fithil, à Fingal, chef de ces Calédoniens qui habitaient la côte occidentale d'Ecosse, pour lui demander du secours. Fingal, autant par générosité qu'à cause de sa parenté avec la famille royale d'Irlande, résolut de faire une expédition dans ce pays ; mais avant qu'il arrivât, Swaran s'était déja approché de l'Ulster, province d'Irlande. Cuchullin avait rassemblé l'élite des tribus irlandaises à Tura, forteresse de cette province ; il avait envoyé des espions le long de la côte, pour

être averti sur-le-champ de l'arrivée de l'ennemi : c'est-là que le poëme commence : l'action ne dure que cinq jours et cinq nuits : la scène est dans la plaine de Lena, auprès d'une montagne appelée Cromla, sur la côte d'Ulster. Fingal, père d'Ossian, et roi de Morven en Écosse, est le héros de ce poëme.

FINGAL,

POËME.

CHANT PREMIER.

SOMMAIRE.

Cuchullin est assis seul sous un arbre, à la porte de Tura, tandis que les autres chefs sont allés chasser sur la montagne voisine. Il est informé par Moran, fils de Fithil, de la descente de Swaran, roi de Loclin : il assemble les chefs ; il se tient un conseil où l'on débat avec chaleur si on donnera bataille à l'ennemi. Connal, roi de Togorma, et intime ami de Cuchullin, propose de faire retraite jusqu'à l'arrivée de Fingal. Calmar, fils de Matha, souverain de Lara, dans la province de Connaught, était d'un avis opposé à celui de Connal; il voulait le combat : Cuchullin adopte l'avis de Calmar. En marchant à l'ennemi, il s'aperçoit de l'absence de trois de ses plus braves guerriers, Fergus, Ducomar et Caïrbar. Fergus arrive et apprend à Cuchullin la mort des deux autres guerriers, ce qui amène l'épisode touchant de Morna,

fille de Cormac. Swaran débarque : il découvre de loin l'armée de Cuchullin, et envoie le fils d'Arno la reconnaître, et observer les mouvemens de l'ennemi, tandis que lui, range ses troupes en bataille. Le fils d'Arno revient, et fait à Swaran la description du char de Cuchullin, et de la contenance terrible de ce héros. Les armées se joignent et combattent; mais la nuit qui survient les sépare, et laisse la victoire indécise. Cuchullin, suivant les lois d'hospitalité pratiquées dans ces temps anciens, envoie à Swaran une invitation en forme de se trouver à sa fête, par son barde Carril, fils de Kinfena. Swaran refuse. Carril raconte à Cuchullin l'histoire de Grudar et Brassolis. Sur l'avis de Connal, Cuchullin envoie un parti pour observer les ennemis, ce qui termine l'action de la première journée.

Près des murs de Tura, Cuchullin (1) était assis au pied d'un arbre au tremblant feuillage. Sa lance était appuyée contre un rocher revêtu de mousse. Son bouclier reposait près de lui sur le gazon. Il rêvait au puissant Caïrbar (2), héros qu'il avait tué dans le combat, lorsque Moran, chargé de veiller sur l'océan, revient annoncer sa découverte.

« Leve-toi, Cuchullin, leve-toi, dit le jeune guerrier : je vois les vaisseaux de Swaran : Cuchullin,

l'ennemi est nombreux : la mer sombre roule avec ses ondes une foule de héros. — Enfant de Fithil, répond le chef aux yeux bleus, je te vois toujours trembler : ta peur a grossi le nombre des ennemis. Sais-tu si ce n'est pas Fingal, le roi des Monts-Solitaires (3), qui vient me secourir dans les plaines verdoyantes d'Ullin ? » *

» J'ai vu leur chef, reprit Moran ; je l'ai vu haut et menaçant comme un rocher de glace. Sa lance ressemble à ce vieux sapin ; son bouclier est aussi grand que la lune au bord de l'horizon. Il était assis sur un rocher du rivage, et ses troupes roulaient comme de sombres nuages autour de lui. Chef des guerriers, lui ai-je dit, il est grand le nombre de nos combattans : tu portes à juste titre le nom de puissant guerrier ; mais une foule de guerriers puissans t'attendent sous les murs tortueux de Tura. D'une voix semblable au bruit d'une vague en courroux, Swaran me répond : — Eh ! qui dans ces plaines marcherait mon égal ? Les héros ne peuvent soutenir mon aspect : ils tombent dans la poussière sous les coups de mon bras. Nul autre que Fingal, nul autre que le roi des Collines-Orageuses, ne peut faire tête à Swaran dans les combats. Une fois nous avons mesuré nos forces sur la colline de Malmor, et le sol de

* Ullin, ancien nom de l'Ulster.

la forêt fut labouré sous l'effort de nos pas. Les roches tombaient arrachées de leur base, et les ruisseaux, changeant leurs cours, fuyaient en murmurant loin de cette terrible lutte. Trois jours entiers nous renouvellâmes le combat; nos guerriers restaient à l'écart immobiles et tremblans. Au quatrième jour Fingal s'écria : le roi de l'Océan est tombé : il est debout, répondit Swaran. Moran, que le sombre Cuchullin cède au héros qui est fort comme les tempêtes de Malmor. »

« Non, répondit Cuchullin, jamais je ne céderai à un homme. Cuchullin sera grand, ou mort. Va, Moran, prends ma lance, et frappe sur le bouclier sonore de Caïrbar (4); il est suspendu à la porte bruyante de Tura. Ses sons ne sont pas les sons de la paix (5). Mes guerriers l'entendront sur la colline. »

Moran part : il frappe le bouclier : les côteaux et les rochers répondent : les sons s'étendent dans la forêt : le cerf tressaille au bord du lac. Déja Curach se lève, s'élance du haut du rocher, et Connal après lui, tenant sa lance marquée de sang : le sein de neige du beau Crugal s'enfle et palpite : le fils de Favi a déja quitté le noir sommet de la colline : c'est le bouclier de la guerre, s'écrie Ronnar : c'est la lance de Cuchullin, dit Lugar. Enfant de la mer, Calmar, prends tes armes, lève ton acier bruyant :

leve-toi, Puno, héros terrible, leve-toi : Caïrbar, abandonne les forêts de Cromla : plie tes genoux d'albâtre, ô Eth, descends du bord des torrens de Lena. Caolt, déploie tes muscles mouvans, et fais sifler sous tes pas la bruyère de Mora : tes flancs sont blancs comme l'écume de la mer agitée, lorsque les noirs ouragans l'épandent sur les rochers grondans de Cuthon.

* Je les vois tous rassemblés : ils sont pleins de l'orgueil que leur donnent leurs premiers exploits : leurs ames s'enflamment au souvenir des combats et des siècles passés : leurs regards étincelans cherchent l'ennemi. Leurs bras nerveux posent sur la poignée de leurs épées, et l'éclair jaillit de leurs flancs d'acier. Ils descendent par torrens du haut des montagnes. Les chefs s'avancent et brillent sous l'armure de leurs pères ; suivent leurs guerriers sombres et menaçans : tels on voit les nuages pluvieux s'assembler, se presser derrière les météores enflammés du ciel. Le bruit de leurs armes qui se choquent monte dans les airs : leurs dogues animés y mêlent leurs longs aboiemens. L'hymne des combats est entonnée à voix inégales, et se prolonge dans les échos du Cromla. Arrivée au

---

* C'est Ossian qui parle. On le verra tantôt historien, tantôt acteur dans le poëme, et parler de lui, tantôt à la première, tantôt à la troisième personne.

sommet du Lena, la troupe s'arrête sur les noires bruyères, semblable à un brouillard d'automne, lorsque rassembant ses flocons épars dans la plaine, il monte sur les collines obscurcies, et de leur cime, élève sa tête dans les cieux.

« Salut, dit Cuchullin, enfans des vallons, et vous chasseurs du cerf timide : d'autres jeux se préparent; ils sont sérieux; ils sont terribles comme ce flot menaçant qui roule sur la côte. Combattrons-nous, enfans de la guerre, ou céderons-nous au roi de Loclin * les vertes plaines d'Inisfail? ** Parle, ô Connal (6), toi, le premier des guerriers; toi qui brisas tant de boucliers; tu as combattu plus d'une fois contre les guerriers de Loclin; veux-tu manier encore la lance de ton père? »

« Cuchullin, répond le guerrier d'un air tranquille, la lance de Connal est affilée; elle se plaît à briller dans le combat, et à s'abreuver de sang; mais quoique mon bras demande la guerre, mon cœur est pour la paix. Chef des guerres de Cormac, vois la noire étendue de la flotte de Swaran : ses mâts s'élevent aussi nombreux sur nos côtes, que le sont les roseaux sur le lac de Lego : la foule de ses vaisseaux présente l'aspect d'une forêt couverte de vapeurs, lorsque les

---

* Nom du royaume de Swaran en Scandinavie.

** L'Irlande.

arbres balancés plient tour-à-tour sous l'effort des vents impétueux. Le nombre de ses guerriers est trop grand; Connal est pour la paix. Fingal, le premier des mortels, voudrait éviter le bras de Swaran; Fingal qui balaie les guerriers comme les vents de la tempête dispersent la bruyère, lorsque les torrens mugissent le long des échos de Cona, et que la nuit s'assied sur la colline environnée de tous ses nuages.»

« Fuis, guerrier, ami de la paix, dit Calmar; fuis dans tes collines silencieuses, où ne brilla jamais la lance des combats; va poursuivre le chevreuil du Cromla, et arrêter avec tes flèches les cerfs bondissans de Lena : mais toi, Cuchullin, fils de Semo, arbitre de la guerre, disperse les enfans de Loclin; porte le ravage au travers de leurs bataillons orgueilleux; que jamais vaisseau du royaume des Neiges ne bondisse sur les flots agités d'Inistore. * Levez-vous, ô vents orageux d'Erin : ** mugissez, ouragans des bruyères : puissé-je mourir au milieu de la tempête enlevé dans un nuage par les fantômes irrités des morts; que Calmar meure au milieu de l'orage, si jamais la chasse eut pour lui autant d'attraits que les batailles.»

« Calmar, répliqua Connal d'une voix tranquille,

---

* L'île des Baleines; c'était une des Orcades.

** Nom de l'Irlande, composé de deux mots, dont l'un signifie île, et l'autre ouest; l'île d'Ouest.

jamais je n'ai fui; j'ai volé aux combats à la tête de mes guerriers; mais la renommée de Connal est faible encore. La bataille a été gagnée à ma vue, et le brave a triomphé : mais écoute ma voix, ô fils de Semo, et souviens-toi du trône antique de Cormac : donne des richesses et la moitié de ce royaume pour acheter la paix, jusqu'à ce que Fingal arrive avec son armée; mais si tu choisis la guerre, je saisis ma lance et mon épée : ma joie sera d'être au milieu des combattans, et mon ame se déploiera dans le fort de la mêlée. »

« Pour moi, dit Cuchullin, le bruit des armes plaît à mon oreille; il me plaît comme le bruit du tonnerre, avant les douces pluies du printemps : rassemble toutes mes troupes; que je voie sous mes yeux tous mes guerriers; qu'ils s'avancent au travers des bruyères, brillans comme le rayon du soleil avant l'orage, lorsque le vent d'occident assemble les nuées, et que les chênes de Morven gémissent le long des rivages.

Mais où sont mes amis, les compagnons de mon bras dans le danger? Où es-tu, Caïrbar, au sein d'albâtre? Où est ce Ducomar, ce foudre de guerre? Et toi, Fergus, m'as-tu donc abandonné au jour de la tempête? Fergus, le premier à partager la joie de nos fêtes?

Fils de Rossa, bras de la mort, viens-tu comme le rapide chevreuil des collines retentissantes de

Malmor?* Salut au fils de Rossa; mais quel nuage obscurcit ton ame belliqueuse ? »

« Quatre pierres, répondit Fergus **, s'élèvent sur la tombe de Caïrbar; et ces mains ont placé dans la terre le vaillant Ducomar. Fils de Torman, tu étais un astre sur la colline; et toi, ô Ducomar ! tu étais fatal comme les exhalaisons du marécageux Lano, lorsqu'elles s'étendent sur les plaines de l'automne, et qu'elles portent la mort parmi les nations. Morna! toi, la plus belle des filles, ton sommeil est paisible dans le creux du rocher! Tu es tombée dans les ténèbres, comme l'étoile qui traverse les déserts dans sa chûte oblique, et dont le voyageur solitaire regrette la lueur passagère ». — Dis à Cuchullin, dis comment sont tombés les chefs d'Erin? Ont-ils péri de la main des enfans de Loclin en combattant dans le champ des héros? Ou quelle autre cause a précipité les chefs de Cromla dans l'étroite et sombre demeure? ***

§ Caïrbar, repartit Fergus, a péri par l'épée de Ducomar, au pied d'un chêne, sur le bord du torrent. Ducomar vint ensuite à la grotte de Tura, et adressa ces paroles à l'aimable Morna.

---

* Fergus paraît.

** Ceci fait allusion à la manière dont les anciens Ecossais ensevelissaient les morts. Voyez le discours préliminaire.

*** Expression dont le poète se sert souvent pour désigner le tombeau.

« Morna, la plus belle des femmes, aimable fille de Cormac, pourquoi te tiens-tu seule dans l'enceinte de ces pierres, dans le creux de ce rocher? Le ruisseau murmure tristement : le gémissement de l'arbre antique s'élève sur les vents : le lac est troublé : un sombre nuage voile les cieux : mais toi, tu es blanche comme la neige de ces bruyères, et ta chevelure ressemble aux vapeurs qui couronnent le sommet du Cromla, lorsqu'elles pendent en flocons sur les rochers, et qu'elles brillent aux rayons du couchant. Ton sein offre à la vue deux globes de marbre, tels qu'on en voit au bord des ruisseaux de Branno; tes bras ont la blancheur et la fermeté des colonnes d'albâtre du palais de Fingal. »

« D'où viens-tu, répond la belle; d'où viens-tu, Ducomar, le plus sombre des hommes? Tes sourcils sont noirs et terribles; tes yeux roulent une prunelle enflammée; Swaran paraît-il sur la mer? Ducomar, quelles nouvelles de l'ennemi? — O Morna! Je descends de la colline des biches. Trois fois j'ai bandé mon arc, et j'en ai terrassé trois. Trois autres ont été la proie de mes dogues légers. Aimable fille de Cormac, je t'aime comme mon ame : j'ai tué pour toi un magnifique cerf : sa tête était parée d'un bois à plusieurs rameaux, et ses pieds égalaient la légèreté des vents. — Je ne t'aime point, guerrier farouche; ton cœur à la dureté du roc, et ton œil noir m'inspire la terreur.

Mais toi, Caïrbar, toi, fils de Torman, tu es l'amour de Morna; tu as pour moi la douceur d'un rayon de soleil qui luit sur la colline dans un jour d'orage! As-tu vu le jeune Caïrbar? As-tu rencontré cet aimable guerrier sur la colline des chevreuils? La fille de Cormac attend ici le retour du fils de Torman.—Et Morna l'attendra long-temps; son sang est sur mon épée: Morna l'attendra long-temps; il est tombé sur les rives du Branno: j'éleverai sa tombe sur le sommet du Cromla. Mais fixe ton amour sur Ducomar; son bras est fort comme la tempête. »

« Il n'est donc plus, le fils de Torman, dit sa jeune amante, les yeux pleins de larmes! Il est donc tombé sur la colline, ce jeune et beau guerrier! il était toujours le premier à la tête des chasseurs de la montagne; il était le fléau des ennemis apportés par l'océan. Ducomar, oui, tu es sombre et farouche, et ton bras cruel est funeste à Morna. Barbare, donne-moi cette épée; j'aime le sang de Caïrbar. »

Ducomar touché de ses larmes lui cède son épée: elle la lui plonge dans le sein. Comme un rocher qui se détache de la montagne, il tombe, et étend un bras vers elle.

« Morna, tu as donné la mort à Ducomar: je sens dans mon sein le froid de l'acier. Rends mon corps à la jeune Moïna; Ducomar était l'objet de ses songes. Elle m'élèvera un tombeau: le chasseur le remarquera,

et me donnera des louanges. Mais de grace, retire ce fer de mon sein : Morna, je le sens qui me glace ».

Elle s'approche toute en larmes, et elle retire l'épée du sein du guerrier : Ducomar en tourne la pointe sur elle, et perce son beau sein. Elle tombe, et les boucles de sa belle chevelure sont éparses sur la terre: son sang sort en bouillonnant de sa blessure, et rougit l'albâtre de son bras. Elle s'agite dans les convulsions de la mort ; la grotte de Tura répèta ses derniers gémissemens. §

« Paix éternelle! dit Cuchullin, aux ames des héros : leurs actions furent éclatantes dans les dangers. que leurs ombres errent autour de moi, portées sur les nuages (7) ; que je voie leurs traits guerriers ; à leur aspect, mon ame sentira croître sa constance dans les périls, et mon bras lancera les foudres de la mort. Mais toi, Morna, viens à mes yeux sur un rayon de la lune : viens près de ma fenêtre pendant mon sommeil, quand j'oublierai la guerre et ses alarmes, pour ne songer qu'aux loisirs de la paix.

Rassemblez nos tribus, et marchez aux combats ; suivez mon char de bataille, et que vos accens guerriers se mêlent au bruit de ma course. Placez trois lances à mes côtés : volez sur la trace de mes coursiers bondissans : que mon ame se sente soutenue du courage de mes amis, lorsque la nuit du combat s'épaissira autour de mon épée étincelante. »

Tels qu'un torrent écumant se précipite de la cime escarpée du Cromla, lorsque le tonnerre gronde, et que la sombre nuit a déja noirci la moitié de la colline; tels et plus terribles encore s'élancent les nombreux enfans d'Erin. Leur chef déploie toute sa valeur, semblable à la baleine de l'océan que suivent toutes les vagues émues sur sa trace, ou au fleuve qui roule toutes ses eaux sur le rivage.

Les enfans de Loclin entendirent de loin le bruit de sa course impétueuse. Swaran frappa son bouclier, et appela le fils d'Arno. « Quel est, dit-il, ce murmure qui vient roulant le long de la colline, et qui ressemble aux sourds bourdonnemens des insectes du soir? Ce sont ou les enfans d'Inisfail qui descendent, ou les vents qui mugissent dans les profondeurs de la forêt lointaine. Tel est le bruit du Gormal *, avant que les vagues agitées lèvent leurs têtes blanchissantes. Fils d'Arno, monte la colline, et porte tes regards sur la noire surface des bruyères. »

Arno part et revient éperdu. Il roule des yeux égarés, Son cœur palpite: sa voix est tremblante, et n'articule que des mots interrompus.

« Lève-toi, fils de l'Océan, lève-toi: je vois descendre de la montagne le noir torrent des combats; je vois s'avancer les files profondes des enfans d'Erin.

* Colline de Loclin.

Le char de bataille, le rapide char de Cuchullin, vient comme un tourbillon enflammé qui porte la mort. Il roule comme un flot sur la plaine liquide, ou comme un nuage d'or qui s'étend sur la bruyère. Ses larges côtés sont incrustés de pierres brillantes; telle au milieu de la nuit la mer étincelle autour de nos vaisseaux. Le timon est d'if poli; le siège est formé d'os éclatans de blancheur; ses flancs sont remplis de lances entassées, et le fonds est foulé par les pieds des héros. Du côté droit, on voit un coursier écumant, superbe, bondissant, le plus fort, le plus léger de la colline : son pied frappe et fait retentir la terre. Sa crinière flottante ressemble aux ondes de ce torrent de fumée qui roule sur le coteau : ses flancs sont couverts d'un poil luisant : son nom est Sifadda. Au côté gauche est atelé un coursier non moins fougueux : enfant impétueux des montagnes, sa noire crinière s'élève sur sa tête superbe, ses pieds sont robustes et légers : les fougueux enfans de l'épée l'appellent Dusronnal. Mille liens tiennent le char suspendu. Les mors durs et polis brillent dans des flots d'écume. Des rênes légères, ornées de pierres radieuses, flottent sur le cou majestueux des coursiers, tandis qu'ils volent et franchissent les vallons. Ils ont dans leur course la légéreté du chevreuil, et la force de l'aigle fondant sur sa proie. L'air siffle à leur passage, comme les vents de l'hiver sur les neiges du sommet du Gormal.

Sur le char s'élève le chef des guerriers : le nom du héros est Cuchullin (8), le fils de Semo. Sa joue basanée a la couleur de mon arc. Ses yeux farouches roulent sous de noirs sourcils. Sa chevelure tombe de sa tête en ondes de flammes, lorsque, penché en avant, il agite sa lance : fuis, roi de l'Océan, fuis ; il vient, comme la tempête, le long du vallon. »

« Quand m'as-tu vu fuir, quelque fût le nombre des lances ennemies ? Quand m'as-tu vu fuir, fils d'Arno, guerrier sans courage ? J'ai bravé les tempêtes du Gormal (9), et la hauteur des flots écumans. J'ai bravé les nues orageuses, et je fuirais un guerrier ! Fût-ce Fingal lui-même, mon ame ne serait point émue à son aspect. Levez-vous pour combattre, mes guerriers ; rassemblez-vous autour de moi, comme les flots de la mer. Rassemblez-vous autour du brillant acier de votre roi ; fermes comme nos rochers qui attendent l'orage avec joie, et opposent les noires forêts qui les couvrent à la fureur des vents. »

Les héros s'avancent. Tels dans l'automne deux orages s'élancent l'un contre l'autre du haut de deux montagnes opposées, ou tels qu'on voit deux torrens tombant de leurs rochers se mêler, se combattre, et mugir, confondus dans la plaine : ainsi se heurtent et se mêlent les armées de Loclin et d'Inisfail. Le chef combat le chef ; le guerrier joint le guerrier ; l'acier frappe, est frappé. Les casques volent en éclats : le

sang coule et fume dans la plaine; les cordes résonnent sur les arcs tendus; les flèches sifflent dans l'air: les lances agitées tracent des cercles lumineux, qui dorent la face orageuse de la nuit.

Des cris affreux se confondent dans les airs. Tel est le bruit confus de l'Océan, lorsqu'il roule ses vagues mutinées; tels sont les derniers éclats du tonnerre. Quand les cent bardes de Cormac réunis eussent chanté les évènemens du combat, les cent bardes de Cormac auraient eu des voix trop faibles pour transmettre à l'avenir toutes les morts célèbres. Les héros tombaient en foule sur les héros, et le sang des braves ruisselait à grands flots.

Pleurez, bardes consacrés au chant, pleurez la mort du noble Sithallin. Que les gémissemens de Fiona fassent retentir la demeure de son cher Ardan. Ils sont tombés, comme deux chevreuils du désert, sous la main du puissant Swaran. Swaran rugissait, au milieu de ses guerriers, comme l'esprit de la tempête, lorsqu'assis sur les sombres nuages qui couronnent le sommet du Gormal, il jouit de la mort du matelot.

Ta main n'est pas oisive, ô chef de l'île des Brouillards! Cuchullin, ton bras donna plus d'une fois la mort. Son épée était comme le trait de la foudre, qui frappe les enfans du vallon, lorsque les hommes tombent consumés, et que toutes les collines d'alen-

tour sont en flammes *. Dusronnal hennissait sur les corps des héros, et Sifadda baignait ses pieds dans le sang. Sous leurs pas, le champ de bataille était dévasté, comme les forêts du désert de Cromla (10), lorsque l'ouragan, chargé des noirs esprits de la nuit, ravage l'humble bruyère, et déracine les arbres.

Pleure sur tes rochers, ô fille d'Inistore (11)! Fille plus belle que l'esprit des collines, lorsque, sur un rayon du soleil, il traverse les plaines silencieuses de Morven; penche ta belle tête sur les flots. Il est tombé, ton jeune amant, il est tombé pâle et sans vie sous l'épée de Cuchullin. Son jeune courage ne montrera plus en lui le digne rejeton des rois. Trenard, l'aimable Trenard est mort, ô fille d'Inistore! Ses dogues fidèles heurlent dans son palais, en voyant passer son ombre. Son arc est détendu dans sa demeure; le silence règne dans ses forêts.

Mille flots roulent contre un rocher; ainsi s'avance l'armée de Swaran: le rocher reçoit et brise ces milliers de flots; ainsi les guerriers d'Inisfail attendent et bravent l'armée de Swaran. La mort élève toutes ses voix à-la-fois, et les mêle au son des boucliers. Chaque héros est une colonne de ténèbres, et son épée est dans sa main un rayon de feu. La plaine gémit comme le fer, rouge enfant de la fournaise,

* Chevaux de Cuchullin. Voyez ci-dessus.

sous les coups de cent marteaux qui s'élèvent et le frappent tour-à-tour.

Quels sont ces guerriers si sombres, si farouches, sur la plaine de Lena ? Ils sont comme deux nuages, et leurs épées brillent comme l'éclair au-dessus de leurs têtes. Les collines sont ébranlées, et les rochers tremblent avec toute leur mousse. Sans doute c'est le fils de l'Océan (12), et le roi d'Erin (13). Les yeux inquiets de leurs guerriers suivent leurs mouvemens; mais la nuit dérobe les deux chefs dans ses ombres, et finit leur terrible combat.

Sur la pente du Cromla, Dorglas apprête un chevreuil; conquête matinale que les guerriers avaient faite sur la colline, avant d'en descendre pour combattre. Cent jeunes guerriers amassent la bruyère: dix héros excitent la flamme; trois cents choisissent des pierres polies; la fumée se répand au loin, et annonce la fête (14).

Cuchullin a recueilli sa grande ame. Appuyé sur sa lance, il adresse ce discours au vieux Carril, à ce chantre vénérable des évènemens passés.

« Cette fête sera-t-elle pour moi seul ? Le roi de Loclin restera-t-il sur le rivage d'Ullin, loin des fêtes et des concerts de son palais ? Lève-toi, vénérable Carril, et porte mes paroles à Swaran. Dis à ce roi, venu sur les flots mugissans, que Cuchullin donne sa fête, qu'il vienne prêter l'oreille au murmure de mes

bois, dans l'ombre de cette nuit nébuleuse. Tristes et glacés sont les vents qui fondent sur ses mers écumeuses; qu'il vienne donner des louanges aux accords de nos harpes, qu'il vienne entendre les chants de nos bardes. »

Le vieux Carril part, et sa voix pleine de douceur invite le roi des noirs boucliers. « Swaran, roi des forêts, lève-toi, et quitte les fourrures de ta chasse. Cuchullin donne le festin solemnel; viens partager sa fête. »

Swaran, d'une voix lugubre, comme le murmure du Cromla avant la tempête, répondit : « Quand toutes tes jeunes filles, odieuse Inisfail, étendraient vers moi leurs bras de neige, offriraient à ma vue leur sein palpitant, et rouleraient avec douceur des yeux pleins d'amour, immobile comme les montagnes de Loclin, Swaran restera dans ce lieu, jusqu'à ce que l'aurore, se levant sur mes états, couronnée de jeunes rayons, vienne m'éclairer pour donner la mort à Cuchullin. Le vent de Loclin plaît à mon oreille; il souffle sur mes mers, il mugit dans mes voiles, et rappelle à ma pensée les vertes forêts du Gormal, dont tant de fois les échos répondirent à ses sifflemens, lorsque ma lance se baignait dans le sang du sanglier. Que le sombre Cuchullin me cède l'ancien trône de Cormac, ou son sang rougira l'écume des torrens d'Erin. »

Carril revient, et dit : Les accens de la voix de Swaran sont sinistres. — Sinistres pour lui seul, repartit Cuchullin. Carril, élève ta voix, et redis les exploits des temps passés ; charme la longueur de la nuit par tes chants, et remplis nos ames d'une douce tristesse; car la terre d'Inisfail a enfanté nombre de héros et de jeunes filles formées pour l'amour. Il est doux d'entendre les chants de douleur dont retentissent les rochers d'Albion, lorsque le bruit de la chasse a cessé, et que les ruisseaux de Cona répondent à la voix d'Ossian (15).

Carril chanta (16) : § Dans les temps passés, les enfans de l'Océan descendirent sur les rivages d'Inisfail. Mille vaisseaux bondissaient sur les vagues, et cinglaient vers les plaines agréables d'Ullin ; les enfans d'Erin marchèrent à la rencontre de cette nation ennemie. Caïrbar, le premier des mortels, et Grudar, jeune et beau guerrier, s'y trouvèrent; ils avaient long-temps combattu pour le taureau tacheté qui beuglait sur la colline retentissante (17) de Golban. Tous deux le réclamèrent, et la mort se montrait souvent à la pointe de leur acier.

Les deux héros se réunirent contre l'ennemi, et les étrangers de l'Océan prirent la fuite. Quels noms plus illustres dans Inisfail que les noms de Caïrbar et de Grudar ; mais, hélas ! pourquoi ce fatal taureau mugit-il encore sur la montagne de Golbun ? Ils l'aper-

çurent bondissant et blanc comme la neige ; sa vue ralluma leur fureur.

Ils combattirent sur le gazon des rives du Lubar. Le jeune et brillant Grudar tomba. Le farouche Caïrbar vint aux vallons retentissans de Tura, où Brassolis, la plus belle de ses sœurs, triste et seule, soupirait des chants de douleur. Elle chantait les actions de Grudar, jeune objet des sentimens secrets de son cœur. Elle déplorait les dangers qu'il courrait dans la plaine sanglante des combats ; mais elle n'avait pas encore désespéré de son retour. Sa robe entr'ouverte laissait voir son beau sein, comme on voit la lune sortir à demi des nuages de la nuit. La harpe est moins douce que sa voix, lorsqu'elle chantait sa douleur. Grudar occupait toute son ame ; c'était lui qu'en secret cherchaient toujours ses regards. « Quand reviendras-tu dans tout l'éclat de tes armes, ô guerrier puissant dans les combats » !

Caïrbar survient, et lui dit : Prends, Brassolis, prends ce bouclier ensanglanté : suspends-le au haut de ma demeure ; c'est l'armure de mon ennemi.... A ces mots, son tendre cœur palpite : pâle, éperdue, elle vole au champ de bataille ; elle trouve son jeune amant baigné dans son sang ; elle expire, à cette vue, sur la fougère du Cromla. C'est ici que reposent leurs cendres : Cuchullin, et ces deux ifs solitaires, nés sur leurs tombes, cherchent, en s'élevant, à unir

leurs rameaux. Brassolis était la beauté de la plaine, et Grudar l'ornement de la colline. Les bardes conserveront leurs noms, et les rediront aux siècles à venir. §

« Ta voix est pleine de charmes, ô Carril, dit le chef d'Erin, et j'aime à entendre les récits des temps passés. Ils plaisent à mon oreille comme la douce ondée du printemps, lorsque le soleil luit sur la plaine, et que les nuages légers volent sur la cime des montagnes. O barde, prends ta harpe pour célébrer mes amours; chante cette belle solitaire, cet artre de Dunscar (18); accompagne de ta harpe les louanges de Bragela (19) de celle que j'ai laissée dans l'île des Brouillards : épouse du fils de Semo, lève-tu ta belle tête au haut du rocher, pour découvrir les vaisseaux de Cuchullin ? Une vaste mer roule ses flots entre ton époux et toi. La blanche écume de ses vagues trompera tes yeux; tu les prendras pour les voiles de ma flotte. Retire-toi, car il est nuit; retire-toi, mon amour, les vents de la nuit sifflent dans ta chevelure; retire-toi dans le palais de mes fêtes, et rêve aux temps passés. Je ne retournerai point dans tes bras, que la tempête de la guerre ne soit appaisée. O Connal, parle-moi de guerres et de combats, bannis-la de ma pensée; car elle m'est trop chère, la fille de Sorglan, au sein d'albâtre, à la noire chevelure. »

« Défie-toi des enfans de l'Océan, répondit le

grave et prudent Connal : envoie une troupe de tes guerriers observer dans la nuit l'armée de Swaran. Cuchullin, je suis pour la paix, jusqu'à l'arrivée des enfans de Morven, jusqu'à ce que Fingal, le premier des héros, paraisse, comme l'astre du jour, sur nos plaines. »

Le héros sonna l'alarme sur son bouclier : les guerriers, nommés pour veiller pendant la nuit, se mirent en marche : le reste de l'armée, couché sur la colline, dormait dans les ténèbres, au murmure des vents. Les ombres des guerriers, récemment décédés, erraient devant eux, portées sur leurs nuages ; et, dans le lointain, dans le vaste silence de Lena, on entendait les voix grêles des fantômes, présages de la mort.

NOTES DU CHANT PREMIER.

(1) Cuchullin, en langue gallique, signifie la voix d'Ullin. C'est le nom que les bardes donnèrent au fils de Semo, parce qu'il commandait les troupes de l'Ulster contre les Firbolg ou les Belges qui habitaient le Connanght. Cuchullin étant encore très-jeune, épousa Bragela, fille de Sorglan, et passa en Irlande, où il vécut quelque temps avec Connal, roi de l'Ulster. Il s'acquit bientôt une telle réputation de sagesse et de valeur, qu'on lui confia le gouvernement d'Irlande pendant la minorité de Cormac, et qu'il fut chargé seul de conduire la guerre contre Swaran. Après s'être distingué par quantité de belles actions, il fut tué dans une bataille donnée dans la province de Connanght, à l'âge de vingt-sept ans. Sa force était si extraordinaire, qu'elle avait passé en proverbe; et que, pour donner une grande idée de la vigueur d'un héros, on disait qu'il avait la force de Cuchullin. On montre encore les ruines de son palais à Dunscaich, dans l'île de Schie, et la pierre où il attachait Luat son dogue, s'appèle encore aujourd'hui la pierre de Cuchullin.

(2) Ce n'est pas ce Caïrbar, fils de Borbarduthul, et frère de Cathmor, dont il sera question dans Temora.

(3) Fingal, fils de Comhal et de Morna, fille de Traddu. Il est souvent question dans les poëmes suivans de Trathal, son aïeul, et de Treumor son bisaïeul. Suivant la tradition, Treumor eut deux fils; Trathal qui lui succéda sur le trône d'Ecosse, et Conar, appelé par les bardes Conard-le-Grand, qui fut élu roi de toute l'Irlande. C'est de ce Conar que descendait Cormac, qui occupait le trône d'Irlande, lors de l'invasion de Swaran. Quand on voit Cuchullin avoir sitôt

recours à un prince étranger, on en peut conclure que l'Irlande n'était pas alors aussi peuplée qu'elle l'a été depuis; ce qui serait une forte présomption contre la haute antiquité de cette nation. Tacite nous dit que du temps d'Agricola, on crut qu'il suffisait d'une légion pour réduire l'île entière sous le joug des Romains. Ce qui n'aurait pas été possible si elle avait été habitée depuis plusieurs siècles.

(4) Grand-père de Cuchullin, si renommé pour sa valeur, que ses descendans se servaient de son bouclier pour se donner le signal du combat. Nous verrons Fingal faire le même usage de son bouclier. On se servait ordinairement d'une espèce de cornemuse pour assembler l'armée; nous avons toujours traduit par trompette, ou par cor.

(5) Il y avait sur leurs boucliers plusieurs bosses, dont les sons différens annonçaient les ordres du général. On frappait, les uns en signe de paix, et les autres en signe de guerre. Voyez la description du bouclier de Fingal, dans le poëme de Temora.

(6) Connal, ami de Cuchullin, était fils de Cabaït, prince de Togorma, ou l'île des Vagues-Bleues, probablement l'une des Hébrides. Sa mère était fille de Congal, et s'appellait Fioncoma. Il eut un fils de Foba, fille de Connachar-Nessar, qui lui succéda sur le trône de l'Ulster. En récompense des services qu'il rendit dans la guerre contre Swaran, on lui donna une certaine étendue de pays qui s'appella Tir-Chonnuil ou Tir-Connal, c'est-à-dire, terre de Connal.

(7) On croyait alors (et c'est encore l'opinion de quelques montagnards d'Ecosse), que les ames des morts erraient autour de leurs amis, et qu'elles leur apparaissaient à la veille d'une grande entreprise.

(8) Il y a dans l'original, roi des Coquilles; voyez le discours préliminaire.

(9) Colline de Loclin.

(10) L'île de Schye. Ce n'est pas sans raison qu'on la nomme l'île des Brouillards : les hautes montagnes arrêtent les vapeurs de l'océan, et y causent des pluies presque continuelles.

(11) La fille d'Inistore était la fille de Gorlo, roi d'Inistore ou des îles Orcades. Trenar était frère du roi d'Inisco, qu'on croit être une des îles de Shetland. Les Orcades et les îles de Shetland étaient alors soumises au roi de Loclin. On voit ici que les dogues de Trenar savent sa mort aussitôt qu'il est tué. On croyait alors que les ames des héros allaient immédiatement après leur mort sur les collines de leurs pays, et qu'elles visitaient les lieux où ils avaient passé le temps le plus heureux de leur vie. On croyait aussi que leurs ombres apparaissaient à leurs dogues et à leurs chevaux.

(12) Swaran.

(13) Cuchullin.

(14) Voyez dans le discours préliminaire la manière dont ils préparaient leur festins.

(15) Ossian, fils de Fingal, et auteur de ce poëme. On ne peut qu'admirer l'adresse avec laquelle il met son éloge dans la bouche de Cuchullin. Cona, dont il est fait mention ici, est peut-être cette petite rivière qui traverse Gleuco en Argyle-Shire. Une des collines qui environne cette vallée romantique, s'appelle encore Scorna-Fena, ou la colline du peuple de Fingal.

(16) Cet épisode est bien amené. Calmar et Connal, comme on l'a vu ci-dessus, se sont vivement disputés avant

le combat. Carril tâche de les réconcilier en leur racontant l'histoire de Caïrbar et de Grudar, qui, quoiqu'ennemis avant la bataille, combattirent vaillamment à côté l'un de l'autre. Le poète ne manqua point son but, car on voit au troisième livre que Calmar et Connal sont parfaitement réconciliés.

(17) Montagne du comté de Sligo.

(18) Dunscaich.

(19) Fragela était fille de Sorglan, et femme de Cuchullin. Cuchullin, après la mort d'Arto, passa en Irlande, sans doute par ordre de Fingal, pour prendre le gouvernement de cette île pendant la minorité de Cormac, fils d'Arto. Il laissa Bragela, sa femme à Dunscaich.

CHANT DEUXIÈME.

SOMMAIRE.

L'OMBRE de Crugal, un des héros d'Erin ou d'Irlande, qui avait été tué dans le combat, apparaît à Connal. Il lui prédit la défaite de Cuchullin, dans la prochaine bataille, et l'exhorte à faire la paix avec Swaran. Connal fait part de sa vision à Cuchullin, qui reste inflexible. Par un principe d'honneur, il ne veut pas être le premier à demander la paix, et il est décidé à continuer la guerre. Le jour paraît ; Swaran propose des conditions honteuses ; Cuchullin les rejette. La bataille commence ; et les deux armées se battent quelque temps avec beaucoup d'opiniâtreté, jusqu'à ce que Grumal ayant pris la fuite, toute l'armée d'Irlande abandonne le champ de bataille. Cuchullin et Connal couvrent leur retraite. Carril les conduit sur une montagne voisine, où ils sont bientôt suivis par Cuchullin, qui aperçoit la flotte de Fingal, avançant vers la côte ; mais la nuit vient la dérober à sa vue. Cuchullin, consterné de sa défaite, attribuait ce mauvais succès à la mort de son ami Ferda, qu'il avait tué quelque temps auparavant. Carril, pour lui prouver que tous

ceux qui ont eu le malheur de tuer innocemment leurs amis, n'en ont pas toujours été punis par des revers, raconte l'histoire de Connal et de Galvina.

CONNAL (1) couché au pied d'un arbre antique, dormait au murmure du torrent. Une pierre, vêtue de mousse, soutenait sa tête. Les voix aiguës des fantômes de la nuit, venaient au travers des bruyères de Lena, frapper son oreille. Il était seul, et loin du reste des guerriers : car cet enfant de la guerre ne craignait pas l'ennemi.

Mon héros voit en songe un torrent de feu descendant du haut de la colline, et Crugal, porté sur le météore enflammé : Crugal était tombé sous les coups de Swaran, en combattant dans le champ de la gloire.

Son visage est pâle comme les rayons de la lune à son couchant : il est vêtu des nuages légers de la colline : ses yeux éteints ressemblent à deux lumières mourantes : la plaie de son sein paraît noire et profonde.

« Est-ce toi, Crugal, lui dit l'intrépide Connal? Fils de Dedgal, fameux sur la colline des chevreuils, est-ce toi? Pourquoi te vois-je si pâle et si triste, toi qui brisais les boucliers? Jamais la crainte ne te fit pâlir. D'où vient ton trouble, enfant de la colline? »

Sombre et laissant tomber des pleurs, le fantôme étend sa main glacée sur le héros : sa voix éteinte

pousse un murmure faible, comme le zéphyr dans les roseaux du Lego. — « Mon ombre, ô Connal, erre sur les collines qui m'ont vu naître; mais mon corps est gissant sur les sables d'Ullin. Tu ne t'entretiendras plus avec Crugal. Jamais tu ne reverras la trace de ses pas solitaires, empreinte sur la bruyère. Je suis léger comme le vent du Cromla : je ne suis qu'une vapeur mouvante et fugitive. Fils de Colgar (2), je vois s'avancer le sombre nuage de la mort : il s'arrête suspendu sur les plaines de Lena. Les enfans des vertes contrées d'Erin succomberont : éloigne-toi de cette plaine, remplie de fantômes. »

Semblable à la lune qui s'éclipse, il disparaît dans un tourbillon de vent. « Arrête, s'écria Connal, arrête, ombre de mon ami : reviens encore sur ton rayon céleste. Quelle grotte est ta demeure solitaire? Quelle colline est l'asyle de ton repos? N'entendrai-je plus ta voix dans le bruit des orages, dans le murmure des torrens, lorsque les fantômes, portés sur le souffle des vents, traversent le désert? »

Connal se leve : ses armes retentissent. Il frappe son bouclier à l'oreille de Cuchullin, et le héros s'éveille.

« Pourquoi Connal vient-il ainsi me surprendre dans la nuit? Ma lance, provoquée par le bruit, aurait pu frapper dans les ténèbres, et Cuchullin aurait à pleurer la mort de son ami. Parle, fils de Colgar,

parle : ton conseil ressemble à l'astre qui répand la lumière. »

« Fils de Semo, répondit Connal, l'ombre de Crugal est sortie de sa grotte. La faible clarté des étoiles perçait au travers de sa substance légère ; et sa voix ressemblait au murmure d'un ruisseau dans l'éloignement. Il est le messager de la mort. Il parle du tombeau : demande la paix, ô Cuchullin, ou fuis au travers des plaines de Lena. »

« Tu dis que l'ombre de Crugal t'a parlé, et que tu voyais les étoiles briller au travers de sa substance légère. Fils de Colgar, c'était le bruit des vents murmurant dans les grottes de Lena : ou si c'était l'ombre (3) de Crugal, pourquoi ne l'as-tu pas forcé à venir se montrer à ma vue? Lui as-tu demandé où est sa grotte? en quel lieu repose cet enfant de l'air? Mon épée saurait le trouver, et forcer sa voix à nous révéler l'avenir. Mais que peut-il nous apprendre? Hier encore il était parmi nous : il n'a pas eu le temps de franchir nos collines; et qui a pu l'instruire de notre mort? »

« Les esprits montent sur les nuages et volent sur les vents, répondit le sage Connal. Ils reposent ensemble dans leurs cavernes, et s'entretiennent des mortels. — Qu'ils s'entretiennent des mortels à leur gré ; mais qu'ils laissent en paix le chef d'Erin ; qu'ils m'oublient dans leurs cavernes. Moi je ne fuirai point

devant Swaran. Si je dois succomber, ma tombe instruira l'avenir de ma renommée. Le chasseur arrosera ma pierre de quelques larmes, et le deuil environnera la demeure de la belle Bragela. Je ne crains point la mort; mais je crains de fuir: Fingal m'a toujours vu victorieux. Toi, sinistre fantôme de la colline, offre-toi à ma vue; descends sur ton rayon de lumière, montre-moi ma mort dans tes mains, et tu ne me verras pas fuir encore, faible enfant des vapeurs.

Va, fils de Colgar, frappe le bouclier de Caïrbar: il est suspendu entre les lances : que mes guerriers s'éveillent au bruit de ses sons, et se préparent aux combats d'Erin. Quoique Fingal tarde à paraître avec son armée, nous combattrons, fils de Colgar, et nous mourrons dans le champ des héros. »

Le son du bouclier se répand au loin : les guerriers se lèvent en foule sur la colline : debout, ils ressemblent à autant de chênes entourés de tous leurs rameaux, lorsqu'ils sont battus du bruyant grésil, et que les vents sifflent dans leurs feuilles desséchées.

La tête grisâtre du Cromla s'élève dans les nuages : la lumière du jour naissant tremble sur l'océan à demi éclairé : un brouillard bleuâtre chemine lentement et cache les guerriers d'Inisfail.

« Aux armes, dit Swaran, aux armes, guerriers de Loclin. Les enfans d'Erin ont fui devant nous. Poursuivons-les dans les plaines de Lena. Et toi, Morla,

vole au palais de Cormac : somme-le de se soumettre à Swaran, avant que tout son peuple soit englouti dans la tombe, et que le silence de la mort règne sur les collines d'Ullin. »

A ces mots, tous ses guerriers se lèvent à-la-fois, tels qu'une nuée d'oiseaux de mer, chassés du rivage par les vagues en fureur. On eût cru entendre le fracas de mille torrens, qui se choquent et se confondent dans les vallées de Cona, lorsqu'après une nuit orageuse, ils roulent leurs ondes encore agitées, à la pâle clarté de l'aurore.

Comme on voit les noires ombres de l'automne s'étendre et fuir sur le penchant des vertes collines, tels et plus sombres et plus rapides encore se suivent et passent les guerriers des forêts rétentissantes de Loclin. Superbe et fier comme le cerf de Morven, marchait à leur tête l'intrépide Swaran : son bouclier brille à son côté, comme ces feux nocturnes qui parcourent la plaine, lorsque le monde est plongé dans la nuit et dans le silence, et que le voyageur tremblant croit voir un fantôme qui se joue dans ces météores.

Un vent s'élève de l'océan agité, et d'un souffle dissipe le brouillard qui reposait sur l'onde. Les bataillons d'Inisfail paraissent sur le rivage, comme une chaîne de rochers.

« Morla, dit Swaran, pars, et va leur offrir la paix,

aux conditions que nous imposons aux rois, quand les peuples fléchissent devant nous, que les braves sont étendus sur le champ de bataille, et que les jeunes filles pleurent, errantes dans la plaine. »

Le fils de Suart, le grand Morla, traverse l'espace à grand pas : il se présente fièrement, et parle en ces termes au chef d'Erin, entouré de ses guerriers.

« Reçois la paix de Swaran : il te l'offre telle qu'il la donne aux rois, quand les nations vaincues fléchissent devant lui. Cède-nous les plaines agréables d'Ullin : abandonne à Swaran, ta belle épouse et ton dogue fidèle, qui devance les vents : cède ces témoins de la faiblesse de ton bras, et vis soumis à notre puissance. — Dis à Swaran, dis à ce cœur plein d'orgueil, que Cuchullin ne céda jamais.... Je lui abandonne les flots de l'océan, ou je donnerai à son peuple des tombeaux dans Erin. Jamais étranger ne sera possesseur de l'aimable Bragela : jamais chevreuil des collines de Loclin ne fuira devant mon léger Luath. »

« Faible conducteur des chars, répondit Morla, veux-tu donc combattre mon roi, ce roi dont les vaisseaux nombreux pourraient entraîner ton île sur les eaux, tant la colline d'Ullin paraît petite devant la puissance du roi de l'Océan ? — Morla, dans un vain combat de paroles, je cède volontiers ; mais cette épée ne cédera jamais à personne. Tant que Connal et

Cuchullin respireront, Erin ne reconnaîtra d'autre maître que Cormac. O Connal, le premier des braves, tu as entendu les paroles de Morla, réponds; ton avis sera-t-il maintenant pour la paix? Esprit de Crugal, pourquoi nous as-tu menacés de la mort? Je descendrai dans la sombre demeure; mais éclairé du flambeau de la gloire.... Levez, enfans d'Inisfail, levez vos lances, bandez vos arcs, fondez sur l'ennemi dans les ténèbres. »

Il dit, et ses nombreux bataillons s'ébranlent dans leurs files profondes; ils s'avancent avec bruit et s'étendent comme la nue qui s'abbat sur le vallon, quand l'orage envahit les plaines brillantes et tranquilles du firmament.

Leur chef marche à leur tête couvert de ses armes, et semblable à un fantôme précédant le nuage, environné de météores enflammés, et tenant dans sa main les vents furieux. Carril embouche la trompette de la guerre, et fait retentir au loin le signal des combats. Il entonne l'hymne de la bataille, et verse son ame dans l'ame des héros.

« Où est-il maintenant, disait le barde, ce guerrier renversé par la mort? où est Crugal? Il repose oublié sous la terre, et le triste silence habite sa demeure... L'épouse de Crugal encore étrangère dans le palais de son époux, est plongée dans le deuil (4) : mais quelle est cette beauté, qui, comme un rayon de

lumière, fuit devant les rangs des ennemis? C'est Degrena, l'aimable épouse de Crugal. Sa chevelure flotte derrière elle au gré des vents; ses yeux sont rouges de pleurs, sa voix éteinte. Hélas, ton cher Crugal n'est plus mainteant qu'une ombre vaine et ténébreuse, confinée dans la grotte de la colline. Elle vient dans ton sommeil murmurer à ton oreille des accens faibles et sourds, comme le bourdonnement de l'abeille des montagnes... Mais Degrena s'évanouit comme un nuage du matin: le fer de Loclin a percé son sein. Caïrbar, elle est tombée, celle qui occupait les pensées de ton jeune âge. O Caïrbar, elle n'est plus! »

Caïrbar entendit ces lugubres chants: il vole vers sa fille; telle la baleine s'élance dans l'océan. Il voit Degrena sans vie. A cette vue, il rugit et fond au milieu des ennemis: sa lance atteint un guerrier de Loclin, et le combat s'engage d'une aîle à l'autre. De toutes parts tombent à grand bruit les vastes bataillons: on eût cru voir les forêts de Loclin déracinées par les vents conjurés, ou l'incendie ravager les pins de leurs collines. Cuchullin abat les héros de Loclin comme les chardons de la plaine. Swaran ravage Erin. Sous ses coups tombent, et Curach et Caïrbar que défend en vain son bouclier. Morglan dort d'un sommeil éternel. Caolt frisonne et meurt: son sein d'albâtre est teint de son sang, et sa blonde chevelure est souillée dans la poussière de sa terre

natale. Plus d'une fois il donna la fête dans les lieux mêmes où il est gissant : plus d'une fois il y fit résonner sa harpe : ses dogues émus bondissaient de joie au son de l'instrument, et les jeunes chasseurs préparaient leurs arcs.

Swaran avançait, comme un torrent qui sort du désert et roule dans sa course les rochers et les terres écroulées. Mais Cuchullin résiste tel qu'un mont inébranlable qui attire les nuages : les vents luttent autour de sa tête couronnée de pins : la grêle tombe et frappe sur ses rochers : ferme sur sa base, il reste immobile, et couvre de son ombre les valées silencieuses de Cona. Tel Cuchullin protégeait les enfans d'Erin, et levait sa tête altière au milieu des bataillons.

Le sang des héros expirans autour de lui ruisselle comme la source du rocher. Mais l'armée d'Erin d'un bout à l'autre, se fond comme la neige aux rayons du soleil.

« O enfans d'Inisfail, dit Grumal, Loclin a conquis le champ de bataille. Pourquoi, faibles roseaux, résister à l'effort des vents? Fuyons vers la colline des Chevreuils » : il dit et fuit comme un cerf de Morven, et sa lance baissée marque de ses éclairs ses pas fugitifs. Peu de guerriers fuirent avec le lâche Grumal; des milliers périrent dans le champ des héros et restèrent sur la plaine de Lena.

Debout sur son char éclatant de pierres brillantes, Cuchullin combattait sans relâche : il terrassa encore un des puissans guerriers de Loclin, et dit à Connal : « Connal, le premier des mortels, tu enseignas à mon bras à donner la mort : quoique les enfans d'Erin aient pris la fuite, ne combattrons-nous pas encore l'ennemi ? O vénérable Carril, conduis ce qui reste de mes amis vers les buissons de cette colline, et nous, Connal, restons ici, et protégeons la retraite de nos guerriers ». Connal s'élance sur le char : tous deux opposent leurs boucliers : leurs masses ressemblent au disque obscurci de la lune, lorsque cette fille des cieux étoilés, ne trace qu'un cercle ténébreux dans l'étendue du firmament. Sifadda et le fier Dusronnal, haletans, montent la colline : des flots d'ennemis les suivent et se pressent sur leurs traces.

L'armée d'Erin s'arrêta sur le penchant du Cromla, les guerriers sont tristes : leurs rangs sont éclaircis comme une forêt qu'a traversée la flamme, épandue par les vents d'une nuit orageuse. Cuchullin était debout, appuyé près d'un chêne. Il roulait dans un morne silence ses yeux enflammés, et semblait prêter l'oreille aux vents sifflans dans son épaisse chevelure, lorsque des bords de l'océan, revient Moran, fils de Fithil. « Les vaisseaux, crie Moran, les vaisseaux de l'île solitaire ! Voici Fingal, le premier des guerriers, le fléau des boucliers. Les vagues écument sous ses

noirs vaisseaux : ses mâts avec leurs voiles étendues présentent à l'œil une forêt dans les nuages. »

« Accourez, soufflez ensemble, dit Cuchullin, ô vents qui régnez dans mon île agréable. Viens, Fingal, viens donner la mort à mille ennemis. O mon ami! tes voiles réjouissent ma vue comme les nuages de l'aurore : tes vaisseaux me font éprouver le même plaisir que la lumière des cieux, et tu es pour moi une colonne de feu qui vient guider mes pas dans les ténèbres. O Connal, respectable vieillard, que l'arrivée de nos amis nous émeut délicieusement! mais la nuit s'épaissit autour de nous : où sont maintenant les vaisseaux de Fingal? Passons ici ces heures de ténèbres, et hâtons par nos vœux, les clartés de la lune. »

Les vents descendaient sur les forêts : les torrens tombaient des rochers : la pluie s'amassait sur la tête du Cromla, et les étoiles ne jetaient qu'une lumière tremblante au travers des nuages volans dans les airs. Le chef d'Erin était assis triste et pensif, sur le bord d'un ruisseau, dont le murmure retentissait dans le creux de l'arbre planté sur sa rive. Auprès de lui étaient Connal, et le vieux Carril.

« Malheureuse est la main de Cuchullin, dit le chef d'Erin; malheureuse est la main de Cuchullin, depuis qu'elle a donné la mort à son ami.—Ferda, je t'aimais comme moi-même. »

« Comment a-t-il péri, ce brave guerrier, dit Connal? Je me souviens du vaillant fils de Daman : sa stature était majestueuse et belle comme l'arc-en-ciel sur le coteau. »

§ Ferda, reprit Cuchullin, était venu d'Albion: il apprit à manier les armes dans l'école de Muri (5), et gagna l'amitié de Cuchullin. Toujours nous chassions ensemble; toujours nous reposions à côté l'un de l'autre sur la bruyère.

Deugala était l'épouse de Caïrbar, chef des plaines d'Ullin : elle brillait de tout l'éclat de la beauté; mais son cœur était l'asyle de l'orgueil: elle aima le jeune fils de Daman. « Caïrbar, dit-elle, donne-moi la moitié de nos troupeaux : je ne veux plus demeurer avec toi. Fais le partage. »

« Que ce soit Cuchullin, dit Caïrbar, qui fasse les lots : son cœur est le siége de la justice. Pars, astre de beauté ».—J'allai sur la colline et je fis le partage des troupeaux : il restait une génisse blanche comme la neige : je la donnai à Caïrbar. A cette préférence la rage de Deugala s'alluma.

« Fils de Daman, dit cette belle, Cuchullin afflige mon ame. Je veux être témoin de sa mort, ou les flots de Lubar vont rouler sur moi. Mon pâle fantôme te poursuivra sans relâche, et te reprochera l'outrage dont Cuchullin a blessé mon ame jalouse. Verse le sang de Cuchullin, ou perce mon sein. »

« Deugala, répondit le jeune homme à la belle chevelure, comment pourrais-je donner la mort au fils de Semo ? il est mon ami, le confident de mes plus secrettes pensées, et je leverais mon épée contre lui ? » Trois jours entiers elle le fatigua de ses larmes: le quatrième, il consentit à combattre.

« Eh bien, Deugala, je combattrai mon ami ! Mais puissé-je tomber sous ses coups ! Ah ! pourrais-je errer sur la colline, et soutenir la vue du tombeau de Cuchullin ? »

« Nous combattîmes sur les collines de Muri. Nos épées évitaient de blesser ; elles glissaient sur l'acier de nos casques, ou frappaient vainement nos boucliers. Deugala était présente, et souriait. « Fils de Daman, dit-elle, ton bras est faible : jeune homme, les années ne t'ont pas donné la force de manier le fer. Cède la victoire au fils de Semo. Il est pour toi le rocher de Malmor. »

A ces mots, les yeux du jeune homme se remplirent de larmes ; d'une voix entre-coupée de sanglots, il me dit : « Cuchullin, oppose ton bouclier, défends-toi contre la main de ton ami. Mon ame est accablée de douleur ; il faut que ce soit moi qui donne la mort au premier des mortels. »

Je poussai un soupir profond ; je levai le tranchant de ma lame : le jeune Ferda tomba sur la terre, Ferda, le premier des amis de Cuchullin. Malheureuse est la

main de Cuchullin, depuis qu'elle a donné la mort à ce jeune héros. » §

« Ton récit, ô chef des guerriers, est triste et touchant, dit le barde Carril. Il fait rétrograder ma pensée vers les temps qui ne sont plus : j'ai souvent ouï parler de Connal, qui, comme toi, eut le malheur de tuer son ami ; mais la victoire n'en suivit pas moins les coups de sa lance, et les ennemis disparaissaient devant lui.

§ Connal était un guerrier d'Albion. Cent collines obéissaient à ses lois. Son chevreuil buvait, à son choix, l'onde de mille ruisseaux. Mille rochers répondaient aux aboiemens de ses dogues. Les grâces de la jeunesse étaient sur son visage : son bras était la mort des héros. Une belle fut l'objet de son amour : elle était belle, la fille du puissant Comlo ; elle paraissait au milieu des autres femmes comme un astre éclatant : sa chevelure était noire comme l'aile du corbeau ; ses chiens étaient dressés à la chasse : elle savait tendre l'arc, et faire siffler la flèche dans les forêts. Le choix de son cœur se fixa sur Connal. Souvent leurs regards amoureux se rencontraient ; ils chassaient ensemble, et le bonheur était dans leurs entretiens secrets ; mais cette belle fut aimée du féroce Grumal. Cet ennemi de l'infortuné Connal épiait les pas de son amante.

Un jour, fatigués de la chasse, et séparés de leurs

amis que le brouillard dérobait à leurs yeux, Connal et la fille de Comlo vinrent se reposer dans la grotte de Ronan : c'était l'asyle ordinaire de Connal ; les armes de ses pères y étaient suspendues : leurs boucliers y brillaient auprès de leurs casques d'acier.

« Repose ici, dit Connal, repose, ô Galvina, mes amours. Un chevreuil paraît sur le front du Mora ; j'y cours, et bientôt je reviens vers toi. — Je crains, lui dit-elle, le noir Grumal, mon ennemi ; il vient souvent à la grotte de Ronan : je vais me reposer au milieu de tes armes ; mais reviens promptement, ô mon bien-aimé. »

Tandis que Connal poursuit le chevreuil, Galvina veut éprouver son amant ; elle prend ses vêtemens et son armure, et sort de la grotte. Connal l'aperçut, et la prit pour son ennemi. Son cœur bat et s'irrite ; il pâlit de fureur ; un nuage s'épaissit sur ses yeux : il bande l'arc ; la flèche vole : Galvina tombe dans son sang. Connal court à pas précipités à la grotte ; il appelle Galvina : nulle réponse dans le rocher solitaire. « Où es-tu, ô ma bien-aimée » ? Il reconnaît à la fin que c'est elle dont le cœur palpite sous le trait fatal ». O Galvina ! est-ce toi ? ... Il tombe et s'évanouit sur le sein de son amante.

Les chasseurs trouvèrent ce couple infortuné, et secoururent Connal. Il promena depuis ses pas sur la colline ; mais il errait sans cesse dans un morne

silence autour de la tombe de son amante. L'Océan vomit sur la côte une flotte ennemie. Il combattit; les étrangers prirent la fuite : il cherchait par-tout la mort dans la mêlée; mais quel bras pouvait la donner au puissant Connal? Il jette son bouclier, et combat nu. Une flèche atteignit enfin son sein robuste.... Il dort en paix à côté de sa chère Galvina, au bruit des flots du rivage; et le matelot découvre en passant leurs tombes revêtues de mousse, lorsqu'il vogue sur les mers du nord. §

NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

(1) L'endroit où se reposa Connal est connu de tous ceux qui ont été sur les montagnes de l'Ecosse. Le poète l'éloigne de l'armée pour ajouter par la solitude du lieu plus d'horreur à l'apparition de l'ombre de Crugal.

(2) Connal, fils de Caïrbar, ami de Cuchullin, est quelquefois appellé fils de Colgar, du nom du fondateur de sa famille.

(3) Le poète nous indique ici l'opinion qui régnait en ces temps sur l'état des ames des morts. D'après les expressions de Connal, que les étoiles brillaient à travers l'ombre de Crugal, et la réponse de Cuchullin, il paraît qu'on croyait les ames matérielles, et une substance à peu-près semblable à l'εἴδωλον des anciens Grecs.

(4) Crugal avait épousé Degrena, peu de temps avant la bataille.

(5) Suivant les bardes irlandais, Muri était une académie, dans la province d'Ulster, où l'on enseignait le métier des armes. La signification du mot Muri, qui veut dire assemblée, rend cette opinion probable. On attribue à Cuchullin l'invention de l'armure complète d'acier : il est fameux parmi les senachies, espèce de bardes, pour avoir enseigné aux Irlandais à monter à cheval, et pour s'être servi le premier d'un char dans les combats : c'est sans doute la raison qui a porté Ossian à faire une description détaillée du char de Cuchullin dans le premier livre.

CHANT TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Cuchullin, charmé du récit de Carril, lui ordonne de continuer ses chants. Le barde raconte les actions de Fingal dans le pays de Loclin, et la mort de la belle Agandecca, sœur de Swaran. A peine avait-il fini, que Calmar, fils de Matha, qui avait conseillé le premier combat, revient blessé du champ de bataille, et apprend à Cuchullin que Swaran se proposait de surprendre les restes de l'armée d'Irlande. Il offre d'arrêter seul les forces de l'ennemi dans un défilé, tandis que ses troupes feront retraite. Cuchullin, touché de l'offre généreuse de Calmar, veut l'accompagner, et ordonne à Carril d'emmener avec lui le peu de soldats qui lui restaient. L'aurore paraît : Calmar meurt de ses blessures. Swaran, apercevant la flotte des Calédoniens, cesse de poursuivre l'armée d'Irlande, pour aller s'opposer à la descente de Fingal. Cuchullin, honteux de paraître après sa défaite devant Fingal, se retire dans la caverne de Tura. Fingal engage le combat avec Swaran, et fait plier son armée ; mais la nuit qui survient, laisse la victoire indécise.

Fingal, qui avait remarqué la valeur de son petit-fils Oscar, lui donne des avis sur la conduite qu'il doit tenir dans la guerre et dans la paix. Il lui recommande d'avoir toujours devant les yeux l'exemple de ses pères, comme le plus beau modèle qu'il puisse suivre ; ce qui amène l'épisode de Faïnas-Ollis, fille du roi de Craca, que Fingal avait prise sous sa protection dans sa jeunesse. Fillan et Oscar sont détachés pour observer les mouvemens de l'ennemi pendant la nuit. Gaul, fils de Morni, demande le commandement de l'armée dans la prochaine bataille ; et Fingal promet de le lui confier. Quelques réflexions générales du poète terminent la troisième journée.

(1) J'AIME les chants des bardes, dit Cuchullin. Je me plais à entendre les récits des temps passés. Ils sont pour moi comme le calme du matin et la fraîcheur de la rosée qui humecte les collines, lorsque le soleil ne jette sur leur penchant que des rayons languissans, et que le lac est bleuâtre et tranquille au fond du vallon. O Carril! élève encore ta voix, et fais entendre à mon oreille les chants de Tura, ces chants de joie dont retentit mon palais, lorsque Fingal assistait à mes fêtes, et que je le voyais s'enflammer, au récit des exploits de ses pères.

§ Fingal, chanta Carril, toi, héros des combats,

tes actions guerrières signalèrent ta première jeunesse. Loclin fut consumé du feu de ta colère, dans cet âge où ta beauté le disputait à celle de nos jeunes filles. Elles souriaient aux grâces épanouies sur le visage du jeune héros; mais la mort était dans ses mains : il était fort et terrible comme les eaux du Lora. Ses guerriers impétueux le suivaient. Ils vainquirent et enchaînèrent Starno, roi de Loclin; mais ils le rendirent à ses vaisseaux : son cœur était gonflé d'orgueil et de ressentiment; il méditait au fond de son ame ténébreuse, la mort du jeune vainqueur : car jamais, jamais nul autre que Fingal, n'avait dompté la force du puissant Starno (2). Starno rentré dans ses forêts de Loclin, s'assit dans la salle où il donnait ses fêtes: il appèle Snivan, vieillard aux cheveux blancs, qui chanta plus d'une fois autour du cercle de Loda. Au son de sa voix *la pierre sacrée du pouvoir* * était émue, et la fortune des combats changeait dans la plaine des braves.

Vieillard, dit Starno, va sur les rochers d'Arven que la mer environne. Dis à Fingal; dis à ce roi du désert, le plus beau de tous les guerriers, que je lui donne ma fille; ma fille, la plus aimable des belles.

---

* Ce passage fait allusion à la religion de Loclin; et la pierre du pouvoir était, sans doute, l'image d'une des divinités de la Scandinavie.

Son sein a la blancheur de la neige, ses bras, celle de mes flots écumans ; son ame est douce et généreuse. Qu'il vienne, accompagné de ses plus vaillans héros, s'unir à ma fille élevée dans la retraite de mon palais.

Snivan arrive aux monts d'Albion : Fingal part : son cœur enflammé par l'amour, devance le vol de ses vaisseaux sur les vagues du nord.

« Sois le bienvenu, dit le sombre Starno, roi des rochers de Morven, sois le bienvenu ; et vous aussi, héros qui le suivez aux combats. Enfans de l'île Solitaire, trois jours entiers vous célébrerez la fête dans mon palais ; vous poursuivrez trois jours les sangliers de mes bois, afin que votre renommée puisse pénétrer jusqu'aux demeures secrettes où habite la jeune Agandecca. »

Le roi des Neiges (3) méditait leur mort, en leur donnant la fête de l'amitié. Fingal qui se défiait du sombre ennemi, y parut couvert de ses armes. Les assassins effrayés ne purent soutenir les regards du héros, et s'enfuirent de sa présence. Cependant les accens de la joie se font entendre ; les harpes frémissent, et rendent des sons d'allégresse. Les bardes chantent les combats des guerriers, ou les charmes des belles. Le barde de Fingal, Ullin, cette voix mélodieuse de la colline de Cona, s'y faisait entendre. Il chanta les louanges de la fille du roi des Neiges,

et la gloire de l'illustre héros de Morven (4). La belle Agandecca entendit ses accens; elle quitta la retraite où elle soupirait en secret, et parut dans toute sa beauté, comme la lune au bord d'un nuage de l'orient. L'éclat de ses charmes l'environne comme des rayons de lumière; le doux bruit de ses pas légers plaît à l'oreille comme une musique agréable. Elle voit, elle aime le jeune héros. Il fut l'objet des soupirs secrets de son cœur. Ses yeux bleus le cherchaient et se fixaient tendrement sur lui : elle fit des vœux dans son ame pour le bonheur du chef de Morven.

Le troisième jour se leva radieux sur les forêts des Sangliers. Starno, aux noirs sourcils, part pour la chasse et Fingal avec lui. Déja la moitié du jour s'est écoulée, et la lance de Fingal est teinte du sang des hôtes féroces du Gormal. Ce fut alors que la fille de Starno vint le trouver, ses beaux yeux pleins de larmes, et avec les accens de l'amour elle lui adressa ces paroles :

« Fingal, héros d'une race illustre, ne te fie point au cœur superbe de Starno : dans cette forêt sont cachés ses guerriers. Garde-toi de cette forêt où t'attend la mort : mais souviens-toi, jeune étranger, souviens-toi d'Agandecca. Roi de Morven, sauve-moi de la fureur de mon père. »

Le jeune héros, sans crainte et sans émotion, s'avance accompagné de ses guerriers. Les ministres

de la mort périrent de sa main ; et la forêt de Gormal retentit du bruit de leur chûte.

Les chasseurs se sont rassemblés devant le palais de Starno. Sous la sombre épaisseur de ses sourcils, Starno roulait des yeux enflammés. « Qu'on amène ici, cria-t-il, qu'on amène Agandecca à son aimable roi de Morven. Ses paroles n'ont pas été vaines, et la main de Fingal s'est rougie du sang de mon peuple. »

Elle parut les yeux baignés de larmes, ses cheveux noirs étaient épars ; son sein, éclatant de blancheur, était gonflé de soupirs. Starno lui perça le sein de son épée : elle tomba comme un flocon de neige qui se détache des rochers du Ronan, lorsque les forêts sont en silence, et que l'écho muet s'enfonce dans la vallée.

Fingal jette un regard sur ses guerriers, et ses guerriers ont déja pris leurs armes. Un horrible combat s'engage : les enfans de Loclin meurent ou fuient... Fingal emporte et dépose dans son vaisseau le corps inanimé de la belle Agandecca. Sa tombe s'élève sur le sommet d'Arven, et la mer mugit à l'entour. §

« Paix profonde à son ame, dit Cuchullin, et au barde qui nous charme par ses chants. Redoutable était Fingal dans la force de sa jeunesse, redoutable est encore son bras dans sa vieillesse. Loclin succombera encore devant le roi de Morven. O lune ! montre-toi

au travers de ton nuage ; éclaire dans la nuit ses blanches voiles sur les flots, et s'il est quelque esprit puissant (5) des cieux assis sur cette nue abbaissée vers la terre, conducteur des orages, écarte des écueils ses vaisseaux voguant dans les ténèbres. »

Ainsi parla Cuchullin près du torrent murmurant de la montagne, lorsque le fils de Matha, Calmar, montait la colline. Il revenait de la plaine, blessé et couvert de son sang, et s'appuyait sur sa lance. Le bras du héros était affaibli ; mais son ame était pleine de force.

« Tu es le bien venu, ô fils de Matha ! lui dit Connal ; tu es le bien venu au milieu de tes amis : mais pourquoi ce soupir étouffé s'échappe-t-il du sein d'un guerrier qui jamais n'avait connu la peur ? — Et qui ne la connaîtra jamais. Connal, mon ame s'enflamme dans le danger, et tressaille de joie au bruit des combats. Je suis de la race des braves : jamais mes ancêtres ne connurent la crainte. »

« Calmar fut le premier de ma famille : il se jouait au milieu des tempêtes. Son noir esquif bondissait sur l'Océan, et volait sur l'aîle des ouragans. Une nuit un esprit sema la discorde parmi les élémens. Les mers s'enflent, les rochers retentissent, les vents chassent devant eux les nuages menaçans ; l'éclair vole sur ses aîles de feu. Calmar trembla et revint au rivage ; mais bientôt il rougit de sa frayeur.

Il s'élance de nouveau au milieu des flots en courroux, et cherche l'esprit des vents : tandis que trois jeunes matelots gouvernent la barque agitée, il est debout l'épée nue. Lorsque le nuage abaissé passa près de lui, il saisit ses noirs flocons, et plongea son épée dans ses flancs ténébreux. L'esprit de la tempête abandonna les airs : la lune et les étoiles reparurent. »

« Telle était l'intrépidité de ma race ; et Calmar ressemble à ses ancêtres. Le danger fuit l'épée du brave : la fortune se plaît à couronner l'audace. »

« Mais vous, enfans des vertes vallées d'Erin, retirez-vous des plaines sanglantes de Lena. Rassemblez les tristes restes de nos amis, et rejoignez Fingal. J'ai entendu le bruit de la marche de Loclin qui s'avance : Calmar va rester et combattre. Ma voix se fera entendre, ô mes amis ! comme si j'étais soutenu de mille guerriers. Mais, souviens-toi de moi, fils de Semo. Souviens-toi du corps inanimé de Calmar. Après que Fingal aura dévasté le champ de bataille, place-moi sous quelque pierre mémorable, qui parle de ma renommée aux temps à venir. Fais que la mère de Calmar (6) se réjouisse en voyant la pierre qui attestera ma gloire. »

« Non, fils de Matha, répondit Cuchullin : non, je ne te quitte point : ma joie est de combattre à forces inégales : dans le péril mon ame s'agrandit. Connal et toi, vénérable Carril, conduisez les tristes enfans

d'Erin, et quand le combat sera fini, revenez chercher nos corps gissans dans ce défilé; car nous resterons près de ce chêne au milieu de la mêlée..... Moran au pied léger, vole sur la bruyère de Lena; dis à Fingal qu'Erin est tombé dans l'esclavage, et presse-le de hâter ses pas. »

Le matin commence à blanchir la cime du Cromla; les enfans de la mer * montent le coteau. Calmar les attend de pied ferme : le feu du courage s'allume dans son ame irritée; mais le visage du guerrier pâlit. Faible, il s'appuyait sur la lance de son père, sur cette lance qu'il détacha des salles de Lara, à la vue de sa mère affligée; mais bientôt le héros s'affaiblit et tombe comme l'arbre sur les plaines de Cona. Le sombre Cuchullin reste seul, mais immobile comme un rocher isolé au milieu des sables : la mer vient avec ses flots, et mugit sur ses flancs endurcis; sa tête se couvre d'écume, et les collines d'alentour retentissent : enfin du sein grisâtre des brumes paraissent sur l'Océan les voiles de Fingal; la forêt de ses mâts se balance sur les vagues roulantes.

Swaran, du haut de la colline, les aperçoit, il abandonne les enfans d'Erin, et revient sur ses pas. Tels que la mer rentraînant ses ondes à travers les

---

* Les guerriers de Swaran.

cent îles mugissantes d'Inistore, tels reviennent contre Fingal les vastes et impétueux bataillons de Loclin.

Cuchullin, triste, l'œil en pleurs, et la tête baissée, marche à pas lents, traînant derrière lui sa longue lance; il s'enfonce dans le bois de Cromla, gémissant sur la perte de ses amis. Il redoutait la présence de Fingal qui était accoutumé à le féliciter en le voyant revenir des champs de la gloire.

« Combien de mes héros, disait-il, sont couchés sans vie sur cette plaine! Les chefs d'Inisfail, ceux dont la joie éclatait dans la salle de nos fêtes! Je ne rencontrerai plus leurs pas sur la bruyère, je n'entendrai plus leurs voix à la chasse des chevreuils. Pâles et muets, ils sont couchés sur des lits sanglans, ces guerriers qui furent mes amis! Esprits de ces héros, naguère pleins de vie, venez visiter Cuchullin dans sa solitude, venez sur les vents qui font gémir l'arbre de la grotte de Tura, venez converser avec moi; c'est là qu'éloigné des humains, je vais habiter ignoré. Nul barde n'entendra parler de moi; nul monument ne s'élevera pour conserver ma mémoire. Pleure-moi, ô Bragela! compte Cuchullin parmi les morts, ma renommée s'est évanouie. »

Tels étoient les regrets de Cuchullin, en s'enfonçant dans les bois de Cromla.

Fingal, debout sur son vaisseau, levait sa lance

brillante : terrible était l'éclat de son acier, comme les feux sombres du météore de la mort, lorsque le voyageur est seul, et que le large disque de la lune est obscurci dans les cieux.

« On a combattu, dit Fingal, et je vois le sang de mes amis. La tristesse est sur les champs de Lena ; le deuil est dans les forêts du Cromla : elles ont vu tomber leurs chasseurs dans la force de l'âge ; et le fils de Semo n'est plus. — Ryno, Fillan, mes enfans, faites retentir le cor de la guerre : montez sur cette colline du rivage, près du tombeau de Landarg, et appelez les ennemis. Que votre voix tonne comme celle de votre père, lorsqu'il engage le combat et déploie sa valeur. J'attends sur ce rivage le sombre, le puissant Swaran : qu'il vienne avec toute sa race ; car ils sont terribles dans le combat, les amis des morts ! »

Le beau Ryno vola comme l'éclair ; le noir Fillan, comme les ombres de l'automne. Déja leur voix s'est fait entendre sur les bruyères de Lena : les enfans de l'Océan ont reconnu les sons du cor de Fingal. L'Océan mugissant ne descend pas des rivages du royaume des Neiges avec plus de violence et de rapidité, que les enfans de Loclin du penchant de la colline. A leur tête marche leur roi dans l'appareil effrayant de ses armes. La rage allume son noir visage, et ses yeux roulent étincelans des feux de la valeur.

Fingal aperçoit le fils de Starno, et se rappelle Agandecca. Swaran, jeune encore, avait donné des pleurs à la mort de sa sœur. Fingal lui envoie le barde Ullin pour l'inviter à sa fête ; son ame est tendrement émue, au souvenir de ses premières amours.

Ullin, d'un pas ralenti par l'âge, marche vers le fils de Starno, et lui dit : « O toi qui habites loin de nous environné de tes flots, viens à la fête du roi, et passe ce jour dans le repos ; demain, ô Swaran, nous combattrons, nous briserons les boucliers. »

« Aujourd'hui, répond le fils de Starno plein de rage ; c'est aujourd'hui que nous briserons les boucliers : demain, ma fête sera célébrée, et Fingal sera gissant sur la terre ». Ullin revient vers Fingal : « — Eh bien, dit Fingal (7) avec un sourire, que demain Swaran donne sa fête ; oui, aujourd'hui, mes enfans, nous briserons les boucliers. Ossian, reste à mes côtés ; Gaul, lève ton épée terrible ; Fergus, bande ton arc ; et toi, Fillan, fais voler ta lance dans les airs. Levez tous vos larges boucliers ; que vos lances soient des météores de mort. Suivez-moi dans la route de la gloire, et égalez mes actions dans le combat. »

Mille vents déchaînés sur Morven, ou les nuages volant amoncelés à travers les cieux, ou les flots du noir Océan fondant sur les rivages du désert, leur

bruit, leurs ravages, la terreur qu'ils inspirent: telle est l'image de l'horrible mêlée des deux armées sur la plaine retentissante de Lena. Les cris des combattans se répandent sur les collines, comme les éclats de la foudre dans la nuit, lorsque la nue crève sur Cona, et qu'on entend dans les vents les cris de mille fantômes.

Fingal s'élance, terrible comme l'esprit de Trenmor, lorsque d'un tourbillon il vient à Morven visiter ses illustres enfans. Les chênes émus gémissent, et les rochers tombent déracinés sur son passage. Le sang des ennemis inondait la main de mon père lorsqu'il agitait son épée dans un cercle flamboyant. Il se rappelle les combats de sa jeunesse, et, dans sa course, il dévaste le champ de bataille. Ryno s'avance comme une colonne de feu. Le front de Gaul est menaçant. Fergus et Fillan fondent sur l'ennemi. Moi-même je marchai triomphant sur les traces du roi. Mille fois mon bras donna la mort, et l'éclair de mon épée en était le signal effrayant. Mes cheveux alors n'étaient pas blanchis par les ans, et la vieillesse ne faisait pas trembler mes mains : mes yeux n'étaient pas couverts de ténèbres, et mes jambes ne m'abandonnaient pas dans ma course.

Qui pourrait nombrer les morts, ou les exploits des héros, dans cette journée célèbre où Fingal, brûlant de rage, foudroya les enfans de Loclin ?

Gémissemens sur gémissemens se répétaient de colline en colline, jusqu'à ce que la nuit vînt tout envelopper de ses ombres. Pâles et frissonnant d'effroi comme un troupeau de timides chevreuils, les enfans de Loclin se rassemblent sur la colline. Nous nous assîmes pour entendre les sons de la harpe aux bords du paisible ruisseau du Lubar. Fingal, placé le plus près de l'ennemi, écoutait les chants des bardes qui célébraient sa race illustre. Assis et appuyé sur sa lance, il prêtait une oreille attentive. Le vent agitait ses cheveux blancs, et ses pensées se promenaient sur le passé. Près de lui était mon jeune, mon cher Oscar, penché sur sa lance; il admirait le roi de Morven, et son ame s'agrandissait au récit de ses actions.

« Fils de mon fils, dit le roi, Oscar, l'honneur du jeune âge, j'ai vu briller ton épée, et je me suis enorgueilli de ma race : suis la trace glorieuse de nos aïeux, et sois ce que furent Trenmor, le premier des hommes, et Trathal, le père des héros. Ils signalèrent leur jeunesse dans les combats; ils sont chantés par les bardes. Oscar, dompte le guerrier qui se défend; mais épargne le faible : fonds, comme un torrent, sur les ennemis de ton peuple; mais sois doux, comme le zéphir qui caresse le gazon, pour ceux qui implorent ta clémence : tel vécut Trenmor; tel fut Trathal, et tel a été Fingal; mon bras fut

toujours l'appui de l'opprimé, et le faible s'est reposé derrière les éclairs de mon épée.

§ Oscar ! j'étais jeune comme toi, lorsque la belle Fainasollis s'offrit à moi, ce rayon de soleil, cette douce lumière d'amour, la fille du roi de Craca (8). Je revenais des bruyères de Cona, n'ayant avec moi que quelques-uns de mes guerriers. Les voiles d'un esquif se présentent à nos yeux sur le lointain des mers : il paraissait comme un nuage qui s'élève sur les vents de l'Océan. Bientôt il s'approche, et nous aperçûmes cette belle. Son beau sein était agité et gonflé de soupirs. Le vent jouait dans ses cheveux dénoués ; ses joues de rose étaient couvertes de pleurs. « Fille de la beauté, lui dis-je avec douceur, d'où viennent tes soupirs ? Puis-je, jeune encore, puis-je te défendre, fille de la mer ? Mon épée peut trouver mon égal dans le combat ; mais mon cœur est indomptable. »

« Je suis dans tes bras, ô chef des braves, dit-elle en soupirant : c'est toi que j'implore, généreux protecteur du faible. Le roi de Craca chérissait en moi le rejeton le plus brillant de sa race, et plus d'une fois les collines de Cromla ont répondu aux soupirs d'amour adressés à l'infortunée Fainasollis. »

« Borbal, roi de Sora, vit ma beauté et m'aima : son épée brille à son côté comme l'éclair du ciel ; mais son sourcil est noir et sombre, et les orages

sont dans son cœur. C'est lui que je fuis à travers les flots ; c'est lui qui me poursuit. »

« Viens te placer, lui dis-je, à l'abri de mon bouclier, et rassure-toi, beauté ravissante. Il fuira, le sombre chef de Sora ; il fuira, si le bras de Fingal répond à son cœur. Je pourrais bien, fille de la mer, te cacher dans quelque grotte solitaire et profonde ; mais jamais Fingal n'a fui des lieux où le danger menace. C'est au milieu de la tempête des combats et des lances que son ame s'épanouit de joie ». Je vis des larmes couler sur les joues de la belle. Je m'attendris sur son sort.

Bientôt, telle qu'une vague menaçante, paraît sur le lointain des mers le vaisseau du fougueux Borbar. Ses voiles se jouent autour de ses mâts élevés sur les flots ; les ondes blanchissent et roulent sur les flancs du vaisseau, et l'Océan mugit à l'entour. « Quitte, lui dis-je, quitte l'Océan, étranger porté sur les tempêtes. Viens partager ma fête dans mon palais. Ma demeure est l'asyle des étrangers ». La belle était tremblante à mes côtés : il décoche un trait ; elle tombe. « Ta main est sûre, Borbar ; mais cette belle était un faible ennemi ». Nous combattîmes, et ce combat fut sanglant et mortel : Borbar tomba sous mes coups. Nous plaçâmes sous deux tombes de pierre cette belle infortunée et son cruel amant. §

Tel je fus dans mon jeune âge ; mais toi, Oscar,

imite la vieillesse de Fingal ; ne cherche jamais le combat : s'il se présente, ne l'évite jamais. Fillan, Oscar, devancez les vents, volez sur la plaine, et observez les enfans de Loclin. J'entends le tumultueux désordre où les jette la peur. Allez, qu'ils n'échappent pas à mon épée en fuyant sur les vagues du Nord : car combien de guerriers de la race d'Erin sont ici couchés sur le lit de mort! »

Les deux héros volèrent comme deux sombres fantômes sur leurs chars aériens, lorsqu'ils viennent effrayer les malheureux mortels.

Alors le fils de Morni (9), Gaul, s'avance, et se présente dans une attitude intrépide : sa lance reluit aux étoiles. « O Fingal! cria le héros, dis aux bardes d'appeler par leurs chants le doux sommeil sur tes guerriers fatigués. Et toi, Fingal, remets dans son fourreau ton épée homicide, et laisse combattre ton peuple. Nous languissons ici sans gloire, et notre roi est le seul qui combatte et triomphe. Quand le matin blanchira nos collines, observe de loin nos exploits. Que les guerriers de Loclin sentent l'épée tranchante du fils de Morni, et que les bardes puissent célébrer ma renommée. Telle fut jadis la conduite des nobles ancêtres de Fingal ; telle fut aussi la tienne, ô Fingal ! »

« Fils de Morni, répondit Fingal, je chéris ta gloire. Combats ; mais ma lance te suivra de près,

pour voler à ton secours au milieu du péril. Elevez, élevez vos voix, enfans des concerts, et faites descendre sur moi le paisible sommeil. Fingal va dormir ici au murmure des vents de la nuit. Et toi, ô Agandecca, si tu es près de ces lieux, parmi les enfans de ta patrie, ou si tu es assise sur un nuage au-dessus des mâts et des voiles de Loclin, viens me visiter dans mes songes. Belle, qui me fus si chère, viens réjouir mon ame du doux aspect de ta beauté. »

Mille harpes et mille voix unirent leurs sons mélodieux. Les bardes chantèrent les nobles actions de Fingal et de son auguste race ; et quelquefois on entendit prononcer dans leurs chants le nom d'Ossian, d'Ossian aujourd'hui plongé dans le deuil ! J'ai combattu, j'ai vaincu souvent dans les guerres d'Erin ; mais maintenant, aveugle, dans les larmes, et délaissé, je me traîne confondu dans la foule des mortels vulgaires. O Fingal ! je ne te vois plus environné des guerriers de ta race : les bêtes sauvages viennent paître sur la tombe du puissant roi de Morven. Paix éternelle à ton ombre, roi des épées, héros le plus fameux des collines de Cona.

NOTES DU CHANT TROISIÈME.

(1) La seconde nuit, depuis le commencement du poëme, continue. Cuchullin, Connal et Carril, sont assis au même endroit où on les a vus dans le livre précédent. L'Episode d'Agandecca est bien amené et n'est pas inutile. Le poète, dans tout le cours de cet ouvrage, fait de fréquentes allusions à cette aventure, et elle amène en quelque façon la catastrophe.

(2) Starno était père de Swaran et d'Agandecca. Tous les poëmes du temps lui donnent un caractère féroce et cruel.

(3) Nom poétique qu'Ossian donne à Starno, à cause de la grande quantité de neiges qui couvrait ses possessions.

(4) Toute la côte de l'Ecosse au nord-ouest s'appelait, sans doute, Morven, chaîne de hautes collines.

(5) C'est ici le seul passage de ce poëme, qui prouve quelque notion de la divinité. Encore l'apostrophe de Cuchullin commence-t-elle par un doute sur l'existence de l'esprit des cieux.

(6) Alcletha : voyez sa complainte sur la perte de son fils, dans le poëme intitulé : La Mort de Cuchullin.

(7) Le poète ne s'arrête point à dire qu'Ullin revient, et qu'il rapporte à Fingal la réponse de Swaran. On le verra souvent supprimer ces liaisons intermédiaires.

(8) M. Macpherson croit que c'était une des îles de Shetland.

(9) Gaul, fils de Morni, était chef d'une tribu puissante, qui disputa long-temps la souveraineté à Fingal; mais enfin ce dernier l'emporta, et Gaul devint son ami, et un de ses plus braves guerriers; nous aurons occasion d'en parler plus au long dans la suite.

CHANT QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

L'ACTION du poëme étant interrompue par la nuit, Ossian en profite pour raconter ses propres actions, près du lac de Lego, et son amour pour Evirallina, mère d'Oscar, qui était morte quelque temps avant l'expédition de Fingal dans l'Irlande; son ombre lui apparaît, et lui dit qu'Oscar, qui avait été envoyé au commencement de la nuit pour observer l'ennemi, avait engagé le combat avec un parti avancé, et qu'il était prêt à succomber. Ossian vole au secours de son fils, et une alarme avertit Fingal de l'approche de Swaran. Fingal se lève, rassemble son armée; et, comme il l'avait promis, il en donne le commandement à Gaul. Après avoir exhorté ses enfans à bien combattre pour son peuple, il se retire sur une montagne, d'où il pouvait tout observer. On en vient aux mains: le poète célèbre les grandes actions d'Oscar. Mais, tandis qu'Oscar, avec son père, faisait plier une aile de l'armée ennemie, Gaul, qui se battait avec Swaran, était sur le point de faire

retraite. Fingal envoie Ullin, son barde, pour l'encourager par ses chants; cependant Swaran demeure vainqueur, et oblige Gaul et son armée à reculer. Fingal descend de la montagne, rallie ses troupes; Swaran cesse de les poursuivre, s'empare d'une hauteur, rétablit l'ordre dans ses rangs, et attend l'approche de Fingal. Le roi, ayant encouragé ses troupes, donne les ordres nécessaires, et recommence la bataille. Cuchullin, qui, avec son ami Connal, et Carril son barde, s'était retiré dans la caverne de Tura, vient, au bruit du combat, sur le sommet de la montagne qui dominait le champ de bataille, et voit Fingal aux prises avec l'ennemi. Il veut aller joindre Fingal, qui était sur le point de remporter une victoire complette; Connal l'en empêche. Cuchullin envoie Carril féliciter le roi de son succès.

(1) QUELLE est celle qui descend en chantant de la montagne, brillante comme l'arc pluvieux qui couronne la colline de Lena? C'est cette belle dont la voix inspire l'amour; c'est l'aimable fille de Toscar: plus d'une fois tu prêtas l'oreille à mes chants, plus d'une fois je vis couler les larmes de tes beaux yeux. Viens-tu pour être témoin de nos combats, ou pour entendre le récit des actions d'Oscar (2)? Quand cesserai-je de pleurer au bord des ruisseaux de Cona!

Mes années se sont écoulées dans les batailles, et la douleur assiége ma vieillesse.

Belle Malvina, je n'étais pas, comme aujourd'hui, aveugle et flétri par les chagrins; je n'étais pas ainsi triste et dans l'abandon, lorsque la belle Evirallina m'aimait, Evirallina aux cheveux noirs, à la gorge éblouissante. Mille héros lui offrirent leurs vœux: elle refusa son amour à mille héros : une foule de braves guerriers se retirèrent dédaignés. Ossian seul plaisait à ses yeux.

J'allai vers les ondes noires du Lego, pour obtenir sa main : douze guerriers de ma nation, enfans valeureux des plaines de Morven, m'accompagnèrent. Nous arrivâmes à la demeure de Branno; l'ami des étrangers.

« De quels lieux, dit-il, viennent ces armes étrangères ? Elle n'est pas facile, la conquête de la beauté qui a déja refusé tant de guerriers d'Erin. Mais sois heureux, ô toi, fils de Fingal : heureuse est la belle qui t'est réservée. Eussé-je douze beautés qui m'appellâssent leur père, je les offrirois à ton choix, illustre enfant de la renommée ». A ces mots, il ouvrit la salle où était la belle Evirallina : à sa vue la joie fit palpiter nos cœurs sous l'acier, et nous fîmes des vœux pour la fille de Branno.

Mais au-dessus de nos têtes, au sommet de la colline parut la troupe du superbe Cormac. Huit

guerriers le suivaient, et la plaine resplendissait des éclairs de leurs armes. Là étaient Colla et Duna couvert de blessures, et le puissant Toscar; et avec eux Tago et le victorieux Frestat. Suivaient Daïro heureux dans les combats, et Dala le boulevard des guerriers dans leur retraite. L'épée flamboyait dans la main de Cormac, ses yeux étaient pleins de douceur. Ossian prit avec lui huit de ses guerriers, l'impétueux Ullin; le généreux Mullo; le noble et gracieux Scelacha; Oglan et le fougueux Cerdal, et le farouche Dumariccan : Et pourquoi te nommai-je le dernier, Ogar, si fameux sur les collines d'Arven.

Ogar attaque Dala; ils combattent sur la plaine. Ogar songe à son poignard; c'est l'arme qu'il affectionne : il l'enfonça neuf fois dans les flancs de Dala : le sort du combat est changé : trois fois je perçai de ma lance le bouclier de Cormac; trois fois sa lance se rompit sur le mien : ô jeune et malheureux amant! je lui tranchai la tête : cinq fois je l'agitai par sa chevelure : les amis de Cormac prirent la fuite. Quiconque alors, aimable Malvina, m'eût osé dire qu'un jour aveugle et infirme je passerais les nuits dans la solitude, eût eu besoin d'avoir une cotte d'armes d'une trempe bien forte, et un bras invincible.

(3) Mais déja l'on n'entend plus sur la plaine obscure du Lena le son des harpes et la voix des bardes. Les vents inconstans soufflaient avec violence,

et le chêne altier balançait sur ma tête son tremblant feuillage : Evirallina occupait mes pensées, lorsque dans tout l'éclat de sa beauté, et roulant dans ses pleurs l'azur de ses beaux yeux, elle m'apparut sur son nuage et d'une voix faible.

« Ossian, dit-elle, leve-toi et sauve mon fils : sauve mon cher Oscar. Près du chêne qui est au bord du Lubar, il combat contre les enfans de Loclin..... Elle dit et se replongea dans son nuage : je me revêts de mon armure, et ma lance soutient et précipite mes pas : mes armes retentissent : je répétais à demi voix, suivant ma coutume dans les dangers, les antiques chansons des héros. Les guerriers de Loclin entendirent le bruit lointain de ma marche : ils fuient, mon fils les poursuit ». Reviens, mon fils, lui criai-je, reviens, ne poursuis plus l'ennemi, quoique Ossian soit derrière toi. « Il obéit à ma voix et revient sur ses pas : c'était un charme pour mon oreille que le bruit des armes d'Oscar. —Pourquoi, me dit-il, arrêtes-tu mon bras, avant que la mort les ait tous enveloppés de ses ombres ? Sais-tu que farouches et terribles ils ont assailli ton fils et Fillan ? qu'ils veillaient attentifs aux allarmes de la nuit ? Nos épées en ont détruit quelques-uns : mais tels que les flots de l'Océan poussés par les vents sur les sables de Mora, tels s'avancent les guerriers de Loclin sur la plaine de Lena : les fantômes de la nuit jettent des

cris sinistres, et j'ai vu étinceler les météores, avant-coureurs de la mort. Laisse-moi réveiller le roi de Morven, lui qui sourit au danger : il ressemble au radieux enfant du ciel, lorsqu'il se lève et dissipe l'orage. »

Fingal venait de s'éveiller brusquement d'un songe, et s'appuyait sur le bouclier de Trenmor, bouclier fameux que ses pères levèrent jadis mille fois dans les guerres de leur famille. Le héros avait vu dans son sommeil l'ombre affligée d'Agandecca. Elle était venue de l'océan, et s'était avancée seule et à pas lents sur la plaine de Lena : son visage était pâle, et ses joues étaient baignées de larmes : plusieurs fois de sa robe de nuages elle avance sa main livide : elle l'étend sur Fingal en silence, et en détournant les yeux. « Pourquoi la fille de Starno verse-t-elle des pleurs ? lui dit Fingal en soupirant ; pourquoi cette pâleur sur ton visage » ?.... Elle disparaît sur les vents, et laisse Fingal au milieu des ténèbres. Elle pleurait les guerriers de sa nation qui allaient périr sous les coups de Fingal.

Le héros s'éveille, et voit encore Agandecca dans ses pensées. Il entend le bruit des pas d'Oscar ; il aperçoit la lueur de son bouclier : car le rayon naissant du matin avait déja traversé les mers d'Ullin.

« Que fait l'ennemi, dit en se levant le roi de Morven ? Entraîné par la peur, fuit-il sur les flots de

l'Océan ? Ou attend-il un nouveau combat ? Mais qu'ai-je besoin de le demander : ce sont leurs voix que m'apporte le vent du matin. Oscar, vole sur la plaine, et réveille nos amis pour combattre. »

Le roi se plaça près de la roche de Lubar, et trois fois il élèva sa voix terrible. Le cerf tressaille près des sources du Cromla, et les rochers tremblent sur les collines. Tels que les nuages amassent les tempêtes et voilent l'azur des cieux, tels à la voix de Fingal accourent les enfans du désert : toujours ses guerriers étaient émus de joie aux accens de sa voix : souvent il les avait conduits au combat, et ramenés chargés des dépouilles de l'ennemi.

« Venez, guerriers intrépides, venez donner la mort : Fingal vous verra combattre. Mon épée reluira sur cette colline : elle sera l'appui de mon peuple : mais puissiez-vous n'avoir jamais besoin de son secours, tandis que le fils de Morni va combattre à ma place... C'est lui qui va marcher à votre tête : il faut que sa gloire devienne célèbre dans nos chants. O vous, ombres des héros décédés, hôtes légers des nuages, accueillez avec bonté mes guerriers terrassés, et conduisez-les dans l'asyle de vos collines. Qu'ils puissent un jour, portés sur les vents, traverser l'espace de mes mers, me visiter dans mes songes, et réjouir quelquefois mon ame dans le silence de la nuit et du repos.

Fillan, Oscar, et toi beau Ryno à la lance redoutable, marchez au combat avec intrépidité ; suivez le fils de Morni, contemplez les actions de son bras, et que vos épées soient rivales de la sienne. Protégez les amis de votre père, et que les guerriers des anciens temps soient présens à votre souvenir. Mes enfans, quand vous tomberiez ici sur les champs d'Erin, je vous reverrais encore : bientôt, bientôt nos froides et pâles ombres se rencontreront dans les nuages, et traverseront ensemble les coteaux de Cona. »

Tel qu'une nue épaisse et orageuse, dont les flancs enflammés sont armés d'éclairs, et qui fuyant les rayons du matin s'avance vers l'occident ; tels s'éloigne le roi de Morven. Deux lances sont dans sa main, et son armure jette un éclat terrible..... Il abandonne au vent ses cheveux blancs : souvent il se retourne et jette un regard sur le champ de bataille : trois bardes l'accompagnent, prêts à porter ses paroles à ses héros. Il s'assied sur la cime du Cromla ; les mouvemens de sa lance étincelante réglaient notre marche. La joie s'épanouit sur le visage d'Oscar : ses joues se colorent ; ses yeux versent des larmes de plaisir : son épée paraît dans ses mains un rayon de lumière. Il s'avance, et avec un sourire, il dit à Ossian : « O chef des combats, mon père, écoute ton fils. Retire-toi aussi, va joindre le roi de Morven, et cède

moi ta gloire. Si je péris ici, souviens-toi de cette belle solitaire, objet de mon amour, de la fille de Toscar. Car je la vois penchée sur les bords du ruisseau, les joues en feu, et les cheveux épars sur son sein, jetant ses regards du haut de la montagne, et soupirant pour Oscar. Dis lui que je suis sur mes collines, hôte léger des vents, et que je vole sur mes nuages à la rencontre de l'aimable fille de Toscar. — Elève, Oscar, élève plutôt ma tombe : je ne veux point te céder le combat : il faut que mon bras soit le plus sanglant, et t'enseigne à vaincre. Mais, mon fils, souviens-toi de placer cette épée, cet arc, et ce bois de cerf dans mon étroite et sombre demeure, que tu marqueras par une pierre grisâtre. Oscar, je n'ai plus d'amante à recommander aux soins de mon fils ; j'ai perdu Evirallina ; l'aimable fille de Branno n'est plus. »

Nous parlions ainsi, lorsque la voix de Gaul, apportée par les vents, vint frapper nos oreilles : il agitait dans les airs l'épée de son père, et se précipite furieux au milieu de la mort et du carnage.

Les deux armées s'attaquent et combattent, guerrier contre guerrier, fer contre fer. Les boucliers et les épées se choquent et retentissent. Les hommes tombent. Gaul fond comme un tourbillon d'Arven : la destruction suit son épée : Swaran dévore comme l'incendie allumé dans les bruyères du Cormal. Comment pourrais-je redire dans mes chants tant de

noms et de morts ? L'épée d'Ossian se signala aussi dans ce sanglant combat : et toi, ô mon Oscar, ô le plus grand (4), le meilleur de mes enfans, que tu étais terrible ! Mon ame éprouvait une secrète joie, lorsque je voyais son épée étinceler sur les ennemis terrassés. Ils fuient en désordre sur la plaine de Lena : Nous poursuivons, nous massacrons : comme la pierre bondit de rocher en rocher ; comme la hache frappe et retentit de chêne en chêne ; comme le tonnerre roule de colline en colline ses effrayans éclats ; tels de la main d'Oscar et de la mienne tombaient et se suivaient et le coup et la mort (4).

Mais Swaran assiége et environne le fils de Morni, comme un cercle des flots irrités. Fingal à cette vue se lève à demi, et fait un mouvement de sa lance : « Va, Ullin, mon antique barde, va trouver Gaul, rappele à sa mémoire les combats et l'exemple de ses ancêtrse : soutiens de tes chants son courage chancelant : les chants raniment les guerriers ». Le vénérable Ullin part ; il presse ses pas appésantis ; il arrive et adresse à Gaul ces chants belliqueux.

« Enfant des climats où naissent les coursiers généreux : jeune roi des lances ; toi dont le bras est ferme dans le péril, dont le courage inflexible ne cède jamais ; toi qui diriges les coups de la mort, frappe, renverse l'ennemi : que nul de leurs vaisseaux ne reparaisse jamais sur la côte d'Inistore. Que

ton bras soit comme la foudre, tes yeux comme l'éclair, ton cœur comme un rocher. Lève ton bouclier; plonge et replonge ton épée; frappe; détruits (5). »

A ces chants le cœur de Gaul s'enflamme et palpite; mais Swaran s'avance à la tête de son armée: il fend le bouclier de Gaul en deux, et les enfans d'Erin prennent la fuite.

Alors Fingal se leva, et trois fois fit éclater sa voix. Cromla répondit à ses sons, et ses guerriers fuyans s'arrêtèrent. Ils baissèrent vers la terre leurs visages confus, et rougirent à la présence de Fingal. Il s'avançait comme un nuage pluvieux dans les ardeurs brûlantes de l'été, lorsqu'il roule et s'étend sur la colline, et que les plaines en silence attendent sa rosée. Swaran aperçoit le terrible roi de Morven, et s'arrête au milieu de sa course. Farouche et roulant ses yeux autour de lui, debout, appuyé sur sa lance et gardant un morne silence, il ressemblait dans sa taille gigantesque à un chêne antique des bords du Lubar, dont la tête penche sur le fleuve, et dont les rameaux furent jadis noircis des feux du tonnerre. Il marche et se retire à pas lents sur la plaine. Les flots de ses guerriers l'entourrent, et le nuage de la bataille se forme sur la colline.

Fingal brille au milieu de ses héros, et leur dit: « Prenez mes étendarts, déployez-les aux vents de

Lena, qu'ils flottent comme les flammes ondoyantes de cent collines : que leurs frémissemens dans les airs nous excitent au combat. Accourez, enfans d'Erin, venez vous placer près de votre roi, soyez attentifs à ses ordres. Gaul, bras invincible de la mort; jeune Oscar, qui croît pour les combats; vaillant Connal; Dermid à la brune chevelure, et toi, Ossian, roi des chants, venez tous vous placer près du bras de votre père. »

Nous élevâmes le Soliflame (6), le brillant étendard du roi : l'ame des héros tressaillit de joie en le voyant se jouer dans les vents : il était parsemé d'or, comme l'azur nocture de la voûte étoilée du ciel. Chaque héros avait son étendard, et chaque étendard sa troupe de guerriers.

« Voyez, dit le roi, comme l'armée de Loclin se partage sur la plaine; ils ressemblent à une forêt de chênes à demi dévastée par l'incendie, lorsque ses arbres éclaircis laissent voir par intervalles les espaces du ciel, et les météores volans dans la nuit. Que chaque chef des amis de Fingal choisisse et attaque sa troupe d'ennemis; et qu'en dépit de ce front menaçant qu'ils nous opposent, nuls d'eux n'échappe sur les flots d'Inistore. — Moi, dit Gaul, je me charge des sept chefs qui sont venus du lac de Lano. — Que le sombre roi d'Inistore, dit Oscar, soit abandonné à l'épée du fils d'Ossian. — Confiez à la mienne le roi d'Inistore,

dit Connal, au cœur d'acier..... Ou Mudan ou moi, dit Dermid, dormira sous la terre. — Et moi, qui maintenant suis aveugle et faible, je choisis le belliqueux roi de Terman. Je promis de ne pas revenir sans son bouclier. — « Revenez triomphans et victorieux, ô mes héros, dit Fingal avec un regard serein : toi, Swaran, Fingal te réserve pour lui ». Aussitôt, comme mille vents furieux déchaînés sur les vallons, nos bataillons se divisent et fondent sur l'ennemi : les échos de Cromla retentissent au loin.

Comment raconter toutes les morts qui signalèrent nos armes dans cette affreuse mêlée ? O fille de Toscar, nos mains étaient toutes sanglantes ; les rangs superbes de Loclin tombaient l'un sur l'autre, comme les terres éboulées de la montagne de Conna. La victoire suivit nos armes : pas un chef qui n'accomplît sa promesse. Tu t'assis plus d'une fois près du murmure des eaux du Branno, ô fille de Toscar : là ton sein éblouissant de blancheur s'enflait et s'élevait, comme le duvet du cygne voguant doucement sur la surface du lac, lorsque les zéphirs enflent ses ailes. Là tu as vu plus d'une fois le soleil rougeâtre se retirer, et descendre lentement derrière un épais nuage ; la nuit amasser ses ombres autour de la montagne, lorsque le vent souffle par tourbillons, et mugit par intervalles dans les vallées profondes. La grêle tombe, le tonnerre roule, éclate, et la foudre rase les rochers. Les esprits

montent sur des rayons de feu : d'irrésistibles et vastes torrens se versent à grand bruit des montagnes : telle est, ô Malvina, l'image de ce combat... Ah ! pourquoi cette larme ? C'est aux filles de Loclin à pleurer. Les guerriers de leur patrie tombaient par milliers, et le sang avait rougi le fer de nos héros ; mais je ne suis plus hélas ! le compagnon des héros ; je suis triste, aveugle et délaissé. Donne-moi, aimable Malvina, donne-moi tes larmes ; car j'ai vu les tombeaux de tous mes amis.

Cet fut alors que Fingal vit avec douleur tomber sous ses coups un héros inconnu. — Le guerrier roulait dans la poussière ses cheveux gris, et levait vers le roi ses yeux mourans : — Ah ! c'est donc de ma main que tu péris, s'écrie Fingal qui le reconnaît, ô toi l'ami d'Agandecca ! J'ai vu tes larmes couler pour l'objet de mon amour dans les salles du sanguinaire Starno. Tu fus l'ennemi des ennemis de mon amante, et c'est de ma main que tu péris ! Elève, ô Ullin, élève la tombe du fils de Mathon, et mêle dans tes chants son nom au nom d'Agandecca, d'Agandecca qui fut si chère à mon cœur !

Du fond de la caverne de Cromla, Cuchullin entendit le bruit des combattans. Il appela le brave Connal et le vieux Carril. A sa voix ces héros en cheveux blancs prirent leurs lances. Ils s'avancèrent et virent de loin les flots de la bataille, comme les

vagues entassées de l'Océan agité ; lorsque les vents soufflant du côté de la mer, roulent devant eux ses vastes lames sur les sables du rivage.

A cette vue Cuchullin s'enflamme, et fronce le sourcil : sa main se porte sur l'épée de ses pères ; ses yeux roulent dans le feu et s'attachent sur l'ennemi. Trois fois il voulut courir au combat, et trois fois Connal arrêta ses pas. « Chef de l'île des Brouillards, lui dit-il, Fingal triomphe ; ne cherche point à ravir une portion de sa gloire : il ravage et détruit comme la tempête. »

Hé bien, Carril, reprit Cuchullin, va féliciter le roi de Morven. Dès que Loclin se sera écoulé comme le torrent après la pluie, dès que le silence régnera sur le champ de bataille ; que ta voix mélodieuse se fasse entendre à l'oreille de Fingal, et chante ses louanges. Donne-lui l'épée de Caithbat : car Cuchullin n'est plus digne de porter les armes de ses pères.

Mais vous, ombres du solitaire Cromla, esprits des héros qui ne sont plus ; soyez désormais les compagnons de Cuchullin, et parlez-lui quelquefois dans la grotte où il va cacher sa douleur. Non, je ne serai plus renommé parmi les guerriers célèbres. J'ai brillé comme un rayon de lumière ; mais j'ai passé comme lui ; je m'évanouis comme la vapeur que dissipent les vents du matin, lorsqu'il vient éclairer les collines. Connal, ne me parle plus d'armes ni de combats :

ma gloire est morte. J'exhalerai mes gémissemens sur les vents, jusqu'à ce que la trace de mes pas s'efface sur la terre... Et toi, belle et tendre Bragela, pleure la perte de ma renommée : car jamais je ne retournerai vers toi : je suis vaincu.

NOTES DU CHANT QUATRIÈME.

(1) Le poète suppose que Malvina descend de la montagne, pour entendre le récit des actions d'Oscar, son époux et fils d'Ossian. Il paraît qu'après la mort d'Oscar, elle resta toujours près d'Ossian. Le poète lui adresse ce chant, ainsi que la plupart de ses poëmes.

(2) Fingal étant endormi, et l'action suspendue par la nuit, le poète introduit ici l'histoire de ses amours avec Evirallina; cet épisode est nécessaire pour l'intelligence de plusieurs passages qui suivent.

(3) Le poète revient à son sujet : on se souvient que Fingal ayant envoyé Fillan, son fils, et Oscar, son petit-fils, à la découverte, avait ordonné à ses bardes de chanter.

(4) Ossian ne manque jamais l'occasion de peindre en beau le caractère de son fils chéri. Le discours d'Oscar à son père, est celui d'un héros, et d'un fils plein d'amour et de respect pour son père.

(5) Le chant d'Ullin, dans l'original gallique est, suivant M. Macpherson, d'une versification différente de celle du reste du poëme; il est tout en épithètes. L'usage d'encourager les guerriers par ces sortes d'impromptus, a subsité dans le nord de l'Ecosse, presque jusqu'à nos jours.

(6) L'étendard de Fingal s'appelait le solisflamme (ou le rayon du soleil), probablement à cause de ses brillantes couleurs, et de l'or dont il était enrichi.

CHANT CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Cuchullin et Connal restent sur la colline. Fingal et Swaran combattent. Description de leur combat. Swaran est vaincu, enchaîné et confié à la garde d'Ossian et de Gaul, fils de Morni. Fingal, avec Oscar et ses autres enfans, poursuivent l'ennemi. Episode d'Orla, chef de Loclin, mortellement blessé dans le combat. Fingal, touché de la mort de ce guerrier, ordonne la retraite; et rappelant ses enfans, il apprend que Ryno, le plus jeune, a été tué; il pleure sa mort, écoute l'histoire de Lamdarg et de Gelcossa, et revient à la place où il a laissé Swaran. Carril, que Cuchullin avait envoyé féliciter Fingal sur sa victoire, va dans cet intervalle trouver Ossian. L'entretien de ces deux bardes termine la quatrième journée.

* Alors sur le penchant de Cromla, Connal adressa la parole à Cuchullin : « Fils de Semo, pourquoi cette

* Le poète, en mettant ce récit dans la bouche de Connal, qui était demeuré avec Cuchullin sur le coteau de Cromla,

sombre tristesse ? Nos amis sont puissans dans les combats ; et toi, guerrier, ta renommée est célèbre : nombreuses sont les morts que ta lance a données. Souvent Bragela faisant éclater la joie dans ses beaux yeux bleus, alla au-devant de son héros lorsqu'il revenait victorieux, et fumant de carnage au milieu des braves, et que ses ennemis étaient muets sous la tombe. Tes bardes charmaient ton oreille en chantant tes exploits.

Mais vois le roi de Morven, il s'avance, et l'incendie, les torrents, les tempêtes sont l'image de sa force. — Heureux ton peuple, ô Fingal ! ton bras combattra pour lui. Tu es le premier des héros dans la guerre ; tu es le plus sage des rois dans la paix. Tu parles, et tes nombreux guerriers obéissent ; ton acier retentit, et les ennemis tremblent. Heureux est ton peuple, ô Fingal !

---

amène à propos l'éloge de Fingal. Le commencement de ce chant est, dans l'original gallique, un des plus beaux endroits du poëme ; la versification est régulière et soutenue, et bien assortie au caractère tranquille de Connal. Nul poète n'a mieux conformé la cadence de ses vers au caractère de ses personnages ; il est plus que probable que le poëme entier fut originairement composé pour être chanté avec l'accompagnement de la harpe : la variété de la versification qui se prête constamment aux différens tons de chaque passion, donne lieu de le présumer.

Quel est ce guerrier si terrible et si impétueux dans sa source?

Quel autre que le fils de Starno oserait venir à la rencontre du roi de Morven? Contemple le combat des deux chefs : tels combattent deux esprits sur l'Océan, et disputent à qui roulera ses flots. Le chasseur sur la colline entend le bruit de leurs efforts, et voit les vagues s'enfler et s'avancer vers les rivages d'Arven ». Ainsi parlait Connal lorsque les deux héros se joignirent au milieu de leurs guerriers tombans de toutes parts. C'est là qu'on entendit le bruit du choc des armes et des coups redoublés. Terrible est le combat des deux rois; terribles sont leurs regards; leurs boucliers sont brisés et l'acier de leur casque vole en éclats; ils jetent les tronçons de leurs armes, chacun d'eux s'élance pour saisir au corps son adversaire; leurs bras nerveux sont enlacés; ils s'embrassent, ils s'attirent, se balançant à droite et à gauche; dans leur lutte sanglante leurs muscles se tendent et se déploient. Mais quand leur fureur au comble vint à développer toutes leurs forces, alors la colline ébranlée par leurs efforts trembla au haut de sa cime. Enfin la force de Swaran s'épuise, il tombe et le roi de Loclin est enchaîné.

Ainsi j'ai vu sur le Cona, Cona que ne voient plus mes yeux, ainsi j'ai vu deux collines arrachées de leurs bases par l'effort d'un torrent impétueux; leurs

masses inclinées l'une vers l'autre se rapprochent; la cime de leurs arbres se touche dans les airs; bientôt toutes deux ensemble tombent et roulent avec leurs arbres et leurs rochers : le cours des fleuves est changé, et les ruines rougeâtres de leurs terres éboulées frappent au loin l'œil du voyageur.

« Enfans du roi de Morven, dit Fingal, gardez le roi de Loclin ; car il a la force de mille flots irrités; son bras est instruit aux combats; il a toute la vigueur des anciens héros de sa race. Brave Gaul et toi Ossian, accompagnez le frère d'Agandecca, et rappelez la joie dans son ame attristée. Et vous, Oscar, Fillan et Ryno, poursuivez les débris de Loclin; et que jamais nul vaisseau ne revienne insulter nos mers. Ils partent et volent comme l'éclair.

Fingal les suit à pas lents et s'avance comme un nuage qui porte la foudre, lorsque les plaines brûlées par l'été sont dans le silence. Son épée étincelle devant lui : il rencontre un des chefs de Loclin, et lui adresse ces paroles : « Quel est celui que je vois appuyé contre le rocher? il ne peut franchir le torrent: sa contenance annonce un héros; son bouclier est à ses côtés, et sa lance s'élève comme un arbre du désert. Jeune inconnu, es-tu des ennemis de Fingal?

— Je suis un enfant de Loclin, cria le guerrier, et mon bras n'est pas faible. Mon épouse est en pleurs dans ma demeure; mais Orla (1) n'y rentrera jamais.

—Veux-tu te rendre ou combattre, dit Fingal? Les ennemis ne triomphent point en ma présence; et mes amis sont célèbres dans mon palais. Etranger, suis-moi, et viens partager mes fêtes; viens poursuivre les daims de mes déserts.

— Non, dit le héros, je secours le faible; je prêterai toujours ma force à celui qui succombe. Mon épée n'a pas encore trouvé son égale; que le roi de Morven me cède.

— Jamais, Orla, jamais Fingal n'a cédé à un mortel. Tire ton épée et choisis ton ennemi parmi la foule de mes héros.

— Et le roi refuse-t-il ce combat? dit Orla. Fingal est, de toute sa famille, le seul rival digne d'Orla.

Mais, roi de Morven, si je succombe, puisqu'il faut que tout guerrier périsse un jour; élève ma tombe au milieu du Lena, et que ma tombe domine toutes les autres. Renvoie au travers des mers l'épée d'Orla à sa tendre épouse, afin que, les yeux trempés de larmes, elle puisse la montrer à son fils, et allumer dans son cœur l'amour de la guerre.

— Jeune infortuné, lui dit Fingal, pourquoi, par ces tristes discours, réveille-tu ma douleur? Il vient un jour où il faut que les guerriers meurent, et que leurs jeunes enfans voient leurs armes oisives, et suspendues aux murs de leurs demeures; mais tes vœux,

Orla, seront remplis. J'éleverai ta tombe, et ta belle épouse pleurera sur ton épée. »

Tous deux combattirent sur la plaine ; mais le bras d'Orla était faible ; l'épée de Fingal descend et tranche en deux son bouclier. Ses éclats volent et brillent sur la terre, comme la lune dans la nuit sur l'onde d'un ruisseau.

« Roi de Morven, dit le héros, lève ton épée et me perce le sein. Blessé dans le combat, je suis resté ici faible et abandonné de mes amis ; bientôt ma triste aventure se répandra sur les rives de Loda, et parviendra jusqu'à ma bien-aimée, lorsque, seule, elle erre dans les forêts.

— Non, répondit le roi de Morven, jamais tu ne seras percé de ma main : je veux que ton épouse te revoie encore sur les bords de Loda, échappé des mains de la guerre ; je veux que ton vieux père, que peut-être la vieillesse a déja privé de la vue, entende du moins ta voix dans sa demeure.... Il se levera plein de joie, et ses mains errantes chercheront son fils. — Il ne le trouvera jamais, Fingal : je mourrai dans les champs de Lena ; des bardes étrangers parleront de moi : mon large baudrier cache une plaie mortelle ; vois, je l'arrache de mon sein, et le jette aux vents. »

Son sang noir sort à gros bouillons de ses flancs. Il s'épuise, il pâlit, il tombe ; et Fingal, attendri,

se penche sur le héros expirant; il appelle ses jeunes guerriers : Oscar, Fillan, mes enfans, élevez la tombe d'Orla; il reposera sur cette plaine, loin du murmure agréable du Loda, loin de sa malheureuse épouse : un jour, les faibles guerriers verront l'arc suspendu dans sa demeure; ils essaieront, mais en vain, de le plier; ses dogues fidèles heurlent de douleur sur les collines; les bêtes sauvages, qu'il avait coutume de poursuivre, se réjouissent de sa mort; il est désarmé, le bras terrible des batailles; le premier des braves n'est plus!

Elevez vos voix, embouchez le cor, enfans du roi de Morven; retournons vers Swaran, et passons la nuit dans les chants. Fillan, Oscar, Ryno, volez sur la plaine. Où donc es-tu, Ryno, jeune enfant de la gloire? Tu n'as pas coutume de répondre le dernier à la voix de ton père. »

« Ryno, dit Ullin, le premier des bardes a rejoint les ombres de ses aïeux, les ombres de Trathal et de Trenmor. Le jeune Ryno n'est plus; son corps inanimé est étendu sur la plaine de Lena. »

« N'est-il donc déja plus, s'écria le roi, celui de mes enfans qui était le plus léger à la course, le plus prompt à bander l'arc?.... O mon fils! à peine ton père a-t-il eu le temps de te connaître. Ah! pourquoi faut-il que, si jeune, tu sois déja tombé? Repose en paix sur le Lena; Fingal te reverra bientôt.

Bientôt ma voix cessera d'être entendue ; bientôt on ne verra plus la trace de mes pas. Les bardes chanteront le nom de Fingal, et les pierres parleront de sa gloire : mais toi, jeune Ryno, tu as péri, et les bardes n'ont point encore chanté ta renommée. Ullin, touche la harpe pour Ryno ; dis quel héros il eût été. Adieu, toi qui étais toujours le premier sur le champ de bataille ; ton père ne dirigera plus ton javelot : toi, le plus beau de mes enfans, mes yeux ne te voient plus : adieu. Les larmes coulaient sur les joues de Fingal ; il pleurait son fils, son fils si jeune, et déja si redoutable dans les combats !

» Quel est le guerrier dont cette tombe consacre la gloire, dit alors le généreux Fingal ? Je vois quatre pierres revêtues de mousse, marquer ici la sombre demeure de la mort. Que mon jeune Ryno dorme à côté de lui, qu'il repose auprès du brave. Peut-être gît ici quelque guerrier fameux, qui accompagnera mon fils sur les nuages. O Ullin ! chante et rappelle à notre mémoire les tristes habitans de la tombe. Si jamais ils n'ont fui le danger dans les champs de la valeur, mon fils, loin de ses amis, reposera près de ces héros. »

» Ici, chanta le barde, ici dorment les premiers des héros. Lamdarg et le fier Ullin (2) sont muets sous cette tombe. Mais quelle est celle qui me sourit du haut de son nuage, et montre à mes yeux son beau visage ? Fille de Tuathal, la plus belle des jeunes

filles du Cromla, pourquoi cette pâleur? O Gelchossa! dors-tu avec les héros que ta beauté rendit ennemis? Tu fus l'amour de mille guerriers; mais Lamdarg seul fut aimé de toi.»

§ Il vint vers les tours antiques de Selma, et frappant son bouclier, il dit: « Où est Gelchossa, où est mon amante, l'aimable fille du noble Tuathal. Je l'ai laissée dans le palais de Selma, en partant pour combattre le farouche Ulfadda.... — « Reviens bientôt, ô Lamdarg, me dit-elle; car je reste ici dans la douleur ». Son beau sein fut gonflé de soupirs: ses belles joues étaient baignées de larmes. Mais je ne la vois point venir au-devant de son amant, et s'empresser d'adoucir son ame après le combat. Le silence règne dans la demeure où m'attendait la joie: je n'entends point la voix des bardes.... Je ne vois point Brano (3) secouer ses chaînes à la porte et tressaillir de joie au retour de Lamdarg. Où est Gelchossa, mon amour? où est la fille sensible du généreux Tuathal?» — « Lamdarg, dit Ferchios, peut-être Gelchossa est-elle sur le Cromla, à poursuivre avec ses compagnes les biches fugitives.»

« Ferchios, répondit le guerrier, nul bruit ne se fait entendre à mon oreillle: je n'entends aucun son dans les bois de Lena: je ne vois aucunes biches fuir devant mes yeux, aucun dogue haletant les poursuivre. Je ne vois point Gelchossa mon amour.... Va, Ferchios,

va trouver dans son rocher le vénérable Allad (4) : sa demeure est dans un cercle de pierres ; il saura nous apprendre en quels lieux est Gelchossa. »

Le fils d'Aidon, Ferchios, part et se penche près de l'oreille du vieillard. Allad, lui dit-il, habitant solitaire du rocher, vieillard chargé d'années, parle ; qu'ont vu tes yeux ? »

« J'ai vu, répondit le vieillard, j'ai vu Ullin, le fils de Caïrbar ; il est venu comme un nuage du Cromla ; il murmurait un chant sinistre, comme le bruit des vents dans la forêt dépouillée de ses feuilles ; il est entré dans les salles de Selma. « Sors, a-t-il crié, sors invincible Lamdarg ; viens combattre Ullin, ou cède-lui Gelchossa. Lamdarg n'est point ici, a répondu la belle, il est allé combattre le redoutable Ulfadda. Mais apprends que Lamdarg ne céda jamais ; il combattra le fils de Caïrbar. Tu es aimable et belle, a dit l'atroce Ullin, fille de Tuathal, je t'emmène dans ma demeure ; Gelchossa sera le prix du brave. Je reste ici trois jours sur le Cromla, à attendre le retour de ce guerrier, et le quatrième, Gelchossa est à moi, si mon rival évite le combat.»

Allad, il suffit, dit Lamdarg, que la paix accompagne tes songes dans ta caverne. Ferchios, embouche le cor, qu'Ullin entende ses sons sur le Cromla. Furieux il s'élance ; il monte la colline en murmurant des chants belliqueux. Arrivé sur le sommet, il s'arrête

comme un nuage dont les vents changent et varient les formes. Du haut de la colline il roule une pierre énorme : c'est le signal de la guerre : du fond de sa demeure, Ullin en entendit la chûte. Il tressaillit de joie à l'approche de son ennemi, et se saisit de la lance de son père. Un sourire éclaircit son visage sombre, au moment où il ceint son épée. Le poignard étincelle dans sa main; il s'avance en sifflant.

Gelchossa vit ce farouche guerrier montant la colline dans un sombre silence. Elle frappe son beau sein palpitant. Muette, les yeux en larmes, elle tremble pour Lamdarg.

« Caïrbar, dit la belle au père d'Ullin, je veux aller tendre l'arc sur le Cromla : j'y apperçois des biches. »

Elle court sur la colline ; mais en vain : les deux guerriers étaient déjà aux prises. — Pourquoi raconterai-je au roi de Morven l'histoire de leur combat? Le fier Ullin fut renversé ; le jeune Lamdarg revint pâle et sanglant au-devant de Gelchossa.

« Quel est ce sang, s'écria la belle ? Quel est ce sang qui couvre le flanc de mon héros ?» — « C'est le sang d'Ullin, répondit le guerrier. O Gelchossa ! laisse-moi me reposer ici quelques momens..... » Le brave Lamdarg expire.

Hé quoi! déjà, déjà plongé dans le sommeil de la mort? O chef de Cromla ! Elle pleura trois jours auprès de son amant. Les chasseurs la trouvèrent morte ; ils

élevèrent cette tombe et y enfermèrent ces trois infortunés. Oui, roi de Morven, ton fils dormira ici avec des héros. » §

« Oui, dit Fingal, mon fils dormira avec eux : le bruit de leur renommée a souvent retenti à mon oreille. Fillan, Fergus, apportez ici le corps du jeune Orla. Ryno ne sera point auprès d'un rival indigne de lui en reposant près d'Orla. Pleurez, filles de Morven, et vous aussi, filles de Loda, pleurez ! Ils croissaient tous deux comme deux jeunes chênes sur nos collines : ils sont tombés comme eux, lorsque couchés sur la largeur du torrent ils se flétrissent au vent des montagnes.

Oscar, chef des jeunes guerriers, tu vois comme ils ont péri en braves : laisse, comme eux, ta renommée sur la terre ; comme eux, sois le sujet des chants de nos bardes. Dans la guerre, l'aspect de leurs visages était terrible et menaçant ; mais Ryno était doux et calme dans la paix. Il était riant comme l'arc de la pluie qu'on apperçoit de loin courbé sur le ruisseau, lorsque le soleil se couche sur Mora, et que le silence règne sur la colline. Dors en paix, ô le plus jeune de mes enfans ! ô mon cher Ryno ! repose sur la plaine de Lena. Et nous aussi, nous cesserons de vivre : tôt ou tard il faut que le brave périsse. »

Tels étaient tes regrets, ô Fingal ! sur le corps du jeune Ryno. Quelle doit donc être la douleur d'Ossian ?

depuis que, toi-même, tu n'es plus, ô mon père! je n'entends plus le son de ta voix : mes yeux ne peuvent plus te voir : souvent dans ma mélancolie solitaire et sombre, je vais m'asseoir auprès de ta tombe, et je me console en la touchant de mes tremblantes mains. Quelquefois je crois encore entendre ta voix; mais ce n'est point ta voix, ce n'est que le murmure des vents du désert. Il y a déjà long-temps que tu es endormi pour toujours, ô Fingal! arbitre suprême des combats!

Alors Ossian et Gaul s'assirent avec Swaran sur le doux et verd gazon des bords de Lubar : je touchai ma harpe, pour charmer la tristesse du roi : mais son front était chargé d'ennuis. Souvent il portait ses regards douloureux vers la plaine : le héros gémissait sur la mort de ses guerriers.

Je levai les yeux vers la montagne de Cromla, et j'apperçus le fils du généreux Semo. Triste, il se retirait à pas lents vers la caverne solitaire de Tura. Il avait vu Fingal victorieux, et la joie se mêlait à sa douleur. Le soleil brillait sur son armure : Connal le suivait lentement. Ils descendirent et disparurent derrière la montagne, comme deux colonnes de feu que dans la nuit les vents chassent sur les monts, et qui laissent la bruyère enflammée sur leur passage.

Près d'un ruisseau aux ondes écumantes est sa grotte dans le creux d'un rocher; un arbre penché la couvre de son ombre : les vents mugissent dans les échos

d'alentour. Là s'est retiré le fils de Semo. Ses pensées sont toujours occupées de la bataille qu'il a perdue; et sans cesse des larmes coulent sur ses joues. Sans cesse il pleure la perte de sa renommée. O Bragela! tu es trop loin de lui pour que ta présence puisse consoler l'ame affligée du héros. Ah! puisse-t-il du moins voir ton image au fond de son ame! Que ses pensées reposent sur le souvenir de la belle Bragela.

Quel est ce vieillard en cheveux blancs qui s'avance vers moi? C'est le chantre des héros. « Je te salue, ô vénérable Carril! ta voix est harmonieuse comme la harpe suspendue aux murs de Tura. Tes paroles ont à mon oreille la douceur de la rosée qui descend sur les champs brûlés par le soleil. Vénérable Carril, pourquoi quittes-tu le généreux fils de Semo?

« Ossian, répondit Carril, tu es le premier des bardes : il y a long-temps que tu es connu de Carril, ô toi! brave conducteur des batailles. Plus d'une fois j'ai touché la harpe pour l'aimable Everallina; plus d'une fois tu accompagnas ma voix dans les salles de Branno, aux jours de ses fêtes; et souvent l'on entendit la tendre Everallina mêler sa voix à nos chants. Un jour elle chantait la chûte de Cormac, jeune amant qui mourut victime de son amour pour elle. Je voyais les larmes couler sur ses belles joues, et sur les tiennes, ô chef des braves! Son ame était touchée du sort de cet infortuné, quoique son cœur n'eût pas été sen-

sible pour lui. Qu'elle était belle la fille du généreux Branno! Que sa beauté était au-dessus de la beauté de ses compagnes! »

« Ne me la rappelle point, lui dis-je, ô Carril, ne la rappelle point à ma mémoire. A son souvenir, il faut que mon cœur se fonde de douleur, il faut que mes yeux s'inondent de larmes. Hélas! elle est sous la terre, pâle et défigurée, cette belle si douce, si timide, ce tendre objet de mon amour. Mais viens t'asseoir sur la bruyère, ô barde respectable! et fais-nous entendre les accens de ta voix. Elle me plaît autant que le zéphir du printemps, qui soupire à l'oreille du chasseur, lorsqu'il se réveille d'un songe heureux, et qu'il a entendu dans son sommeil les doux concerts des esprits de la montagne. »

NOTES DU CHANT CINQUIÈME.

(1) Suivant M. Macpherson, l'histoire d'Orla est si belle et si touchante dans l'original gallique, que bien des gens, dans le nord de l'Ecosse, la savent par cœur, sans avoir entendu une syllabe du reste du poëme. Elle ranime l'action et réveille l'attention du lecteur, qui s'attendait à ne trouver que langueur dans la suite du poëme, après la défaite de Swaran.

(2) Ullin, fils de Caïrbar, qu'il ne faut pas confondre avec le barde Ullin.

(3) Bran est le nom qu'on donne ordinairement dans le nord de l'Ecosse aux chiens de chasse; et, en général, les montagnards donnent à leurs dogues les noms des héros de ce poëme; ce qui prouve que ces noms sont familiers à leurs oreilles, et que ces héros sont connus du peuple.

(4) Allad est certainement un druide. Ossian l'appelle enfant du rocher, parce qu'il demeurait dans une caverne. On croyait alors que les druides avaient des connaissances surnaturelles.

CHANT SIXIÈME.

SOMMAIRE.

La nuit vient. Fingal donne une fête à son armée, à laquelle Swaran assiste. Le roi ordonne à Ullin, son barde, de chanter la chanson de paix, usage toujours observé à la fin d'une guerre. Ullin raconte les actions de Trenmor, bisaïeul de Fingal, dans la Scandinavie, et son mariage avec Inibaca, fille du roi de Loclin, un des ancêtres de Swaran. Ce motif, joint à ce qu'il était frère d'Agandecca, que Fingal avait aimée dans sa jeunesse, détermine Fingal à lui rendre la liberté. Il lui permet de retourner dans Loclin avec son armée, sous la condition de ne jamais revenir hostilement dans l'Irlande. La nuit se passe à faire les préparatifs du départ de Swaran, et à entendre les bardes. Fingal demande à Carril des nouvelles de Cuchullin; ce qui donne lieu à l'histoire de Grumal. Au lever de l'aurore, Swaran part. Fingal fait une partie de chasse, et console Cuchullin qu'il rencontre dans la caverne de Tura. Le lendemain, il s'embarque pour l'Ecosse : ainsi finit le poëme.

(1) Les nuages de la nuit roulent l'un sur l'autre, et s'arrêtent suspendus sur la cime escarpée du Cromla. Les étoiles du nord s'élèvent au-dessus des flots d'Ullin, et montrent leurs têtes brillantes au travers des vapeurs fugitives du firmament. Un vent sourd mugit dans la forêt lointaine : le silence et les ténèbres couvrent le champ de la mort.

La voix mélodieuse de Carril continuait encore de résonner à mon oreille au milieu des ombres : il chantait les compagnons de notre jeunesse, et les beaux jours de nos premières années ; lorsque nous nous rendions sur les bords du Lego, et que nous faisions circuler la coupe de la joie. Tous les échos du nébuleux Cromla répondaient aux accens de sa voix. Les ombres des morts qu'il célébrait accouraient sur leurs nuages : on les voyait se pencher, et d'un air satisfait écouter leurs louanges,

Que ton ombre, ô Carril, soit heureuse au sein de ses tourbillons. O que tu vinsses quelquefois me visiter dans ma demeure, lorsque je suis seul au milieu de la nuit ! .... Tu y viens en effet, ô mon ami, souvent j'entends ma harpe frémir sous ta main légère : suspendue à la muraille éloignée, ses faibles sons parviennent encore à mon oreille. Pourquoi ne me parles-tu pas dans ma tristesse ? pourquoi ne me dis-tu pas quand je reverrai mes amis ? ... Tu te tais

et disparais sur ton nuage, et le vent qui te porte siffle dans les cheveux blancs d'Ossian.

Cependant sur le penchant du Mora les guerriers se rassemblaient pour le festin. Cent chênes antiques s'enflamment au souffle des vents. La coupe de la fête s'emplit et circule à la ronde. La joie brille sur le visage des guerriers : le seul roi de Loclin garde un morne silence. La douleur et le ressentiment se peignent dans ses yeux enflammés. Souvent il tournait ses regards sur la plaine de Lena, et soupirait en se rappelant sa défaite.

Fingal était debout appuyé sur le bouclier de ses pères. Ses cheveux gris flottaient doucement au souffle des vents, et reluisaient aux clartés de la nuit ; il remarqua la douleur profonde de Swaran, et adressant la parole au premier de ses bardes : « Entonne, Ullin, entonne l'hymne de la paix : adoucis mon ame après la bataille, que j'oublie le bruit des armes qui murmure encore à mon oreille : que cent harpes s'apprêtent et consolent le roi de Loclin. Il ne faut pas qu'il nous quitte, avant qu'un sentiment de joie soit rentré dans son cœur : jamais homme n'a quitté Fingal l'ame attristée. Oscar, mon épée foudroye dans le combat les guerriers armés ; mais dès qu'une fois ils m'ont cédé la victoire, elle repose paisible à mes côtés. »

Ullin chante : § « Trenmor vivait dans des temps

déja éloignés de nous : compagnon des orages il voguait sur les flots du Nord. Les pointes des rochers de Loclin, et les touffes de ses bruyantes forêts se découvrent à la vue du héros, au travers des brumes. Il abaissa ses blanches voiles, descendit sur le rivage, et déja il poursuit le sanglier qui rugit dans les bois du Gormal : plus d'un guerrier avait fui devant l'animal redoutable. Trenmor le perça de sa lance.

Trois chefs, qui furent témoins de sa victoire, vantèrent la force et le courage du héros étranger. Le roi de Loclin prépara la fête, et y invita le jeune Trenmor : elle dura trois jours, et dans le combat qui devait la terminer, Trenmor eut le choix des armes.

La terre de Loclin n'eut point de héros qui ne lui cédât. La coupe de la joie fut vuidée à la ronde, et tout retentit des louanges du roi de Morven.

Dès que le matin du quatrième jour parut, Trenmor mit à flot son vaisseau, et se promena sur le rivage, attendant que le vent qui murmurait dans les forêts lointaines, vînt faire cesser le calme des mers.

Parut alors un jeune habitant des bois du Gormal, couvert de ses armes. Sa belle chevelure relevait l'éclat de ses joues vermeilles : ses bras étaient blancs comme la neige de Morven. Un doux sourire animait ses beaux yeux : il s'avance vers Trenmor, et lui dit : « Arrête, brave héros, arrête; tu n'as pas

vaincu le fils de Lonval. Mon épée s'est souvent mesurée avec le brave, et l'homme prudent évite les traits de mon arc.»

« Jeune et beau guerrier, répondit Trenmor, je ne combattrai point le fils de Lonval. Ton bras est trop faible, retire-toi, et va poursuivre les biches du Gormal.»

« Je me retirerai, dit le jeune homme; mais en emportant l'épée de Trenmor; et alors le bruit de ma renommée fera tressaillir mon ame. Les jeunes vierges environneront en souriant le vainqueur de Trenmor. Elles laisseront échapper des soupirs d'amour : elles admireront la longueur de ta lance, lorsque je la porterai fièrement au milieu d'elles, et que j'en leverai la pointe brillante aux rayons du soleil. »

« Jamais tu n'emporteras ma lance, dit le roi de Morven irrité.... Ta mère te trouvera pâle et sans vie sur le rivage de Gormal : elle jetera ses regards sur l'étendue des flots, et verra encore les voiles du guerrier qui aura tué son fils. »

« Je ne leverai point ma lance, dit le jeune guerrier : les années n'ont pas encore nourri la force de mon bras; mais mes flèches ont appris à percer de loin l'ennemi. Dépouille cette cotte d'armes : tu es tout couvert de fer : je te montre l'exemple, et le premier je dépose la mienne sur la terre..... Lance

maintenant ton trait, roi de Morven. « Trenmor aperçoit le sein d'une jeune fille : c'était la sœur du roi de Loclin : elle avait vu le jeune étranger dans le palais de Gormal, et son cœur s'était enflammé d'amour. La lance tomba des mains de Trenmor ; il penche vers la terre son visage vermeil : la vue de cette beauté l'avait ébloui, comme un rayon soudain de lumière qui frappe les yeux des enfans des cavernes, lorsque tout-à-coup sortant des ténèbres ils vont revoir les champs du soleil, et ferment à demi leurs yeux blessés de sa splendeur.

« Chef de Morven, dit la belle, permets que je me retire dans l'asyle de ton vaisseau, loin de l'amour et des poursuites de Corlo : c'est pour Inibacca, un objet aussi terrible que le tonnerre du désert : il m'aime, et ce guerrier farouche et superbe marche suivi de dix mille lances. »

« Repose en paix, dit le vaillant Trenmor, repose à l'abri du bouclier de mes pères : malgré ses dix mille lances, tu ne me verras point fuir devant lui. »

Trois jours entiers il attendit sur le rivage : son cor fit retentir les collines du signal de la guerre, et appela Corlo au combat : Corlo ne parut point ; alors le roi de Loclin descendit sur le rivage, y donna la fête à Trenmor, et lui fit don de cette belle. §

« Swaran, dit Fingal, ton sang coule dans les veines de ton ennemi. Nos deux familles ont sou-

vent combattu; l'amour de la guerre les rendit ennemies; mais plus souvent encore elles se sont donné des fêtes mutuelles, et ont couronné dans la paix la coupe de l'amitié... Qu'un rayon de joie éclaircisse ton sombre visage, que ton oreille soit sensible aux sons de la harpe; ta valeur s'est déployée sur nos plaines avec la force dont la tempête se déploie sur les mers : ta voix retentissait comme les voix de mille guerriers, marchant au combat. Demain étends tes voiles, digne frère d'Agandecca : souvent son image brillante revient s'offrir à mon ame attristée. Je vis tes larmes couler pour la belle, et je t'épargnai dans le palais de Starno, lorsque mon glaive était rougi de carnage, et que mes yeux étaient humides de pleurs. Ou bien préfères-tu le combat ? Je t'en offre le choix, comme tes pères l'ont offert à Trenmor: je veux que tu te retires de cette contrée tout rayonnant de gloire, comme le soleil à son coucher.

« Non, roi de Morven, non, jamais Swaran ne combattra contre toi. Je t'ai vu dans le palais de Starno, et tu ne comptais guère plus d'années que moi. Quand, me disais-je en moi-même, quand leverai-je la lance avec la même force que le noble Fingal ? Depuis nous avons combattu sur le penchant du sourcilleux Malmor. Ensuite mes flots me portèrent vers ton palais, et tu m'y donnas la fête de l'hospitalité. Ce fut un combat mémorable que

le combat de Malmor. Que les bardes transmettent à l'avenir le nom du vainqueur. Fingal, plusieurs vaisseaux de Loclin ont perdu leurs jeunes guerriers: accepte ces vaisseaux, et sois l'ami de Swaran. Et lorsque tes enfans viendront vers les tours antiques du Gormal, je ferai préparer la fête, et le combat leur sera offert. »

« Fingal, reprit le roi, n'acceptera ni vaisseaux ni terres. Mon royaume, mes forêts et leurs cerfs me suffisent. Remonte sur les flots, généreux ami d'Agandecca ; présente tes voiles étendues à la lumière du matin, et retourne vers les montagnes du Gormal. »

« Roi des fêtes, dit Swaran, paix et bonheur à ton ame bienfaisante: reçois ma main en signe d'amitié, généreux Fingal; que tes bardes pleurent les guerriers qui ont péri; que la terre d'Erin donne un asyle aux enfans de Loclin, et que les pierres élevées sur leur tombe attestent leur renommée; que dans l'avenir les enfans du Nord puissent reconnaître les lieux où combattirent leurs pères. Quelque chasseur, en s'appuyant sur la mousse de leurs tombeaux, dira : *Ici combattirent Fingal et Swaran, héros des siècles passés.* C'est ainsi qu'il parlera de nous, et notre renommée ne périra jamais. »

« Swaran, reprit le roi de Morven, aujourd'hui notre gloire est à son comble. Mais nous passerons

comme un songe; le silence régnera dans les plaines où nous avons combattu; nos tombes seront cachées sous la bruyère, et le chasseur ignorera les lieux où nous reposerons; nos noms vivront dans les chants des bardes; mais la force de nos bras sera anéantie. Ossian, Carril, Ullin, vous savez l'histoire des héros qui ne sont plus : célébrez les exploits des siècles passés; charmez par vos chants la longueur de la nuit, et que l'aurore à son retour, nous trouve encore dans la joie. »

Nous chantâmes, et cent harpes accompagnaient nos voix. Le sombre visage de Swaran s'éclaircit : ainsi brille le globe arrondi de la lune quand les nuages se dissipent, et la laissent calme et dans tout son éclat au milieu du firmament.

« Carril, dit alors Fingal, où est Cuchullin? Le vaillant fils de Semo s'est-il retiré dans la sombre caverne de Tura? »

« Oui, répondit Carril, Cuchullin est couché dans l'antre de Tura, la main posée sur sa redoutable épée, toujours songeant à la bataille qu'il a perdue. Le deuil est dans l'ame de ce héros accoutumé à la victoire. Il renvoie son épée, il veut qu'elle repose au côté de Fingal, qui d'un souffle a dissipé tous ses ennemis. Prends l'épée de ce guerrier, ô Fingal! sa gloire s'est évanouie comme la vapeur légère devant la rafale qui fond sur le vallon. »

« Non, je ne prendrai point son épée. Il s'est signalé dans les combats : dis-lui que jamais sa renommée ne périra. On a vu mille héros vaincus reparaître ensuite avec honneur dans le champ de la gloire.

Bannis ta tristesse, ô Swaran ! Les vaincus, s'ils sont braves, ne perdent point leur renommée. Le soleil cache quelquefois sa tête dans un nuage du midi ; mais bientôt il luit de nouveau sur la verdure des collines.

§ Grumal était chef de Cona ; il cherchait les combats sur toutes les côtes. La vue du sang réjouissait son cœur ; le bruit des armes plaisait à son oreille : il descendit avec ses guerriers sur la côte de Craca.

Le roi de cette contrée sortit de la forêt où il adressait alors ses vœux à la Pierre-du-Pouvoir, au milieu du cercle de Brunco (1).

Ce fut pour une belle que ces héros combattirent avec fureur. La renommée de cette beauté avait retentit jusqu'à Grumal ; il résolut d'enlever la jeune vierge, ou de périr. Le combat dura trois jours ; le quatrième, Grumal fut vaincu et enchaîné.

Le vainqueur le fit placer loin de ses amis, dans l'horrible cercle de Brunco, où l'on dit que les fantômes poussaient des hurlemens affreux autour de la pierre redoutable ; mais bientôt il reparut avec gloire. Ses ennemis tombèrent sous ses coups, et Grumal reconquit toute sa renommée. §

Chantres des évènemens passés, faites retentir les airs des louanges des héros. Calmez l'agitation de mon ame par le récit de leurs exploits, et bannissez la tristesse du cœur de Swaran «. Fingal et Swaran se couchent sur la colline de Mora; les vents sifflent autour d'eux. Cent voix s'élèvent à la-fois, cent harpes résonnent à la gloire des héros des siècles passés.

Quand mon oreille entendra-t-elle les chants des bardes? Quand mon cœur palpitera-t-il de joie, au récit des actions de mes pères? La harpe ne fait plus retentir les bois de Selma. La colline de Cona ne répond plus aux accens des bardes; ils dorment dans la tombe avec les héros, et la renommée est muette dans les déserts de Morven.

Déja la lumière naissante du matin sort de l'orient, et commence à blanchir la tête grisâtre du Cromla. Le cor de Swaran se fait entendre dans la plaine de de Lena; ses guerriers se rassemblent autour de lui. Tristes et dans un morne silence, ils montent sur leurs vaisseaux. Les vents d'Ullin enflent leurs voiles; ils flottent sur l'Océan.

« Appelez, dit Fingal, appelez mes dogues bondissans, Branno et le fier Luath. Fillan, et toi, Ryno.... Mais Ryno n'est plus! Mon fils repose sur le lit de mort! Fillan, Fergus, embouchez le cor de Fingal; qu'à ses sons les chasseurs, transportés de joie, s'élançent, et que le cerf tressaille au bord du lac.

Le cor résonne dans les bois, les guerriers de Morven partent, mille dogues légers les devancent: chaque dogue atteint un chevreuil, trois sont la proie de Branno. Ce chien fidèle, pour rappeler la joie dans l'ame de son maître, les amène haletans à ses pieds; mais, par malheur, un d'eux va mourir sur la tombe de Ryno. Alors la douleur de Fingal se réveille, il aperçoit la pierre froide et muette, sous laquelle repose ce jeune guerrier qu'on voyait toujours à la tête des chasseurs. « Tu ne te leveras plus, ô mon fils! pour partager nos fêtes. Bientôt ta tombe sera cachée sous l'épaisseur de l'herbe. Le faible passera sur cette pierre, et ignorera qu'elle couvre un héros. »

« Ossian, Fillan, mes enfans, et toi Gaul, intrépide guerrier, montons à la caverne de Tura, cherchons le vaillant Cuchullin. Est-ce là le palais de Tura! Ce n'est plus qu'une vaste solitude. Le roi des fêtes est accablé de douleur, et ses salles sont désertes: allons consoler Cuchullin, et faisons passer notre joie dans son ame. Mais, Fillan, est-ce lui que j'aperçois sur la colline, ou n'est-ce qu'une colonne de fumée? Le vent du Cromla souffle sur mes yeux, et m'empêche de distinguer mon ami. »

« Fingal, répondit Fillan, c'est le fils de Semo; il s'avance triste et sombre, la main sur son épée.—Salut au fils de la guerre, au héros qui brise les boucliers. »

« Salut à Fillan, repartit Cuchullin, salut à tous les enfans de Morven. Fingal, ta présence me remplit de joie ; le chasseur, errant sur le Cromla, revoit avec moins de plaisir entre les nuages l'astre dont l'absence l'attristait. Tes enfans sont autant d'étoiles étincelantes qui suivent ta course et brillent dans la nuit des combats. Ce n'est pas ainsi que tu m'as vu, ô Fingal! revenant de la guerre du désert, quand le roi du Monde (2) fuit devant moi, et que je ramenai la paix sur nos collines. »

« Cuchullin (dit Connan, guerrier sans gloire), tu nous vantais sans cesse ton courage : où sont les exploits qui ont honoré tes armes ? Pourquoi avons-nous traversé les plaines de l'Océan pour secourir ta faiblesse ? Fuis, et va cacher ta douleur dans ta caverne, tandis que Connan combat à ta place. Quitte ces armes éclatantes ; cède-les moi, faible guerrier d'Erin. »

« Jamais, répliqua le fils de Semo, jamais héros n'a tenté d'enlever les armes de Cuchullin ; et, quand mille guerriers ensemble l'auraient tenté, leurs efforts auraient été vains. Jeune présomptueux, je n'ai point caché ma douleur dans une caverne, tant que les guerriers d'Erin ont vécu. »

« Tais-toi, jeune homme, dit Fingal; Cuchullin est terrible dans les combats, et fameux dans les déserts de Morven. Oui, chef d'Inisfail, j'ai souvent

entendu raconter tes exploits. Déploie tes voiles, pars pour l'île des Brouillards, et revole dans les bras de ton épouse. Bragela, les yeux baignés de larmes, s'appuie contre un rocher ; les vents soulèvent sa longue chevelure, et découvre son beau sein. Elle prête l'oreille aux vents de la nuit, pour entendre les chants de tes rameurs (4) et les sons lointains de ta harpe sur les mers. »

« Son espérance est vaine : jamais Cuchullin ne retournera à Dunscar. Comment pourrais-je revoir Bragela, et porter la douleur dans son ame ? Fingal, je suis toujours revenu victorieux ». — Et tu le seras encore, reprit Fingal ; la gloire de Cuchullin croîtra comme les nombreux rameaux de l'arbre du Cromla ; d'autres combats l'attendent, et plus d'une fois encore ton bras sera fatal à l'ennemi. Oscar, apporte le chevreuil, et prépare la fête. Réjouissons-nous après le danger, et que nos amis partagent notre joie. »

Nous nous assîmes à la fête de Fingal. Nous entonnâmes des chants d'alégresse. L'ame de Cuchullin se releva de son abattement. Son bras reprit sa force, et la gaieté reparut sur son visage. Ullin chanta ; les doux accens de Carril se font entendre. Je joignis, par intervalles, ma voix à celles des bardes. Je chantai les batailles où souvent j'avais combattu.... Mais aujourd'hui je ne combats plus ; la gloire de

mes premiers exploits s'est évanouie : triste, abandonné, je m'assieds sur la tombe de mes amis.

Ce fut ainsi que la nuit se passa dans les chants, et le matin nous retrouva dans la joie. Fingal se lève et agite sa lance étincelante. Il marche vers la plaine de Lena ; nous le suivons. Déployez mes voiles, dit le roi, et profitons de ce vent favorable qui souffle de la plaine de Lena. Nous montons, en chantant, sur nos vaisseaux, et, triomphans, nous fendons les flots écumeux de l'Océan.

NOTES DU CHANT SIXIÈME.

(1) Allusion à la religion du roi de Craca ; nous avons déja dit que par la Pierre-du-Pouvoir, Ossian entend l'image de quelque divinité ; et par le cercle, l'enceinte de pierres où on l'adorait.

(2) Nom qu'Ossian, et les bardes de son temps donnaient aux empereurs romains.

(3) C'est un usage général parmi les habitans du nord-ouest de l'Ecosse, de chanter en ramant, pour charmer la longueur du voyage, et animer les rameurs.

Fin du poëme de Fingal.

PERSONNAGES

DU POËME DE COMALA.

FINGAL.

COMALA, fille de Sarno, roi d'Inistore, amante de Fingal.

HIDALLAN, fils de Lamor, amant malheureux de Comala.

DESANGRENA ET MELILCOMA, filles de Morni, compagnes de Comala.

BARDES.

COMALA,

POËME DRAMATIQUE.

SUJET.

Le fonds de ce poëme est entièrement historique. Comala, fille de Sarno, roi d'Inistore ou des îles Orcades, était devenue éperduement amoureuse de Fingal. Sa passion était si violente, qu'elle se déguisa en jeune guerrier pour le suivre : elle fut bientôt reconnue par Hidallan, un des chefs de l'armée de Fingal, dont elle avait méprisé l'amour. Fingal était à la veille de l'épouser, lorsqu'on vint lui annoncer l'invasion de Caracul; il marcha à l'ennemi, accompagné de Comala. En partant pour le combat, il la laissa sur une colline, et lui promit de venir la rejoindre dès le soir même, s'il survivait à la bataille. Il remporte la victoire, et envoie Hidallan pour annoncer son retour à Comala. Celui-ci, pour se venger des dédains de Comala, lui dit que son amant a été tué. Tandis qu'elle se livre à toute sa douleur, Fingal arrive; elle n'ose en croire ses yeux, elle le prend pour son ombre;

mais quand elle est sûre que c'est lui, elle expire de l'excès de sa joie. Caracul, dont il est fait mention ici, est Caracalla, fils de Septime-Sévère, qui, en 211, *entreprit une expédition contre les Calédoniens.*

DESAGRENA.

LA chasse est finie. On n'entend plus sur l'Arven que le bruit du torrent. Fille de Morni, viens des rives de Crona (1), dépose ton arc, et prends ta harpe ; que nos chants de joie commencent avec la nuit, et fasse retentir ces collines.

MELILCOMA.

La nuit descend, son voile sombre s'étend sur la plaine. Un daim reposait sur les bords du ruisseau de Crona. Je l'ai pris dans l'obscurité pour un tertre couvert de mousse; mais bientôt je l'ai vu bondir et disparaître. Un météore jouait entre les rameaux de son bois, et les fantômes avançaient leurs têtes sinistres au bord de leurs nuages.

DESAGRENA.

Ah! ce sont les présages de la mort de Fingal. Le roi des boucliers est tombé, et Caracul triomphe!

Lève-toi, Comala, sors de tes rochers : fille de Sarno, lève-toi, et verse des pleurs ; le jeune objet de ton amour n'est plus, et son ombre erre déja sur nos collines.

MELILCOMA.

Vois, Comala est assise, et s'abandonne au désespoir. Deux dogues au poil gris secouent près d'elle leurs oreilles hérissées, et respirent l'haleine fugitive du zéphir. La joue ardente de Comala repose sur son bras, et le vent de la montagne se joue dans ses cheveux. Elle tourne ses beaux yeux vers les champs d'où son amant lui a promis de revenir avant la fin du jour. Mais, hélas! la nuit s'épaissit autour de nous : Fingal, ô Fingal! où es-tu?

COMALA.

Torrent impétueux de Carron, pourquoi roules-tu des flots de sang? Le bruit de la bataille s'est-il fait entendre sur tes bords? Dort-il, le roi de Morven? O lune, fille du ciel! lève-toi, perce le nuage épais qui te couvre; fais rayonner dans la nuit les armes de mon amant, ou plutôt que le météore qui éclaire les ombres de nos pères, fasse briller sa lumière rougeâtre, et me conduise aux lieux où mon héros

est tombé.... Qui me défendra contre la douleur? qui me défendra contre l'amour d'Hidallan?... Je ne verrai donc plus Fingal brillant, au milieu de son armée, comme le premier rayon du jour à travers le nuage qui porte l'ondée matinale.

HIDALLAN, *envoyé par Fingal pour annoncer son retour à Comala.*

Lève-toi, brouillard du sombre Crona, enveloppe le chasseur dans tes voiles, dérobe à mes yeux la trace de ses pas. Je veux perdre jusqu'au souvenir de mon ami. Les combattans sont dispersés; les guerriers ne se pressent plus autour de son bouclier. O Carron! roule des flots de sang: le chef du peuple est tombé.

COMALA.

Quel héros est donc tombé sur les bords du Carron, enfant de la nuit? Etait-il blanc comme la neige d'Arven, éclatant comme l'arc de la pluie? Sa chevelure douce et bouclée ressemblait-elle au brouillard de la colline, roulant en pelotons aux rayons du soleil? Etait-il, dans le combat, terrible comme la foudre du ciel, léger comme le chevreuil du désert?

HIDALLAN.

Oh! que ne puis-je voir son amante penchée sur son rocher, voir ses yeux rougis, obscurcis par les pleurs; et sa joue enflammée, à moitié cachée dans ses cheveux! Souffle, doux zéphir, soulève l'épaisse chevelure de cette fille aimable; découvre à mes yeux ses bras d'albâtre, et sa joue colorée par la douleur.

COMALA.

Le fils de Comhal n'est donc plus, guerrier sinistre! .... Le tonnerre roule sur la montagne: l'éclair vole sur ses ailes de feu. Mais qui peut effrayer Comala, quand son Fingal n'est plus? Parle, cruel, est-il tombé, celui qui brisait les boucliers?

HIDALLAN.

Les nations sont dispersées sur leurs collines; elles n'entendront plus la voix de leur chef.

COMALA.

Que le malheur te poursuive dans tes plaines, roi du Monde (2); que la destruction fonde sur toi; que

tes premiers pas rencontrent le tombeau ; qu'une amante chérie te pleure, qu'elle expire de douleur au matin de sa vie, comme l'infortunée Comala. Pourquoi m'as-tu dit, Hidallan, que mon héros est mort ? J'aurais espéré quelque temps son retour ; j'aurais cru l'apercevoir sur le rocher éloigné. La forme d'un arbre aurait pu tromper mes yeux, et le bruit des vents imiter son cor à mon oreille déçue... Oh! que ne suis-je sur les bords du Carron ! Mes larmes brûlantes réchaufferaient sa joue glacée.

HIDALLAN.

Il n'est point couché près du Carron ; c'est sur Arven que les guerriers élèvent sa tombe. Luis sur eux, ô lune, à travers tes nuages ; luis sur le sein de Fingal ; qu'à ta clarté, Comala puisse voir encore l'éclat de son armure !

COMALA, *s'adressant à ceux qu'elle croit voir porter le corps de Fingal.*

Arrêtez, enfans du tombeau, arrêtez ; je veux voir encore une fois mon amant. Hélas ! il m'a laissée seule à la chasse ; j'ignorais qu'il partait pour la guerre : il me disait qu'il reviendrait avec la nuit ; et c'est ainsi qu'il revient, le roi de Morven! ....

Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il devait périr, triste habitant du rocher (3) ? Tu voyais dans l'avenir le jeune héros nageant dans son sang! et tu ne l'as point dit à Comala !

MELILCOMA.

Quel bruit entends-je sur Arven ? Quels sont ces objets qui se meuvent et brillent dans le vallon, comme les ondes amoncelées d'un fleuve à la clarté de la lune ?

COMALA.

Quel autre serait-ce que l'ennemi de Comala (4), le fils du roi du Monde ?

Ombre de Fingal, du sein de ton nuage, dirige l'arc de Comala ; que Caracul tombe comme le lièvre de la forêt (5).... Mais c'est Fingal, accompagné des ombres de ses aïeux. Objet de mon amour, pourquoi ton ombre vient-elle effrayer et charmer mon ame ?

FINGAL.

Bardes, élevez vos chants, célébrez la guerre de Carron. Caracul a fui devant moi dans le champ même où son orgueil espérait triompher. Il a fui devant moi, semblable au météore, dont le sein

recèle un fantôme de la nuit, quand les vents le chassent sur la bruyère, et que sa lumière fugitive est réfléchie par les sombres forêts d'alentour .... J'entends une voix douce comme la plainte du zéphir sur mes collines. Est-ce la chasseresse de Cona, la fille de Sarno ? Sors de tes rochers, mon amante ; que j'entende la voix de Comala.

COMALA, *croyant toujours parler à l'ombre de Fingal.*

Emporte-moi dans la caverne où tu reposes, ombre chérie.

FINGAL.

Viens dans la caverne où je repose, viens..... L'orage a cessé, le soleil dore nos campagnes ; viens, aimable chasseresse de Cona.

COMALA, *reconnaissant Fingal.*

C'est lui, il revient avec sa gloire. Je touche la main qui gagna tant de batailles ....; mais je sens que j'ai besoin de repos. Laissez-moi me retirer derrière ce rocher, laissez à mon ame le temps de se remettre de sa frayeur. Vous cependant, filles de

Morni, approchez avec vos harpes. Que vos chants s'élèvent dans les airs.

DESAGRENA.

Trois daims sont tombés sous les traits de Comala, la flamme s'élève sur le rocher. Venez, roi de Morven, venez à la fête de Comala.

FINGAL.

Et vous enfans de l'harmonie, chantez la guerre de Carron, rappelez la joie dans l'ame de mon amante, tandis que je vais m'asseoir à sa fête.

BARDES.

Roule, impétueux Carron, roule avec joie tes flots. Les ennemis ont fui, leurs superbes coursiers ne foulent plus nos champs (6), leur aigle orgueilleuse va planer sur d'autres contrées. Le soleil désormais va se lever dans la paix; la joie descendra avec les ombres de le nuit; on n'entendra plus que les cris de la chasse, et nos boucliers resteront suspendus dans nos salles. Si nous combattons encore, ce sera contre les fils de l'Océan : cette guerre sera pour nous un plaisir, et nous rougirons nos mains du sang des

enfans de Loclin. Roule, impétueux Carron, roule avec joie tes flots. Les ennemis ont fui.

MELILCOMA, *apercevant Comala qui expire de l'excès de sa joie.*

Descendez, brouillards légers; et vous, rayons de la lune, élevez son ame dans les airs; elle est couchée sur le rocher, pâle et sans vie.... Comala n'est plus.

FINGAL.

Est-elle morte, la fille de Sarno, celle qu'avait choisie mon amour? Viens me visiter, tendre Comala, quand je serai assis seul au bord de mes ruisseaux.

HIDALLAN.

On ne l'entend donc plus, la voix de la chasseresse de Cona? Pourquoi ai-je porté le trouble dans son ame? Je n'aurai donc plus la joie de te voir à la chasse poursuivant une biche!

FINGAL.

Jeune homme, au sombre regard, tu ne viendras plus t'asseoir à mes fêtes, tu ne suivras plus ma

chasse, et mes ennemis ne tomberont plus sous tes coups (7) .... Conduisez-moi vers le lieu où repose mon amante; que je contemple encore sa beauté. La voilà étendue sans vie sur le rocher : le souffle glacé des vents soulève ses beaux cheveux, et fait résonner la corde de son arc; sa flèche s'est brisée sous le poids de son corps. Chantez les louanges de la fille de Sarno; faites répéter aux échos de la colline le nom de Comala.

BARDES.

Voyez les météores rouler autour de cette infortunée : voyez son ame s'élever dans les airs sur les rayons de la lune. Autour d'elle sont penchées les ombres de ses pères, Sarno (8) aux sombres regards, et Fidallan (9) aux yeux enflammés. Quand ta belle main voltigera-t-elle sur la harpe? Quand ta voix se fera-t-elle entendre sur nos rochers? Tes compagnes te chercheront sur la bruyère, et ne te trouveront plus. Tu les visiteras quelquefois dans leurs songes, et tu apporteras la paix dans leur ame. Ta voix retentira long-temps à leur oreille, et elles se souviendront avec joie des songes de leur sommeil. Voyez les météores rouler autour de cette infortunée : voyez son ame s'élever dans les airs sur les rayons de la lune.

Fin du poëme de Comala.

NOTES DU POËME DE COMALA.

(1) Crona est le nom d'un petit torrent qui se décharge dans celui de Carron.

(2) L'empereur Sévère, père de Caracalla, qui avait ordonné l'expédition contre les Calédoniens.

(3) Sans doute qu'il existait encore quelques druides au commencement du règne de Fingal, et que Comala en avait consulté un sur l'évènement de la guerre contre Caracalla. Elle l'appelle enfant du Rocher, parce que l'ordre des druides étant détruit, ceux qui restèrent, se retirèrent sur les rochers dans des cavernes.

(4) Caracalla.

(5) Elle aperçoit Fingal, et, toujours persuadée qu'il est mort, elle croit que c'est son ombre.

(6) Il y a dans l'original, les ailes de leur orgueil, c'est-à-dire l'aigle romaine.

(7) On verra dans le poëme suivant la suite de l'histoire d'Hidallan.

(8) Sarno, père de Comala, ne survécut point à la fuite de sa fille.

(9) Fidallan, ancêtre de Comala, fut le premier roi d'Inistore.

LA GUERRE DE CAROS.

SUJET.

CAROS est cet usurpateur célèbre, connu, dans l'histoire, sous le nom de Carausius. Il se fit déclarer empereur en l'an 284. Il s'empara des îles britanniques, et gagna plusieurs batailles navales contre l'empereur Maximien Herculus; c'est sans doute ce qui lui fit donner par les Calédoniens le surnom de Roi-des-Vaisseaux. Il répara cette fameuse muraille d'Agricola, dont nous avons parlé dans le discours préliminaire, bâtie pour empêcher les incursions des Calédoniens. Il paraît que, tandis qu'il y travaillait, il fut attaqué par un parti que commandait Oscar. C'est ce combat qui fait le sujet de ce poëme adressé à Malvina, fille de Toscar.

FILLE d'Oscar, apporte-moi ma harpe. Le desir de chanter vient comme un rayon de lumière, éclairer

mon ame sombre : mon ame est triste comme la plaine, lorsque l'obscurité couvre les collines d'alentour, et s'étend par degré sur les champs qu'éclairaient le soleil. O Malvina! je vois l'ombre de mon fils près du rocher de Crona...; mais non, ce n'est qu'une vapeur que colorent les derniers rayons du couchant. Que j'aime le nuage qui trompe mes yeux sous la forme d'Oscar! Eloignez-vous de lui, vents impétueux qui rugissez sur Arven. Quel est ce vieillard qui s'approche de mon fils, et dont j'entends la faible voix? Un bâton dans sa main soutient ses pas chancelans, ses cheveux blancs flottent sur ses épaules, une gaieté fière brille sur son front. Il tourne souvent les yeux vers l'armée de Caros. C'est Ryno, ce chantre célèbre, il vient d'observer l'ennemi. « Chantre des temps passés, lui dit mon fils, que fait Caros? Le roi des vaisseaux déploie-t-il les ailes de son aigle superbe? »

« Oui, Oscar, il les déploie, répondit le barde, mais c'est derrière ces pierres amoncelées; (1) il regarde en tremblant par-dessus ce rempart; il te voit et tu lui inspires la même terreur que l'ombre qui descend pendant la nuit, et roule les vagues contre ses vaisseaux. » — Va, chef de mes bardes, reprit Oscar, prends la lance de Fingal, fixe sur la pointe un tison enflammé, et agite-le dans les airs (1); dis à Caros de quitter les bords de l'Océan, et de s'avancer vers

moi ; dis-lui que je brûle de combattre , que mon arc est fatigué de la chasse ; dis-lui que les braves sont absens, que je suis jeune , et que mon bras est faible. »

Le barde part en chantant. Oscar appelle ses guerriers. Sa voix retentit à leurs oreilles comme le mugissement de la caverne qui répète le bruit des vagues. Ils se rassemblent autour de mon fils , semblables aux torrens , quand après l'orage leurs flots enflés roulent avec orgueil. Ryno aborde Caros , en secouant sa lance enflammée. — « Viens combattre Oscar ! ô toi qui t'assieds sur les ondes roulantes de l'Océan : Fingal est absent. Tranquille dans son palais, il écoute les chants de ses bardes. Sa lance redoutable, son large bouclier reposent oisifs à ses côtés. Viens combattre Oscar , ce héros est seul. »

Caros ne traversa point l'impétueux Carron. Le barde retourne seul auprès d'Oscar. Les ténèbres de la nuit s'épaississent sur Crona : on prépare la fête. Cent chênes allumés pétillent dans les airs : un jour pâle éclaire la bruyère. A cette faible lueur on apperçoit dans l'éloignement les fantômes légers. On découvre à moitié l'ombre de Comala sur son météore. Hidallan est auprès d'elle dans une contenance triste et sombre. Ryno fut le seul qui l'apperçut. « Hidallan , lui dit-il , pourquoi cette tristesse ? Les bardes n'ont-ils pas célébré ta gloire. (3) Les chants

d'Ossian se sont fait entendre. Tu t'es penché sur le bord de ton nuage pour écouter la voix de nos bardes, et ton ombre a brillé dans les airs. »

« Chef de mes bardes, dit Oscar, tes yeux voient donc ce héros. Raconte-moi la mort de ce chef si célèbre du temps de nos pères. J'ai vu souvent les torrens de ses collines, et son nom retentit encore sur los rochers de Cona. »

« Fingal, reprit le barde, désespéré de la mort de Comala, ne pouvait plus supporter la vue d'Hidallan ; (4) il le bannit du champ de bataille. Ce jeune guerrier accablé de douleur, s'éloigne à pas lents, et dans un morne silence ses armes pendent en désordre à ses côtés ; sa chevelure détachée des liens de son casque, flotte au hasard ; il baisse vers la terre ses yeux pleins de larmes ; il pousse par intervalle de profonds soupirs.

Il erra trois jours entiers avant d'arriver sur les bords du Balva, (5) à l'antique palais de ses aïeux. Le vieux Lamor, son père, était assis à l'ombre d'un chêne. Il était seul, tous ses guerriers avaient suivi son fils à la guerre de Fingal : le torrent coulait à ses pieds, et sa tête chauve était appuyée sur son bâton. La vieillessesse avait fermé ses yeux à la clarté du jour. Il murmurait à demi-voix les chants des temps passés. Il entend du bruit, il reconnaît les pas de son fils. —Est-ce le fils de Lamor que j'entends, s'écria-t-il,

ou bien est-ce son ombre qui passe devant moi? ô mon fils! as-tu péri sur les bords du Carron? ou si c'est toi, si tu vis, où sont les braves qui t'ont suivi? Hidallan, où sont mes guerriers? Tu avais coutume de les ramener triomphans au bruit des boucliers. Tous ont-ils péri dans le combat? — Non, répondit le jeune homme en soupirant, tes guerriers sont vivans; ils sont couverts de gloire; mais, ô mon père! il n'est plus de gloire pour ton fils. Je suis condamné à languir honteusement sur les bords du Balva, tandis que j'entends redoubler le bruit des combats. — Ah! tes ancêtres, repliqua Lamor indigné, ne venaient point se reposer sur les bords du Balva, tandis qu'on combattait. Ne vois-tu pas cette tombe que mes yeux ne distinguent plus? C'est-là que repose le vaillant Germalon, qui n'a jamais fui devant l'ennemi. Il me semble qu'il me dit : viens, mon fils, guerrier comblé de gloire, viens à la tombe de ton père..... Ah! Germalon, comment puis-je être comblé de gloire? mon fils a fui devant l'ennemi.

— Roi des rives du Balva, dit Hidallan, en poussant un profond soupir, pourquoi affliges-tu mon ame? Lamor, je ne connus jamais la crainte..... C'est Fingal qui, désespéré de la mort de son amante, m'a privé de l'honneur de combattre à ses côtés : retourne, m'a-t-il dit, retourne dans tes plaines, va te dessécher sur le bord de tes torrens, comme un chêne

dépouillé de ses feuilles, et courbé par les vents sur les bords du Balva pour ne jamais se relever.

— Quoi! répondit le vieillard, j'entendrai les pas d'Hidallan dans ce lieu solitaire; il reposera sur les bords de mes torrens, tandis que des milliers de héros se signalent dans les combats!... Ombre du vaillant Germalon, guide, guide Lamor vers sa dernière demeure : mes yeux sont dans les ténèbres, mon ame est accablée de tristesse, mon fils a perdu sa gloire.

— En quels lieux, s'écria le jeune homme, irai-je chercher la gloire pour réjouir l'ame de mon père? De quelle contrée puis-je revenir triomphant pour charmer son oreille par le bruit de mes armes. Si je vais à la chasse des biches, mon nom restera oublié. Lamor n'éprouvera aucune joie à mon retour de la colline, et n'aura point de plaisir à toucher de ses mains tremblantes mes chiens caressans; il ne s'informera pas de ce qui s'est passé sur ses montagnes, il ne me fera point de questions sur les cerfs qui habitent ses déserts. — Il faut donc, dit Lamor, que je tombe comme un arbre décrépit, qui s'élevait sur la cime d'un rocher, et que les vents ont aisément renversé : on verra mon ombre errer sur mes collines pleurant la honte de mon jeune Hidallan? Elevez-vous alors, épais brouillards, dérobez Hidallan à la vue de son père irrité..... Mon fils, va dans mon

palais ; les armes de nos ancêtres y sont suspendues. Apporte l'épée de Germalon, ton aïeul ; il la conquit sur un ennemi.

Hidallan part, rapporte l'épée avec son éclatant baudrier, et la donne à son père. La main errante du vieillard en cherche la pointe, la sent et s'y arrête. — Mon fils, conduis-moi à la tombe de Germalon : elle s'élève auprès de cet arbre au tremblant feuillage : j'entends sifler les vents dans le gazon flétri qui la couvre : un ruisseau murmure auprès et va joindre ses ondes à celles du Balva. C'est là que je veux me reposer. Il est midi et le soleil brûle nos campagnes.

Hidallan conduit le vieillard à la tombe. A peine sont-ils auprès, que Lamor perce le flanc de son fils.... ils dorment tous deux dans le même tombeau, et leur antique palais couvre de ses ruines les bords du Balva. A midi les fantômes errent alentour. Le silence règne dans la vallée, et les hommes craignent d'approcher de ce lieu funeste ». Ainsi parla Ryno.

« Chantre des héros, lui dit Oscar, ton récit m'afflige : mon cœur gémit sur le sort d'Hidallan : il mourut dans les beaux jours de sa jeunesse. Regarde ; il s'envole sur l'aile des vents, et va errer sous un ciel étranger. Fils de Morven, approchez-vous des ennemis de Fingal : charmez par vos chants la longueur de la nuit, et veillez pour observer l'armée de Caros. Oscar va

consulter les héros du temps passé : je vais monter sur la colline silencieuse d'Arven, où mes aïeux sont assis sur leurs nuages obscurs, et découvrent dans l'avenir le sort des combats. Et toi, Hidallan, ton ombre désolée y habite-t-elle? Montre-toi à mes yeux dans ta douleur, chef de Balva ». Les héros de Morven marchent en chantant. Oscar monte lentement la colline : les pâles météores de la nuit s'avancent sur la bruyère. Un torrent bruit sourdement dans le lointain, d'intervalle en intervalle. Les vents font gémir les chênes antiques. Le globe échancré de la lune ne jetait derrière la colline qu'une lueur obscure et rougeâtre. On entend les voix grêles des fantômes.... Oscar tire son épée. — « Ombre de mes pères, s'écrie le héros, vous qui jadis avez combattu contre les rois du monde, (6) venez, dévoilez l'avenir à mes yeux; apprenez-moi quels sont vos entretiens secrets dans vos antres profonds, lorsque vous voyez vos descendans dans le champ de la gloire. »

Trenmor vint à la voix de son fils. Un nuage semblable à l'orgueilleux coursier de l'étranger portait son corps aérien. Le funeste et mortel brouillard de Lano composait sa robe légère. Son épée n'est qu'un météore à demi éteint. Son visage n'est qu'une forme ténébreuse et sans traits. Trois fois il soupira sur son fils, et trois fois les vents de la nuit gémirent sur la colline. Il parla, mais l'oreille d'Oscar

n'entendit que des sons imparfaits, des mots demi formés, et ses discours étaient obscurs comme l'histoire de nos pères, avant que le génie des bardes eût éclairé le passé. Il s'évanouit insensiblement comme un brouillard qui se fond aux rayons du soleil. Ce fut alors, ô Malvina, qu'une sombre douleur s'empara, pour la première fois, de l'ame de mon fils. Il croyait voir dans l'avenir la chûte de sa race. Il tombait quelquefois dans une rêverie profonde; mais il en sortait tout-à-coup semblable au soleil, dont un nuage voile un moment la splendeur, et qui bientôt après reluit sur les collines.

Oscar passa la nuit au milieu de ses pères, et l'aurore le trouva sur les bords du Carron.

Dans un vallon tranquille s'élève une tombe antique: d'espace en espace de verds coteaux portent dans les airs leurs têtes couronnées de vieux chênes; c'est là que les guerriers de Caros attendaient le retour de la lumière, ils avaient passé le torrent de Carron pendant la nuit. A la pâle lueur des premiers rayons du jour on les eût pris pour une noire forêt de pins desséchés.

Oscar s'arrête près de la tombe, il appelle trois fois ses guerriers: le son terrible de sa voix fait trembler les collines: le chevreuil tressaille et bondit: les ombres effrayées s'enfuient sur leurs nuages, et poussent des cris aigus; alors mille épées brillent à-la-fois, les

guerriers de Caros s'avancent..... Malvina, pourquoi cette larme? Mon fils est seul, mais il est brave. Oscar est comme la foudre du ciel : il brille et l'ennemi tombe. Son bras est comme celui d'un fantôme, qui, du sein des vapeurs, porte des coups invisibles et sûrs : on ne voit point où s'arrête l'ombre cruelle ; mais la mort moissonne les habitans de la vallée.

Mon fils apperçoit l'ennemi, s'arrête et délibère un moment en silence : « Je suis seul au milieu de l'armée ennemie. Quelle forêt de lances affilées! Que de sombres regards attachés sur moi! Retournerai-je sur la colline d'Arven?.... Non, mes pères n'ont jamais fui. Leur bras a laissé dans mille batailles des traces de leur valeur, et moi aussi je suis brave et je me couvrirai de gloire.... Venez, ombres de mes pères, soyez témoins de mes exploits. Je périrai sans doute, mais je périrai avec gloire, en digne rejeton de la race de Morven. »

On combat, tout fuit devant Oscar ; son épée dégoutte de sang ; ses guerriers sur la colline de Crona entendent le bruit du combat ; ils se précipitent dans la plaine. L'armée de Caros prend la fuite. Oscar reste sur le champ de bataille, comme un rocher que la mer abandonne en se retirant.

Caros guidant ses superbes coursiers, s'avance tel qu'un torrent rapide et profond, qui roule et ravage : les ruisseaux se perdent dans son cours orageux, et les

collines tremblent à son passage. La bataille s'étend d'une aile à l'autre, dix mille épées brillent dans les airs.

Mais pourquoi Ossian chante-t-il les combats? Ce n'est qu'avec douleur que je me rappelle les beaux jours de ma jeunesse, quand je sens la faiblesse de mon bras. Heureux ceux qui sont morts à la fleur de l'âge, dans tout l'éclat de leur gloire; ils n'ont pas vu les tombeaux de leurs amis : ils n'ont pas senti leur arc résister aux vains efforts de leurs mains affaiblies.

Oui, tu es heureux, mon cher Oscar, au milieu de tes tourbillons : souvent tu visites le champ de ta gloire, et les lieux où tu vis Caros fuir devant ta redoutable épée. Fille de Toscar, quel nuage se répand sur mon ame! Je ne vois plus l'ombre de mon fils près du Carron; je ne vois plus Oscar sur la colline de Crona. Les vents l'ont emporté au loin, et la tristesse revient dans le cœur de son père..... Mais ô Malvina! conduis-moi dans mes forêts, au bord de mes torrens; que les cris de la chasse se fassent entendre sur Cona, pour me rappeler les temps heureux qui ne sont plus. Apporte ma harpe, aimable fille; je la toucherai, quand je sentirai renaître en moi le feu du génie : alors, ô Malvina, viens écouter mes chants.

L'avenir entendra parler d'Ossian. Un jour les descendans du lâche élèveront leurs voix sur Cona; ils

s'écrieront, en regardant ce rocher : « Ici habita jadis Ossian » ; ils admireront et les générations qui ne sont plus, et les héros que j'ai chantés. Et nous, ô Malvina, montés sur nos nuages, nous voyagerons sur l'aile des vents. Nos voix se feront quelquefois entendre dans le désert, et les rochers répéteront le faible murmure de nos chants.

Fin du poëme de la guerre de Caros.

NOTES DE LA GUERRE DE CAROS.

(1) La muraille d'Agricola, que Carausius réparaît.

(2) Telle était la manière dont les Calédoniens déclaraient la guerre.

(3) Voyez le discours préliminaire.

(4) Mort d'Hidallan.

(5) Petite rivière qui porte encore ce nom, et qui traverse la vallée de Glentivar, en Stirlingshire.

(6) Les empereurs romains.

LA GUERRE D'INISTONA.

SUJET.

Inistona, ou Inisthona, était une île de la Scandinavie; elle était gouvernée par un roi, mais qui dépendait du roi de Loclin. Ce poëme est un épisode inséré dans un autre ouvrage, où Ossian célébrait les exploits de tous ses amis et de son cher Oscar. Ce grand ouvrage est perdu, la tradition n'en a conservé que quelques épisodes. Plusieurs personnes, actuellement vivantes, l'ont encore entendu chanter tout entier dans leur jeunesse par les montagnards d'Ecosse. Cormalo, gendre d'Anir, roi d'Inistona, s'était révolté contre lui, et voulait le détrôner. Fingal, indigné de cette injustice, envoya Oscar, son petit-fils, au secours d'Anir. Les deux armées en vinrent aux mains; graces à la conduite et à la valeur d'Oscar, le parti d'Anir remporta une victoire complette, et la guerre fut terminée par la mort de Cormalo, qu'Oscar tua

dans un combat singulier. C'est ainsi que la tradition rapporte l'histoire de cette guerre. Le poète, pour faire briller davantage la valeur de son fils, suppose que c'est lui qui demande à partir pour Inistona.

NOTRE jeunesse ressemble au rêve du chasseur; il s'endort sur la colline aux doux rayons du soleil; il se réveille au milieu de l'orage; l'éclair vole autour de lui, et le vent de la tempête secoue violemment la tête des arbres. Alors son ame se reporte au moment de calme où il s'est endormi, et se rappelle les rêves agréables de son sommeil.

Quand reviendra la jeunesse d'Ossian? Quand le bruit de la guerre réjouira-t-il encore mon oreille? Quand marcherai-je comme Oscar, couvert de mes armes? Collines de Cona, suspendez le bruit de vos torrens, pour écouter la voix d'Ossian. Le desir de chanter se réveille dans mon ame, et à la vue du passé mon cœur sent le frémissement de l'enthousiasme.

Je vois tes tours, ô Selma! (1) Je vois les chênes touffus qui ombragent tes murs; mon oreille entend le bruit de tes torrens; tes héros se rassemblent sur leurs rives. Fingal est assis au milieu d'eux, appuyé sur le bouclier de Trenmor; (2) sa lance est posée contre le mur. Ce héros écoute la voix de ses bardes; ils

chantent la force de son bras, et les exploits de sa jeunesse.

Oscar revenait de la chasse. Il entendit les louanges de Fingal. Il prend le bouclier de Branno (3), qui était suspendu au mur du palais. Ses yeux se remplissent de larmes. Le feu de la jeunesse colore ses joues. Sa voix est faible et tremblante; il saisit ma lance et l'agite d'un air menaçant. Il adresse ces paroles au roi de Morven :

« Fingal, roi des héros, et toi, Ossian, le premier après lui, vous avez combattu dans votre jeunesse, vos noms sont fameux; mais Oscar est ici comme le brouillard de la colline qui paraît un moment et s'évanouit pour toujours. Mon nom sera ignoré des bardes; le chasseur ne cherchera point ma tombe sur la bruyère. Héros comblés de gloire, laissez-moi combattre dans la guerre d'Inistona. C'est un pays lointain; le bruit de ma mort ne viendra point jusqu'à vous; mais quelque barde m'y trouvera, et recommandera mon nom dans ses chants. La fille de l'étranger verra ma tombe et donnera quelques larmes au jeune guerrier venu de si loin pour combattre. Le barde, au milieu de la fête, s'écriera : *Ecoutez, je vais chanter Oscar, ce vaillant étranger.* »

« Tu combattras, héritier de ma renommée, répondit le roi de Morven. Qu'on prépare un vaisseau pour porter mon héros sur la côte d'Inistona. Fils

d'Ossian, souviens-toi de nos exploits, souviens-toi que tu es de la race des héros. Que l'étranger ne dise pas, avec dédain : « Ils sont faibles, les enfans de Morven... Dans les combats, renverse et rugis comme la tempête; dans la paix, sois calme comme le soir d'un beau jour. Dis au roi d'Inistona, que je me souviens de sa jeunesse, et du jour où nous combattîmes sous les yeux d'Agandecca. »

Déja les voiles sont déployées, le vent siffle dans les cordages des mâts. (4) Les rochers sont battus par les flots, et l'Océan mugit sous le vaisseau d'Oscar. Mon fils découvre enfin, du sein des mers, la côte d'Inistona, il entre dans la baie retentissante de Runa, et renvoie son épée au malheureux Anir.

A la vue de l'épée de Fingal, ce héros en cheveux blancs se lève; ses yeux se remplissent de douces larmes; il se rappelle les combats de sa jeunesse. Deux fois Fingal et lui combattirent sous les yeux de l'aimable Agandecca. Les héros tremblans, se tenaient à l'écart comme s'ils eussent vu deux fantômes furieux lutter ensemble dans les airs.

« Maintenant, dit Anir, je suis vieux : mon épée oisive repose dans mon palais. Digne rejetton de la race de Morven, Anir leva aussi la lance dans les combats. Mais il est faible maintenant et flétri par les années. Je n'ai point de fils que je puisse envoyer au-devant de toi, qui puisse te conduire au palais de

ses aïeux. Argon est dans la tombe, et Ruro n'est plus. Ma fille est dans le palais du rébelle étranger (5), elle languit du desir de voir ma tombe : son époux commande à dix mille lances, et vient de Lano comme un nuage qui porte la mort. Enfant de Morven, viens t'asseoir à la fête d'Anir. »

La fête dura trois jours, et le quatrième, Anir connut le nom d'Oscar (6) : la joie redoubla, et ils allèrent ensemble poursuivre les sangliers de Runa.

Fatigués, les deux héros se reposèrent au bord d'une fontaine : des larmes s'échappent en secret des yeux d'Anir. Il pousse un profond soupir. « Là, dit-il, là dorment les enfans de ma jeunesse. Cette pierre couvre mon cher Ruro : ce chêne gémit sur la tombe d'Argon. O mes enfans ! du fond de votre sombre demeure, entendez-vous ma voix ? Est-ce la vôtre qui murmure dans ce feuillage qu'agitent les vents ? »

« Roi d'Inistona, dit, Oscar, comment sont-ils tombés, tes enfans ? Le sanglier farouche passe souvent sur leurs tombes ; mais il ne les détourne pas de leur chasse : ils poursuivent encore dans l'espace, des nuages légers qui ont pris la forme des cerfs et des chevreuils ; ils bandent leur arc aërien, ils aiment encore tous les amusemens de leur jeunesse et montent avec joie sur les vents (7). »

§ Cormalo, reprit le vieillard, commande dix mille guerriers. Il habite les bords du lac de Lano (8),

dont les noires ondes exhalent les vapeurs de la mort. Il vint au palais de Ruro; il combattit à la joûte des lances (9); il était jeune et beau comme le premier rayon de l'aurore. Mes guerriers lui cédèrent la victoire, et ma fille lui donna son cœur.

Argon et Ruro revenaient de la chasse; ils versèrent des larmes de dépit, ils ne purent voir sans indignation, que les héros de Runa eussent cédé à un étranger; ils donnèrent pendant trois jours des fêtes à Cormalo. Le quatrième Argon joûta de la lance avec lui. Mais qui pouvait combattre contre Argon? Le chef de Lano fut vaincu, son orgueil s'en irrita: il résolut en secret la mort de mes deux fils.

Un jour qu'ils poursuivaient ensemble les biches timides sur les collines, la flèche de Cormalo fend l'air et mes deux fils tombent. Le perfide revint trouver l'objet de son amour, la fille d'Inistona: ils s'enfuirent ensemble à travers le désert, et Anir resta seul.

La nuit vient, le jour lui succède, et je n'entends ni la voix d'Argon ni la voix de Ruro. Enfin parut leur chien fidèle, le bondissant et léger Runaro. Il entre dans mon palais, il pousse des hurlemens douloureux, sans cesse il tournait ses regards vers le lieu funeste où ses deux maîtres étaient gissans. Nous le suivîmes: nous les trouvâmes et nous les ensevelîmes auprès de cette fontaine. C'est toujours là qu'Anir se

repose, quand la chasse est finie ; je me penche sur leurs tombes, et mes larmes coulent. » §

« Ogar, Ronnan, chefs de Morven, s'écria le bouillant Oscar, rassemblez tous mes guerriers. Aujourd'hui nous allons sur les bords du lac empesté de Lano ; Cormalo ne se réjouira pas long-temps : la mort est à la pointe de nos épées. »

Ils traversent le désert, semblables au nuage qui porte la foudre ; les vents le roulent sur la plaine ; l'éclair bleuâtre sillone ses flancs, et les bois d'alentour redoutent l'orage. Déja le cor d'Oscar annonce la bataille, toutes les vagues du Lano frémissent, et les guerriers de Cormalo se rassemblent autour de son bouclier.

Oscar combat, comme Oscar a toujours combattu. Cormalo tombe sous ses coups, et ses guerriers vont se cacher dans leurs obscures vallées. Le vainqueur ramène la fille d'Inistona au palais d'Anir : la joie brille sur le front du vieillard : il bénit le héros de Morven.

Quels furent les transports d'Ossian, quand il aperçut de loin le vaisseau de son fils ! Le voyageur égaré dans une terre inconnue, et qu'une nuit affreuse environne avec ses fantômes, voit avec une joie moins vive briller un nuage lumineux aux portes de l'Orient.

Nous le conduisîmes en chantant, au palais de

Selma. Fingal ordonne une fête; mille bardes élèvent aux nues le nom du vaillant Oscar. Morven retentit des accens de leur voix. La fille de Toscar chante aussi les louanges du héros; sa voix était douce comme une harpe qu'on entend le soir dans l'éloignement, et dont le zéphir apporte à l'oreille les sons harmonieux.

O vous, qui voyez encore la lumière, conduisez-moi sur mes collines : placez-moi près d'un rocher, au milieu d'une touffe épaisse de coudriers, non loin d'un chêne au mobile feuillage. Placez-moi sur un gazon verd, où je puisse entendre le murmure d'un torrent éloigné. Fille de Toscar, prends la harpe, chante l'hymne de Selma. Qu'à ta voix le doux sommeil surprenne mon ame au milieu de sa joie, que les songes de ma jeunesse reviennent et me retracent les jours glorieux de Fingal.

Je vois tes tours, ô Selma! je vois tes arbres et tes murs qu'ils ombragent. Je vois les héros de Morven, et j'entends les chants des bardes. Oscar lève l'épée de Cormalo : mille jeunes guerriers en admirent l'éclatant baudrier. Ils regardent mon fils avec étonnement, ils vantent la force de son bras; ils remarquent la joie qui brille dans les yeux de son père, et soupirent après la même renommée.

Vous l'obtiendrez, enfans de Morven, je célébrerai aussi votre gloire. Souvent mon ame s'échauffe, je

cède au désir de chanter, et je n'oublie point les compagnons de ma jeunesse; mais le sommeil descend au son de la harpe de Malvina, et les songes commencent à m'environner de riantes images. Loin de moi, enfans de la chasse, ne troublez point mon repos. Ossian converse maintenant avec ses aïeux. Loin de moi, enfant de la chasse, ne troublez point les songes d'Ossian.

Fin du poëme de la guerre d'Inistona.

NOTES DU POËME DE LA GUERRE D'INISTONA.

(1) Ossian était aveugle quand il composa ce poëme, mais il se transporte aux jours de sa jeunesse; et, dans son enthousiasme, il s'écrie qu'il voit les tours de Selma, etc.

(2) Palais de Fingal.

(3) Bisaïeul de Fingal.

(4) Branno, père d'Evirallina, ou Evir-Allin, femme d'Ossian, et mère d'Oscar. La tradition a conservé le souvenir de ses exploits, et son hospitalité était passée en proverbe.

(5) Il y a dans l'original, le vent siffle dans les courroies des mâts, parce que du temps d'Ossian, on se servait de courroies de cuir au lieu de cordes.

(6) Cormalo, son gendre, qui voulait le détrôner, comme on l'a vu dans le sujet du poëme.

(7) Nous avons dit dans le discours préliminaire, qu'on croyait dans ces temps héroïques, que c'était enfreindre les lois de l'hospitalité, que de demander le nom d'un étranger avant de l'avoir traité pendant trois jours. Quand on disait de quelqu'un qu'il demandait le nom de l'étranger, c'était l'injure la plus grave qu'on pût lui dire alors : c'était lui reprocher qu'il n'exerçait pas l'hospitalité.

(8) Il y a dans l'original, ils se réjouirent dans les coquilles. On disait alors se réjouir dans les coquilles, pour dire faire bonne chère et boire largement. Les Calédoniens, comme nous avons déja eu occasion de le remarquer, buvaient dans de grandes coquilles.

(9) Ossian croyait, ainsi que les Grecs et les Romains,

que l'ame séparée du corps conservait encore les mêmes goûts qu'on avait eu pendant sa vie. Virgile, Enéïde, liv. 6, QUÆ CURA NITENTES PASCERE EQUOS, EADEM SEQUITUR TELLURE REPOSTOS.

(10) Lano était un lac de Scandinavie, célèbre du temps d'Ossian, par les vapeurs empestées qu'il exhalait dans l'automne.

(11) On appelait cette joûte en usage chez les anciens peuples du Nord, l'honneur de la lance.

LA BATAILLE DE LORA.

SUJET.

Ce poëme est complet, et il ne paraît pas qu'il ait fait partie d'un des grands ouvrages d'Ossian. On l'appelle, dans l'original, poëme de Culdée, parce qu'il est adressé à un des premiers missionnaires chrétiens qu'on appelait Culdées, c'est-à-dire solitaires, à cause de la vie retirée qu'ils menaient. Voici l'histoire sur laquelle ce poëme est fondé. Fingal, à son retour d'Irlande, d'où il avait chassé Swaran, donna une fête à tous ses héros. Il oublia d'inviter Maronnan et Aldo, deux chefs qui ne l'avaient point accompagné dans son expédition. Ils conçurent un vif ressentiment de cet oubli, et passèrent au service d'Erragon, l'ennemi déclaré de Fingal, et roi d'un canton de la Scandinavie, appelé Sora. La valeur d'Aldo lui acquit bientôt une grande réputation dans Sora; et Lorma, femme d'Erragon, conçut pour lui une violente passion. Il trouva les moyens de s'évader avec elle,

et de revenir auprès de Fingal, qui demeurait alors à Selma. Erragon fit une descente en Ecosse, et fut tué dans le combat par Gaul, fils de Morni, après avoir rejeté les propositions de paix que Fingal lui avait offertes. Aldo fut tué par Erragon, son rival; et l'infortunée Lorma mourut de douleur. Lora était une petite rivière dans les environs de Selma, palais des rois de Morven; c'est sur ses bords que se livra la bataille qui fait le sujet de ce poëme.

FILS de l'étranger, habitant de la caverne silencieuse, est-ce le vent qui murmure dans tes bois? Est-ce le son de ta voix qui frappe mon oreille ? Le torrent gronde, mais j'entends aussi des accens mélodieux. Chantes-tu les héros de ta patrie? Chantes-tu les esprits du ciel (1)? Habitant solitaire du rocher, promene tes regards sur cette vaste bruyère: tu vois ces tombes couvertes d'épaisses touffes de gazon; tu vois leurs pierres revêtues de mousse; tu les vois, mais les yeux d'Ossian sont fermés à la lumière. Un torrent tombe de la montagne et roule ses ondes autour d'une verte colline: sur le sommet quatre pierres s'élèvent au milieu d'un gazon flétri. Deux arbres courbés par les tempêtes étendent à l'entour leurs branches gémissantes. C'est là que tu reposes, Erragon, c'est là ton étroite demeure: depuis long-temps tes fêtes

sont oubliées dans Sora, et la rouille a noirci ton bouclier dans le palais de tes pères. Erragon, roi des vaisseaux, chef des pays lointains, comment as-tu péri sur nos montagnes ?

Enfant de la caverne solitaire, le chant plaît-il à ton oreille? Ecoute le récit de la bataille de Lora ; elle est ancienne cette bataille, et le bruit des armes a cessé depuis long-temps. Ainsi la foudre sur la colline obscurcie gronde et n'est plus : le soleil revient avec le calme, et les rochers brillans et la cime verdoyante des montagnes semblent sourire à ses rayons.

A notre retour d'Ullin (2), la baie de Cona reçut nos vaisseaux. Nos voiles baissées pendaient aux mâts, et les vents impétueux allèrent rugir derrière les bois de Morven. Le cor de Fingal retentit; nos flèches meurtrières volèrent dans les forêts; on prépara la fête, nous étions dans la joie; nous venions de vaincre le terrible Swaran. Tous les héros furent invités; deux furent oubliés, Aldo et Maronnan. Ils en conçurent un violent dépit; ils roulaient en silence des yeux étincellans, leurs soupirs éclataient malgré eux; on les voyait s'entretenir ensemble et jetter avec indignation leurs lances sur la bruyère. Ils paraissaient au milieu de la joie universelle comme deux colonnes de brouillard sur une mer calme et riante; les flots brillent aux rayons du soleil; mais le nautonnier tremblant prévoit la tempête.

Que mes voiles, dit Maronnan, se déploient aux vents de l'Occident. Aldo, fendons les vagues écumantes de la mer du nord, nous avons été oubliés à la fête; cependant nos bras se sont baignés dans le sang des ennemis. Quittons les collines de Fingal, allons servir le roi de Sora, il est vaillant et fier, la guerre l'environne; allons, Aldo, allons nous combler de gloire dans les combats d'Erragon.

Ils prennent leurs arment et volent à la baie de Lumar. Ils arrivent au palais du fier souverain de Sora; il revenait en ce moment de la chasse; sa lance était teinte de sang, son visage sombre était baissé vers la terre; il sifflait en marchant.

Ce héros invita les deux étrangers à ses fêtes. Il les vit combattre et vaincre sous ses étendards.

Aldo retourne triomphant au palais de Sora. L'épouse d'Erragon, l'aimable Lorma était sur ses tours; ses yeux humides roulaient dans les feux de l'amour; sa noire chevelure flotte sur ses épaules; son sein s'élève et s'abaisse comme la neige qu'un vent doux soulève mollement aux rayons du soleil. Elle voit le jeune Aldo; elle le voit et son tendre cœur soupire: ses beaux yeux sont mouillés de larmes: sa tête est appuyée sur son bras d'albâtre. Elle resta trois jours dans le palais de son époux, cachant sa passion sous les apparences de la joie. Le quatrième, elle s'enfuit avec le héros qu'elle aimait.

Ils arrivent dans la baie de Cona, et se rendent au palais de Fingal. « Orgueilleux Aldo, dit le roi de Morven, dois-je te sauver de la vengeance du roi de Sora? Qui voudra désormais recevoir mes guerriers dans son palais; qui voudra faire asseoir les étrangers à ses fêtes, depuis que le téméraire Aldo a enlevé l'épouse d'Erragon? Retire-toi sur tes collines, injuste ravisseur, la guerre où tu nous engages avec le roi de Sora est une guerre déplorable. Ombre du généreux Trenmor, quand donc Fingal cessera-t-il de combattre (3)? Je suis né au milieu des batailles, et jusqu'à mon tombeau il faut que je marche dans le sang! Mais du moins mon bras n'insulta jamais le faible, ce fer épargna toujours le guerrier sans défense.... O Morven! je vois dans l'avenir les tempêtes renverser mon palais. Quand mes enfans seront morts dans les combats; quand il ne restera plus d'habitans dans Selma, une race dégénérée viendra et ne verra plus ma tombe, ma renommée vivra encore dans les chants; mais les actions de Fingal paraîtront un songe aux siècles à venir. »

Les guerriers d'Erragon se rassemblent auprès de lui comme les tempêtes autour d'un fantôme de la nuit, qui les appelle du sommet de Morven et se prépare à les lancer sur les plaines étrangères. Le roi de Sora descend sur la côte de Cona et députe un barde à Fingal pour lui demander le

combat, ou la souveraineté de plusieurs collines.

Les jeunes guerriers de Morven étaient partis pour la chasse, et s'égaraient au loin dans le désert. Fingal est assis dans son palais au milieu des compagnons de sa jeunesse. Ces héros en cheveux blancs s'entretenaient des faits des temps passés et de leurs premiers exploits lorsqu'ils virent entrer le vieux Narmor, souverain des bords du Lora.

« Ce n'est point ici le temps, leur dit-il, d'écouter l'histoire des temps anciens. Le sombre Erragon est sur la côte, frémissant d'indignation au milieu de ses guerriers. »

« Viens, Bosmina, dit aussitôt Fingal, viens ma fille; et toi, Narmor, prends les superbes coursiers que nous avons conquis sur l'étranger (4) et accompagne la fille de Fingal. Bosmina, invite le roi de Sora à notre fête, qu'il vienne dans les murs ombragés de Selma; offre-lui la paix et toutes les richesses du généreux Aldo. Nos jeunes guerriers sont éloignés et la vieillesse pèse sur nos mains tremblantes. »

La belle arrive au milieu de l'armée d'Erragon, et paraît un rayon de lumière au milieu d'un sombre nuage. Une flèche d'or brille dans sa main droite; elle tient dans la gauche une coupe étincelante. C'est le signal de la paix. A son aspect le front d'Erragon s'éclaircit, comme un rocher subitement frappé des

rayons du soleil, quand ils sortent d'une nue brisée par les vents.

« Fils de l'étranger, lui dit Bosmina en rougissant et d'une voix animée ; viens à la fête du roi de Morven ; viens dans les murs ombragés de Selma ; accepte la paix que t'offrent les héros, et laisse reposer ce fer à ton côté. Si les richesses des rois peuvent toucher ton cœur, écoute les propositions du généreux Aldo. Il te donnera cent superbes coursiers, que ses pères ont rendus dociles, cent belles étrangères, et cent faucons aux ailes étendues, qui poursuivent leur proie dans les airs ; il t'offre encore cent ceintures destinées à ceindrer le sein des épouses, à accélerer la naissance des héros, et à calmer les douleurs de leurs mères (5).

Dix coupes ornées de pierres précieuses brilleront, si tu veux, dans le palais de Sora ; l'eau tremblante autour de leurs bords étoilés, semble un vin pétillant. Les rois du monde (6) en ornèrent jadis leurs fêtes. Toutes ces richesses seront à toi : ou si tu préfères ton épouse, tu reverras ta belle Lorma dans ton palais : Fingal aime le généreux Aldo, son bras est invincible ; mais Fingal n'insulta jamais un héros. »

« Aimable fille de Fingal, répondit Erragon, dis-lui qu'il prépare en vain sa fête : qu'il vienne lui-même déposer toutes ses richesses à mes pieds, qu'il fléchisse sous ma puissance, et qu'il m'apporte les boucliers et les épées de ses aïeux, afin que mes

enfans puissent dire en les voyant dans mon palais: « *Voilà les armes de Fingal.* »

« Tes enfans ne les y verront jamais, répliqua fièrement la fille de Morven ; ces armes sont dans les mains de héros qui n'ont jamais cédé. Fils de l'étranger, l'orage se forme sur nos collines, ne prévois-tu pas la chûte de tes guerriers ? »

Bosmina revient au palais de Selma : Fingal en la voyant s'avancer les yeux baissés vers la terre, se lève aussitôt de sa place : ses cheveux blancs s'agitent sur son front irrité. Il revêt l'armure de Trenmor et prend le bouclier de ses pères. Quand il porta la main à sa lance, l'obscurité se répandit dans son palais ; mille ombres s'approchèrent dans leurs nuages et présagèrent la chûte des héros. Une joie terrible se montre sur le visage des vieillards qui l'accompagnent, ils marchent à l'ennemi ; leur pensée s'arrête sur les faits des temps passés et sur la gloire qui doit les suivre dans le tombeau.

A l'instant vers la tombe de Trathal, paraissent les dogues revenans de la chasse. Fingal comprit que ses jeunes guerriers les suivaient. Il s'arrête au milieu de sa course : Oscar parut le premier, Gaul marchait après lui avec le fils de Nemi, Fergus les suivait d'un air sombre. Dermid abandonnait sa noire chevelure aux vents. Ossian venait le dernier. Enfant du rocher, je venais en murmurant les chants des temps passés ;

je m'appuyais sur ma lance pour franchir les torrens, et mon ame était remplie du souvenir des héros. Fingal frappe sur son bouclier et donne le signal du combat. Mille épées tirées à-la-fois rayonnent sur la bruyère ondoyante. Trois bardes en cheveux blancs font entendre des accens lugubres et mélodieux.

Nous marchons à grands pas dans la plaine en un bataillon profond et serré, semblables au torrent formé par l'orage qui coure s'engouffrer dans une étroite vallée.

Fingal s'assied sur une colline, et déploie dans les airs l'étendard de Morven; les vieillards, compagnons de sa jeunesse, sont auprès de lui. La joie brilla dans les yeux de ces héros en cheveux blancs, lorsqu'ils virent leurs fils combattre avec courage, et soutenir dans la mêlée la gloire de leurs pères. Erragon s'élance dans la plaine; les bataillons se renversent sur son passage, et la mort vole à ses côtés.

« Quel est, dit Fingal, ce guerrier dont la marche est si rapide? Son bouclier brille à son côté, et ses armes rendent un son lugubre?—Il attaque Erragon... Amis, contemplez le combat de ces deux héros.... Mais tu tombes, jeune habitant de la colline, et ton sang ruisselle sur ton sein. Pleure, infortunée Lorma, Aldo n'est plus. »

Fingal, irrité de la mort de ce guerrier, prend sa lance, et jetant sur l'ennemi un regard mortel, il

allait descendre ; mais Gaul fond sur Erragon. Qui pourrait décrire le combat de ces deux héros?.... Erragon tombe et meurt.

« Enfans de Morven, s'écria Fingal, arrêtez le bras de la mort. Il était redoutable celui que vous voyez couché sur la poussière ; que de larmes vont couler dans Sora ! L'étranger entrera dans le palais et sera étonné de son vaste silence. Le roi n'est plus, et la joie qui animait ses fêtes est morte avec lui. Etranger, prête l'oreille au bruit de ses forêts. Peut-être son ombre erre-t-elle en ces lieux. Pour lui, tombé sous les coups d'un guerrier des contrées éloignées, il dort sur le Morven. »

Ainsi parla Fingal, les bardes entonnèrent l'hymne de la paix ; nos épées levées pour frapper encore, s'arrêtent et épargnent les vaincus. Nous plaçâmes Erragon dans cette tombe. Je fis entendre des chants de douleur. La nuit descendit sur nos collines, l'ombre d'Erragon apparut à quelques-uns de nos guerriers, il avait l'air sombre et triste, il semblait soupirer. Paix à ton ame, ô roi de Sora ! ton bras fut terrible dans les combats.

Lorma était assise dans le palais d'Aldo devant un chêne brûlant. La nuit descend sur la plaine ; mais Aldo ne revient point, et l'ame de Lorma est triste. « Qui peut te retenir aimable chasseur ? Tu m'avais promis de revenir avec le soir. Le cerf que tu pour-

suivais t'a-t-il conduit dans une plaine éloignée? Dans quelle bruyère lointaine les vents de la nuit soupirent-ils autour de toi? Je suis seule dans le pays des étrangers; je n'ai point d'autre ami qu'Aldo. O mon bien aimé! descends de ta colline. »

Ses yeux se tournent sans cesse vers la porte du palais, elle prête l'oreille au bruit des vents, elle croit entendre les pas d'Aldo, et la joie rayonne sur son visage, mais bientôt la douleur l'obscurcit de nouveau. « Tu ne reviens point, objet de mon amour! Je vais porter mes regards sur ta colline. La lune est à l'orient, le sein du lac est calme et brillant. Quand verrai-je tes dogues fidèles revenir de la chasse? Quand pourrai-je entendre ta voix chérie se mêler au sifflement des vents. Descends de ta colline, aimable chasseur. »

L'ombre d'Aldo parut sur un rocher, semblable au pâle rayon de la fille du ciel lorsqu'il perce entre deux nuages, et que l'ondée de minuit tombe sur la plaine.

Lorma comprit alors que son héros n'était plus: elle suit le fantôme le long de la bruyère; j'entendais ses cris plaintifs; ils ressemblaient, dans l'éloignement, au murmure du zéphir, quand il soupire dans le gazon d'un antre solitaire.

Elle arrive, elle trouve son amant.... Alors sa voix cessa de se faire entendre : elle roule en silence

des yeux éteints; pâle et baignée de larmes, elle ressemble à la vapeur pluvieuse qu'on voit s'élever d'un lac à la faible clarté de la lune. Elle vécut peu de jours dans Morven, bientôt elle descendit dans la tombe, et les bardes, par ordre de Fingal, chantèrent ses malheurs. Tous les ans, quand les vents d'automne ramènent les tempêtes, les belles de Morven consacrent un jour à la pleurer.

Etranger (7), tu habites ici une terre couverte de héros. Chante quelquefois la gloire de ces morts célèbres; que leurs ombres légères viennent se réjouir autour de toi. Que la malheureuse Lorma descende sur un rayon de la lune, quand cet astre luira dans ta caverne et qu'elle éclairera ton sommeil. Tu la verras, cette infortunée; elle est belle encore, mais ses joues sont toujours trempées de larmes.

Fin du poëme de la bataille de Lora.

NOTES DU POËME DE LA BATAILLE DE LORA.

(1) Il fait allusion aux hymnes religieux du Culdée.

(2) Au retour de l'expédition contre Swaran.

(3) Connal, père de Fingal, fut tué dans un combat contre la tribu de Morni, le jour même de la naissance de Fingal; ainsi c'est avec raison qu'il dit qu'il est né au milieu des batailles.

(4) Sur les Romains.

(5) Il n'y a pas long-temps que l'on conservait encore de ces ceintures dans plusieurs familles du Nord de l'Ecosse. On les attachait autour des femmes en travail, et l'on croyait qu'elles soulageaient leurs douleurs, et hâtaient la naissance de l'enfant. Les figures mystérieuses dont elles étaient chargées, les paroles, les gestes, avec lesquels on les attachait, prouvent que cette coutume venait originairement des druides.

(6) Les empereurs romains. Ces coupes étaient sans doute les dépouilles de quelques provinces romaines.

(7) Le poète parle au solitaire à qui il a adressé ce poëme.

COMLATH

ET

CUTHONA.

SUJET.

Comlath était le plus jeune des fils de Morni, et frère de ce fameux Gaul dont il est si souvent question dans les poëmes d'Ossian ; il aimait Cuthona, fille de Rumor, quand Toscar, fils de Kenfena, et Fergus ou Fercuth son ami, arrivèrent d'Irlande à Mora, demeure de Comlath. Comlath, suivant l'usage du temps, exerça envers eux tous les devoirs de l'hospitalité ; il les fêta pendant trois jours ; le quatrième, ils mirent à la voile en côtoyant l'île des Vagues, qui était sans doute une des Hébrides. Toscar vit Cuthona à la chasse, en devint amoureux, et l'emmena de force dans son vaisseau. Le mauvais temps l'obligea de relâcher à l'île déserte d'Ithona. En même temps

Comlath, apprenant l'enlèvement de son amante, s'embarqua pour poursuivre le ravisseur; il le joignit au moment où il allait faire voile pour la côte d'Irlande; ils se livrèrent un combat sanglant, où ils périrent l'un et l'autre, ainsi que tous leurs guerriers. Trois jours après, Cuthona mourut de douleur. Fingal, informé de leur mort malheureuse, envoya Stormal, fils de Mora, pour les ensevelir; mais il oublia d'envoyer un barde pour chanter leur hymne funèbre sur leur tombe. Depuis, l'ombre de Comlath apparaît à Ossian, pour lui demander de transmettre son nom et celui de Cuthona à la postérité; car on croyait alors, comme nous l'avons dit, que les ames ne pouvaient être heureuses tant qu'un barde n'avait pas chanté leur élégie funèbre.

OSSIAN n'a-t-il pas entendu une voix? ou n'est-ce qu'une illusion? Souvent le souvenir des temps passés vient luire sur mon ame. Le bruit de la chasse se renouvelle dans mon imagination, et je lève en idée la lance des combats..... Mais ce n'est point une illusion, Ossian a entendu une voix. Qui es-tu, enfant de la nuit? Tout dort autour de moi, et le vent de minuit siffle dans ma demeure.... Peut-être est-ce le bouclier de Fingal qui résonne au souffle des vents: il est suspendu à la muraille, et je le touche quelquefois de mes mains..... Mais ce n'est point une

illusion, je reconnais ta voix, ô mon ami ! Il y a long-temps qu'elle ne s'est fait entendre à mon oreille. Généreux Comlath ! quel sujet t'amène vers Ossian ? Les amis du triste vieillard sont-ils avec toi ? Où est mon cher Oscar ? Ce fils de la gloire était souvent près de toi au milieu des batailles.

L'OMBRE DE COMLATH.

Dort-il dans sa demeure, le chantre harmonieux de Cona ? Il dort, et ses amis sont dans la tombe, sans qu'un barde ait chanté leur gloire. Ossian, la mer roule autour de la sombre Ithona, et l'étranger n'aperçoit point nos tombeaux. Jusqu'à quand nos noms seront-ils laissés dans l'oubli ?

OSSIAN.

Oh ! si mes yeux pouvaient te voir assis sur ton nuage obscur ! Es-tu semblable au brouillard de Lano, ou à un météore à demi éteint ? De quelle matière sont formées les franges de ta robe et ton arc aérien ? .... Mais il a disparu sur son tourbillon, comme une vapeur légère. Descends du mur où tu reposes, ô ma harpe, et viens résonner sous mes doigts.

Que le flambeau de la mémoire porte sa lumière

sur Ithona, et montre à ma pensée mes amis décédés.... Oui, je les vois dans le sein de cette île bleuâtre : j'aperçois l'antre de Thona, ses rochers couverts de mousse, et ses arbres inclinés : un ruisseau murmure à l'entrée ; Toscar se penche sur ses bords. Cuthona est assise et pleure ; ne les entends-je pas s'entretenir ensemble, ou le bruit des flots, apporté par les vents, trompe-t-il mon oreille (1) ?

TOSCAR.

La nuit était orageuse : les chênes gémissans tombaient des montagnes ; la mer, soulevée par les vents, roulait dans les ténèbres, et les vagues rugissantes s'élançaient contre les rochers. De fréquens éclairs sillonnaient les cieux, et faisaient voir la fougère desséchée. Fergus, j'ai vu un fantôme (2) ; il était debout et en silence sur le rivage. Sa robe de brouillards flottait au gré des vents. Je voyais couler ses larmes ; il avait l'air d'un vieillard plongé dans une rêverie profonde.

FERGUS.

C'était ton père, ô Toscar ! il prévoit la mort de quelque héros de sa race : ce fut ainsi qu'il apparut sur le Cromla, avant la chûte du grand Maronan.

Riante Ullin, que j'aime tes collines revêtues de gazon, et tes vallons fleuris ! Le calme habite sur les bords de tes torrens, et le soleil dore tes campagnes. Qu'il est doux d'entendre les sons de la harpe dans le palais de Sélama (3), et les cris du chasseur sur la montagne de Cromla ! Mais nous sommes dans la sombre Itona, environnés de la tempête; les vagues lèvent leurs têtes blanchissantes au-dessus des rochers, et nous tremblons au milieu de la nuit.

TOSCAR.

Fergus, héros en cheveux blancs, qu'est devenu ton courage ? Tu étais l'ame des combats, je te vis toujours intrépide dans les dangers, et la joie étincelait dans tes yeux au milieu des batailles. Fergus, qu'est devenue ton ame belliqueuse ? Nos pères ont-ils jamais tremblé ? Regarde ; la mer est calme, les vents orageux se taisent, les flots frémissent encore sur l'abyme, et semblent craindre le retour de la tempête ; mais tout est tranquille. Vois sur nos rochers la naissance de l'aurore. Le soleil sortira bientôt de l'orient dans toute sa splendeur.

J'avais déployé mes voiles avec joie, devant le palais du généreux Comlath. Je passai près de l'île des Vagues, où son amante poursuivait une biche; je la vis, elle ressemblait à ce premier rayon du

jour qui perce les nuages de l'orient. Ses cheveux flottaient sur son sein palpitant. Le corps penché en avant, elle tirait de l'arc; et, dans l'effort, son bras, tendu en arrière, éblouissait comme la neige de Cromla. Viens sur mon cœur, m'écriai-je, belle chasseresse .... Mais elle passe les jours et les nuits dans les larmes, et pense sans cesse au généreux Comlath. Aimable fille, où pourrai-je retrouver la paix de ton cœur?

CUTHONA.

Loin de ces lieux est une colline escarpée, qui penche sur la mer ses vieux arbres et ses rochers couverts de mousses : les flots roulent à ses pieds; sur ses flancs habitent les biches légères : on la nomme Arven. Là s'élèvent les tours de Mora; là, Comlath, les yeux attachés sur les flots, attend l'unique objet de son amour. Les jeunes filles reviennent de la chasse; Comlath voit leurs yeux baissés et remplis de larmes..... Où est la fille de Rumar? ..... Mais, hélas! elles ne répondent point.... Fils de l'étranger, ce n'est que sur Arven que mon cœur peut retrouver la paix.

TOSCAR.

Eh bien! Cuthona retournera sur Arven, où est la paix de son cœur : elle retournera vers la demeure du généreux Comlath : il est l'ami de Toscar. J'ai partagé ses fêtes : levez-vous, vents doux et légers d'Ullin, tendez mes voiles vers les rivages d'Arven, Cuthona y retrouvera le bonheur; mais Toscar coulera ses jours dans la tristesse. Assis dans ma caverne solitaire, je prêterai l'oreille au vent murmurant dans mes arbres : je croirai entendre la voix de Cuthona....; mais elle sera loin de moi, dans la demeure du vaillant Comlath.

CUTHONA.

Ah! quel est ce nuage ? Il porte les ombres de mes pères. Je vois les franges de leurs robes aériennes. Quand me faudra-t-il mourir, Rumar? car la triste Cuthona pressent sa mort. Comlath ne me reverra-t-il point avant que je descende dans mon étroite demeure ?

OSSIAN.

Il te reverra, fille infortunée; son vaisseau fend les vagues roulantes de l'Océan. Il arrive : la mort

de Toscar a ensanglanté sa lance : il a reçu lui-même un coup mortel dans le flanc : je le vois, à l'entrée de la caverne de Thona, pâle et montrant sa large plaie..... Où es-tu, Cuthona, où es-tu ? Le chef de Mora expire, et te demande des larmes..... Mais cette vision, toutes ces images, s'effacent de ma pensée : je ne vois plus ces héros. Bardes des siècles à venir, ne vous rappelez jamais la mort de Comlath, sans verser des larmes. Il mourut avant le temps, et la tristesse se répandit dans Mora. Sa mère regarda son bouclier suspendu à la muraille, et le vit teint de sang (4); elle comprit alors que son fils n'était plus, et Mora retentit des cris de sa douleur.

Infortunée Cuthona, tu restes auprès des morts. La nuit vient; et le jour succède, sans que personne paraisse pour élever leurs tombes. Tu écartes de leurs corps les oiseaux de proie : pâle et désespérée, tu ne cesses de les arroser de tes pleurs.

Les guerriers de Fingal arrivent, et la trouvent morte de sa douleur; ils élèvent une tombe sur les deux héros; à côté de Comlath repose son amante.... Ne viens plus te montrer dans mes songes, ô Comlath! J'ai chanté ton hymne funèbre; que ta voix n'éloigne plus de ma demeure le sommeil bienfaisant.

Oh! que ne puis-je oublier mes amis, jusqu'à ce

qu'on ne voie plus la trace de mes pas, jusqu'au jour où je pourrai les rejoindre avec joie dans les airs, tandis que mes membres, fatigués par les ans, reposeront dans le tombeau !

Fin du poëme de Comlath et Cuthona.

NOTES DU POËME DE COMLATH ET CUTHONA.

(1) Le poète les entend parler dans l'île d'Ithona, et répète leurs entretiens.

(2) On a cru pendant long-temps, dans le nord de l'Ecosse, que c'était les ombres des morts qui formaient des tempêtes. Ce préjugé subsiste encore parmi le peuple, car il croit que les tourbillons et les coups de vent sont occasionnés par des esprits qui se transportent de cette manière d'un lieu dans un autre. (Voyez le discours préliminaire.)

(3) Palais de Toscar, sur la côte d'Ulster, près la montagne du Cromla.

(4) On croyait alors que les armes que les héros avaient laissés dans leurs palais, se couvraient de sang aussitôt qu'ils étaient morts, quelqu'éloigné que fût le pays où ils avaient été tués.

CARRICTURA.

SUJET.

Fingal, revenant d'une province romaine, où il avait fait une expédition, résolut de visiter Catula, roi d'Inistore, et frère de Comala dont on a vu l'histoire dans un des poëmes précédens. Quand il fut à la vue de Carrictura, palais de Catula, il aperçut une flamme sur le faîte; c'était alors le signal du danger : il entra dans une baie à quelque distance de Carrictura, et fut obligé de passer la nuit sur le rivage. Le lendemain, il attaqua l'armée de Frothal, roi de Sora, qui assiégeait Catula dans son palais, et prit Frothal lui-même prisonnier. C'est là délivrance de Carrictura qui fait le sujet de ce poëme; mais il est semé d'épisodes. Il paraît, par la tradition, que ce poëme était adressé à un culdée ou solitaire (ce fut, comme nous l'avons déja dit, le nom qu'on donna aux premiers missionnaires chrétiens), et qu'Ossian n'introduit l'épisode de l'esprit de Loda, qu'on suppose être l'Odin de Scandinavie, que pour

l'opposer à la doctrine du culdée. Quoi qu'il en soit, on voit du moins par-là qu'Ossian avait des notions de l'Etre-Suprême, et que son esprit était dégagé des superstitions qui régnaient sur le monde entier avant la naissance du christianisme.

« Fils du firmament, à la chevelure d'or, tu as donc quitté la plaine azurée des cieux. L'occident t'a ouvert ses portes : c'est là qu'est le lit superbe où tu reposes. Les vagues de l'Océan s'approchent pour considérer ta beauté ; elles élèvent leurs têtes tremblantes ; elles te voient plein de majesté dans ton sommeil, et reculent avec respect. Repose dans ton asyle nocturne, ô soleil ! pour recommencer dans la joie ta brillante carrière.... ; mais qu'au son des harpes, mille torches ardentes s'élèvent dans Selma ; qu'un chêne brûlant éclaire la salle des fêtes, le grand Fingal revient triomphant. La guerre de Crona (1) est terminée ; elle a passé comme un son qui frappe l'oreille et n'est plus. Chantez, bardes de Morven, Fingal revient comblé de gloire (2). »

Ainsi chantait Ullin, quand Fingal revenait de la guerre de Crona. La fleur de la jeunesse était épanouie sur son visage : une épaisse et noire chevelure ornait sa tête. Son armure bronzée couvrait son corps, comme un nuage grisâtre couvre le

soleil, quand il s'avance enveloppé dans sa robe de brouillard, et qu'il ne laisse échapper que la moitié de ses rayons.

Fingal est suivi de ses guerriers : on prépare la fête.

« Chantres harmonieux de Cona, dit le roi, en se tournant vers ses bardes, vous dont les ames se retracent les images des armées de nos pères, faites retentir mon palais des accords de vos harpes, faites entendre vos chants à Fingal. La tristesse a ses charmes, et sa douceur est comme l'ondée du printemps, quand elle amollit l'écorce d'un chêne antique, et que la jeune feuille montre sa tête verdoyante. Chantez, ô mes bardes, demain nous déployons nos voiles. Demain je traverse l'Océan, et je me rends à Carrictura, au palais de Sarno, qu'habitait autrefois Comala. C'est là que le généreux Cathula donne ses fêtes : ses forêts sont peuplées de sangliers; nous y ferons retentir les cris de la chasse. »

« Crona (3), enfant de l'harmonie, dit Ullin, et toi, Minona, qui touches la harpe avec tant de grâce, faites entendre les chants de Shilric : ils plairont au roi de Morven. Que Vinvela paraisse dans toute sa beauté : elle vient, ô Fingal, j'entends sa voix; elle est douce, mais plaintive. »

VINVELA.

Mon amant erre sans cesse sur la montagne, il poursuit le chevreuil léger. Ses dogues haletans l'environnent, et la corde de son arc résonne dans l'air. Te reposes-tu, cher amant, au bord de la source du rocher, ou près du torrent de la montagne? Le vent balance les joncs, et fait voler le brouillard par-dessus tes collines. Je vais, sans être aperçue, m'approcher de mon amant, et le voir du haut du rocher. Que tu me parus aimable, ô Shilric, quand je te vis, pour la première fois, près du chêne antique de Branno (4)! tu revenais de la chasse, tu étais le plus grand, le plus beau de tous nos amis.

SHILRIC.

Quelle est la voix que j'entends? Elle est douce comme le zéphir dans les ardeurs de l'été. Je ne suis point assis près des joncs ondoyans; je n'entends point le murmure de la source du rocher. Je suis loin de toi, Vinvela, je combats sous l'étendard de Fingal. Mes dogues ne me suivent plus : je n'erre plus sur ma colline; je ne te vois plus du haut du rocher, marcher avec grace dans la plaine, et suivre le cours de nos ruisseaux, brillante et belle comme la lune, qui réfléchit son image sur la mer d'occident.

VINVELA.

Tu m'as donc quittée, ô Shilric! Je suis seule sur la montagne! Le chevreuil se promène sur le sommet : il paît sans crainte l'herbe tendre ; le bruit du vent, le frémissement de la feuille, ne lui donnent plus d'alarmes. Le chasseur est absent ; il est allé dans les pays éloignés ; il est maintenant dans le champ de la mort. Etrangers, enfans de l'Océan, épargnez mon aimable Shilric.

SHILRIC.

S'il faut que je périsse dans le champ des combats, Vinvela, n'oublie pas de m'élever un tombeau. Quelques pierres grisâtres, couvertes de terre, me rappelleront au souvenir des siècles futurs. Quand le chasseur viendra s'asseoir près de ce tertre, pour y prendre, à midi, son repas frugal, il dira : *C'est un guerrier qui repose ici*, et ma renommée vivra dans ses éloges. Souviens-toi de moi, Vinvela, quand je serai sous la terre.

VINVELA.

Oui, je me souviendrai de toi.... Ah! sans doute, mon aimable Shilric périra. Que ferai-je, cher

amant, quand tu seras disparu pour toujours ? A midi, je viendrai sur ces collines : j'irai dans cette plaine silencieuse, là je verrai la place où tu te reposais au retour de la chasse..... Ah! sans doute, mon Shilric périra ; mais toujours, toujours je me souviendrai de lui.

« Je n'ai point oublié ce héros, dit le roi de Morven : c'était un feu dévorant au milieu des combats ; mais maintenant mes yeux ne le voient plus. Un jour, je le rencontrai sur la colline ; la pâleur était sur ses joues ; son front était sombre ; de fréquens soupirs s'élevaient de sa poitrine : il portait ses pas vers le désert. Il n'est plus dans la foule de mes guerriers, quand le son de mon bouclier les appelle. Repose-t-il dans l'étroite demeure, ce vaillant chef de Carmora ? »

« Cronan, dit Ullin, fais-nous entendre les chants de Shilric, quand il revint dans sa patrie, et qu'il ne trouva plus sa chère Vinvela : il la croyait vivante, et marchait sur sa tombe : il la voit porter ses pas légers dans la plaine ; mais l'aimable fantôme ne le trompe pas long-temps. Bientôt ce faible rayon cesse de luire, et l'ombre de Vinvela disparaît. Ecoutons les chants de l'infortunée Shilric ; ils sont pleins de douceur, mais ils sont pleins de tristesse. »

SHILRIC.

Je suis assis au sommet de la colline sur la mousse qui borde le torrent; le feuillage d'un arbre antique frémit sur ma tête; à mes pieds, les flots bourbeux du torrent roulent sur la bruyère; plus bas, le lac présente une surface trouble et fangeuse. Le chevreuil descend de la colline; on n'aperçoit aucun chasseur dans le lointain, on n'entend point siffler le tranquille bouvier. Il est midi, tout est calme; je suis seul, et la tristesse s'empare de mes pensées ? Est-ce toi, Vinvela, que j'entrevois à peine sur cette bruyère? Tes longs cheveux flottent sur tes épaules; ton sein d'albâtre s'élève et s'abaisse, en exhalant de profonds soupirs; tes beaux yeux sont remplis de larmes. Tu pleures tes compagnes, que le brouillard de la montagne a dérobées à ta vue. Je veux te consoler, mon amour, je veux te ramener à la demeure de ton père.... Mais est-ce toi que je vois? Franchis-tu les rochers et les montagnes pour voler dans mes bras?... Elle parle : que le son de sa voix est faible ! C'est le murmure du zéphir entre les roseaux.

VINVELA.

Es-tu enfin de retour, mon aimable Shilric ? Es-tu échappé aux dangers de la guerre ? Où sont tes amis?

Le bruit de ta mort a retenti sur la colline, je l'ai entendu, et mes larmes ont coulé pour toi.

SHILRIC.

Oui, je reviens, beauté chérie; mais je reviens seul, tes yeux ne verront plus mes amis; mes mains ont élevé leurs tombeaux dans la plaine : mais pourquoi restes-tu seule sur cette colline déserte?

VINVELA.

Oui, je suis seule, ô Shilric, seule dans la sombre et froide demeure. Je suis morte de douleur pour toi. Shilric, je suis dans la tombe.

SHILRIC.

Elle s'envole et disparaît, comme une vapeur légère, au souffle des vents!..... Arrête, chère amante, arrête, et vois couler mes pleurs. Je t'ai vue belle pendant ta vie, belle tu m'apparais encore après ta mort.

VINVELA.

Amidi, quand le silence régnera dans nos plaines, je viendrai m'asseoir au bord de ce torrent sur le

sommet de cette colline; alors viens converser avec moi, cher objet de mes larmes, viens sur l'aile du zéphir, ou du vent de la montagne, fais-moi entendre, en passant, le doux son de ta voix, au milieu du calme universel. »

Ainsi chantait Cronan, à la fête de Selma : mais déja le matin commence à blanchir l'orient, et les flots azurés roulent à sa clarté naissante. Fingal ordonne à ses guerriers de préparer son vaisseau : les vents quittent les collines de Morven, et viennent enfler ses voiles. Déja l'on découvre la côte d'Inistore et les tours antiques de Carrictura ; mais Fingal aperçoit, au haut du palais, le signal du danger, une flamme mêlée de fumée; à ce spectacle, le roi de Morven se frappe la poitrine, et saisit sa lance : son visage, où l'impatience éclate, est sans cesse tourné vers le rivage; ses regards indignés accusent la lenteur des vents ; ses cheveux flottent en désordre : il reste dans un silence terrible.

La nuit descend sur les flots, et la baie de Rotha reçoit le vaisseau de Fingal. Un rocher, chargé de forêts, se prolonge le long de la côte. Sur le sommet est le cercle de Loda (5) et la Pierre-du-Pouvoir. Au pied de la colline, s'étend une plaine étroite, sans cesse couverte des débris des plantes et des arbres, que les vents du minuit ont arrachés du rocher

sourcilleux. Dans ce vallon serpente l'onde bleuâtre d'un ruisseau, et le vent solitaire de l'Océan y fait voler sans cesse le chardon léger.

Trois chênes embrasés éclairent le rivage. La fête est préparée ; mais l'ame de Fingal est triste, et sans cesse occupée du danger de son ami. La lune montrait à l'orient sa pâle et froide lumière ; le sommeil descendit sur l'armée : les casques des guerriers assoupis brillaient au feu mourant des chênes ; mais le sommeil ne ferma point les yeux de Fingal. Il se lève, il prend ses armes, monte lentement la colline, et veut revoir encore la flamme sinistre du palais de Cathula.

Elle ne jetait dans l'éloignement qu'une lueur obscure ; la lune cachait sa face rougeâtre dans les nuages de l'orient : tout-à-coup fond de la montagne un vent impétueux ; il portait l'esprit de Loda. Le fantôme vient se placer sur sa pierre ; la terreur et les feux l'environnent : il agite sa lance énorme ; ses yeux semblent des flammes sur sa face ténébreuse, et sa voix est comme le roulement lointain du tonnerre. L'intrépide Fingal s'avance l'épée levée, et lui parle en ces termes :

« Fils de la nuit, appelle tes vents, et fuis loin de moi. Pourquoi m'apparais-tu avec tes armes fantastiques ? Crois-tu m'effrayer par ta forme gigantesque ? Sombre esprit de Loda, quelle force a ton

bouclier de nuages, et le météore qui te sert d'épée? Les vents les roulent dans l'espace, et tu t'évanouis avec eux : appelle tes vents, et fuis loin de moi, faible enfant de la nuit. »

« Veux-tu me forcer à quitter l'enceinte où l'on m'adore, répondit le fantôme d'une voix sépulcrale. Les peuples se prosternent devant moi : le sort des armées est dans mes mains. Je regarde les nations, et elles disparaissent ; mon souffle exhale et répand la mort ; je me promène sur les vents : les tempêtes marchent devant moi ; mais mon séjour est paisible au-dessus des nuages. Rien ne peut troubler mon repos dans l'asyle où je réside. »

« Reste en paix dans ton asyle, répliqua Fingal, et oublie le fils de Comhal. M'as-tu vu porter mes pas du sommet de mes collines dans ton paisible séjour ? Ma lance t'a-t-elle jamais attaqué sur ton nuage, sombre esprit de Loda ? Pourquoi viens-tu donc, en fronçant le sourcil sur moi, agiter ta lance aérienne ? Mais ta menace est vaine. Le roi de Morven n'a jamais fui devant les plus braves des hommes ; et les enfans de l'air pourraient l'effrayer ! Non, il connaît l'impuissance de leurs armes. »

« Retourne dans ta patrie, reprit le fantôme ; fuis, je te donnerai des vents favorables : je tiens tous les vents emprisonnés dans ma main, et c'est moi qui dirige la course des tempêtes. Le roi de

Sora est mon fils ; il fléchit le genou devant mes autels (6). Son armée assiège Carrictura : je veux qu'il triomphe. Retourne dans ta patrie, fils de Comhal, ou redoute ma colère. »

A ces mots, le fantôme leva sa lance aérienne, et pencha vers Fingal sa stature immense. Aussitôt le roi s'avance, tirant son épée, fameux ouvrage du célèbre Luno (7) ; il frappe, et l'acier brillant traverse sans résistance le corps aérien. Le fantôme perd sa forme, et s'étend dans l'air comme une colonne de fumée que le bâton d'un enfant a rompue au moment où elle sortait d'une fournaise à demi éteinte.

L'esprit de Loda jette un cri, se roule sur lui-même, et se perd dans les vents. A ce cri terrible, Inistore trembla ; les vagues l'entendirent dans leurs abymes, et s'arrêtèrent épouvantées. Les compagnons de Fingal se réveillent tous à-la-fois, et saisissent leurs lances ; ils s'aperçoivent que leur chef est absent : furieux ils se lèvent, et le bruit de leurs armes retentit dans la nuit.

Cependant la lune s'avançait dans les cieux. Fingal rejoignit son armée. Quelle fut alors la joie de ses jeunes guerriers ! Leurs ames se calmèrent comme les flots après la tempête. Ullin entonna des chants d'alégresse ; ses accens réjouirent les collines d'Inistore ; on s'assembla autour des arbres allumés, et l'on raconta jusqu'au jour l'histoire des anciens héros.

Frothal, roi de Sora, était assis et triste au pied d'un chêne ; son armée environnait Carrictura : il lançait sur les murs des regards furieux ; il brûlait de se baigner dans le sang de Cathula, pour venger l'affront qu'il en reçut un jour. Anir (8), père de Frothal, régnait encore dans Sora : un vent favorable s'éleva sur les flots, et conduisit Frothal sur la côte d'Inistore. Il vint au palais de Sarno, et passa trois jours dans les fêtes : il y vit la belle Comala ; il la vit, l'aima avec fureur, et voulut l'enlever. Cathula s'oppose à ses efforts ; le combat s'engage : Frothal fut vaincu et enchaîné dans le palais de Sarno. Il y resta trois jours dans le désespoir ; le quatrième, Sarno le renvoya à son vaisseau. Frothal retourna dans sa patrie ; mais son ame était ulcérée contre le noble Cathula. Dès que la tombe eut enfermé Anir, Frothal revint à la tête d'une nombreuse armée. Le feu de la guerre environna de toutes parts Carrictura, et menaçait de consumer les tours antiques de Sarno.

Les premiers rayons du jour éclairent Inistore. Frothal frappe son noir bouclier. Ses guerriers s'éveillent, et leurs yeux à peine ouverts se tournent vers l'Océan ; ils aperçoivent le vaillant Fingal sur le rivage.

« Quel est celui qui s'avance à pas précipités, dit Tubar? Frothal, c'est un ennemi ; je vois sa lance levée (9) : peut-être est-ce le roi de Morven. Fingal,

le premier des mortels, ses exploits sont connus dans le Gormal, et le sang de ses ennemis rougit encore les murs du palais de Sarno. Irai-je lui demander la paix des rois (10) ? La foudre du ciel est moins terrible que lui. »

« Homme faible, répondit Frothal, veux-tu donc que ma vie commence par une lâcheté ? veux-tu que je cède avant d'avoir jamais vaincu ? Le peuple de Sora dirait : *Frothal s'avançait comme un météore brillant ; mais un sombre nuage l'a rencontré, et l'a fait évanouir.* Non, Tubar, je ne céderai jamais ; je veux que l'éclat de la gloire m'environne. Non, Tubar, ne me parle jamais de céder. »

A ces mots, il s'élance : les flots de son armée inondent la campagne ; mais ils rencontrent un rocher inébranlable : c'est Fingal ; ils se brisent, et roulent en désordre à ses côtés. Ces faibles guerriers ne trouvent point leur salut dans la fuite. La lance de Fingal les poursuit ; la campagne est couverte de morts ; une colline escarpée sauve à peine le reste des fuyards. Frothal voit la déroute de son armée : il écume de rage ; ses yeux enflammés sont baissés vers la terre ; il appelle le généreux Tubar : « Chef de Tora, mes guerriers ont fui devant Fingal, et ma gloire périt en naissant. Je veux combattre le roi de Morven ; je cède à la rage qui brûle mon cœur. Députe un barde à Fingal, pour lui demander

le combat : ne réplique point, et exécute mes ordres..... Mais, Tubar, j'aime une belle, sa demeure est sur les bords du torrent de Tano; c'est l'aimable fille d'Herman, c'est Utha, aux yeux doux et au sein d'albâtre. Sa tendre jalousie craignait la fille d'Inistore (11), et mon départ lui coûta bien des soupirs. Va lui dire que je ne suis plus, mais qu'elle fut toujours les délices de mon cœur. »

Ainsi parlait Frothal, résolu de combattre. Près de lui la belle Utha soupirait tout bas : elle avait pris l'armure d'un jeune guerrier, pour suivre son amant sur les flots: le front caché sous un casque brillant, elle ne quittait point des yeux le jeune héros; mais quand elle vit partir le barde, la lance tomba de sa main, ses cheveux flottèrent en désordre; les soupirs enflèrent son sein d'albâtre : elle leva les yeux sur son amant; trois fois elle voulut lui parler, et trois fois la parole expira sur ses lèvres.

Aussitôt que Fingal eut entendu le discours du barde, il s'avance couvert de ses armes pesantes: déja les lances meurtrières des deux héros se croisent et confondent leurs coups. Les éclairs jaillissent de leurs épées; mais le fer de Fingal frappe et coupe en deux le bouclier de Frothal : son beau flanc reste découvert; à demi penché, il attendait le coup mortel. A ce spectacle, la belle Utha, le cœur glacé d'effroi, le visage inondé de larmes, se précipite pour couvrir

son amant de son bouclier ; mais ses pas rencontrent un chêne abattu : elle tombe sur son bras de neige ; son casque, son bouclier, roulent sur la terre ; son sein d'albâtre palpite sous les yeux des guerriers, et sa noire chevelure est éparse sur la poussière. Fingal eut pitié de cette jeune beauté, et retint son bras prêt à frapper ; il se penche vers Frothal. « Roi de Sora, lui dit-il, la larme aux yeux, cesse de craindre l'épée de Fingal, jamais elle ne perça un ennemi terrassé, jamais elle ne se souilla de son sang. Que ton peuple se réjouisse encore ; que les jeunes filles, qui te sont chères, vivent dans la joie. Pourquoi te ferais-je périr dans ta jeunesse ? »

Frothal entend avec surprise le discours de Fingal ; il voit la belle Utha qui se relève : ces deux amans restent muets, l'un devant l'autre, semblables à deux jeunes arbres de la plaine, quand la douce ondée du printemps arrose leurs feuilles naissantes, et que les vents bruyans se taisent dans les airs.

« Fille d'Herman, dit Frothal, as-tu quitté les tranquilles ruisseaux de Tora, es-tu venue dans cette terre étrangère pour voir succomber ton amant ? Mais s'il succombe, c'est devant un héros. Ce n'est pas un faible guerrier qui a vaincu le fils du généreux Anir. Que tu es terrible dans les combats, ô roi de Morven ! mais, dans la paix, tu ressembles au soleil, quand il luit au milieu de la rosée silencieuse du

printemps : à son aspect, les fleurs lèvent leurs têtes brillantes, et les zéphirs agitent leurs ailes légères. Ah! que n'es-tu dans le palais de Sora ; que ne puis-je t'y donner une fête! Mes successeurs verraient tes armes dans mon palais, et ils se féliciteraient de la gloire de leurs pères qui auraient eu le bonheur de voir l'immortel Fingal. »

« Fils d'Anir, répondit le roi, la gloire de la race de Sora ne périra jamais. Quand les guerriers sont braves et généreux, leur nom vit dans les chants des bardes ; mais si leur épée a frappé l'ennemi vaincu ; si le sang du faible a souillé leurs armes, le barde les oublie, et leur tombe reste à jamais inconnue. L'étranger viendra bâtir aux lieux où ils reposent ; il écartera la terre amoncelée sur eux : une épée, à moitié rongée par le temps, frappera sa vue ; il dira, en la considérant : *Ce sont là les armes d'anciens guerriers ; mais leurs noms ne se trouvent point dans nos chants.* Viens, ô Frothal, viens à la fête d'Inistore ; que l'aimable objet de ton amour t'y accompagne, et nous serons tous dans la joie. »

Fingal prend sa lance, et marche à Carrictura. Les portes s'ouvrent, la fête est préparée, les concerts font retentir les voûtes. La gaieté brille dans tout le palais. Ullin fait entendre sa voix mélodieuse, et l'accompagne de sa harpe. La belle Utha l'écoutait avec plaisir : elle lui demanda quelques chants de

douleur, et des larmes vinrent mouiller ses beaux yeux, quand Ullin fit parler la tendre Crimora; Crimora, fille de Vinval, habitante des bords du Lotha (12). L'histoire de ses malheurs fut longue, mais intéressante, et elle plut à la jeune Utha qui l'écoutait en rougissant.

CRIMORA.

Quel est celui qui descend de la colline, comme le nuage que colorent les derniers rayons du soleil? Quelle est cette voix forte comme la voix des vents, mais agréable comme la harpe de Carril? C'est celle de mon amant. Je vois l'éclat de ses armes; mais les ombres de la tristesse obscurcissent son front. Est-elle éteinte, la race du puissant Fingal, ou quel est donc le sujet qui trouble mon cher Connal (13)?

CONNAL.

Non, elle n'est pas éteinte, la race de Fingal; j'ai vu revenir ses guerriers de la chasse. Le soleil dardait ses rayons sur leurs boucliers : on eût cru voir un fleuve de feu descendre de la colline. Les jeunes héros poussent des cris d'alégresse. La guerre approche, ô Crimora; demain, le terrible Dargo vient mesurer ses forces avec les nôtres; il vient

défier la race de Fingal, cette race aguerrie aux combats et aux blessures.

CRIMORA.

Connal, j'ai vu les voiles de Dargo sur l'Océan, elles approchent lentement de la côte. O mon cher Connal, que la troupe qui le suit est nombreuse!

CONNAL.

Apporte-moi le bouclier de ton père, le bouclier de Vinval.

CRIMORA.

Le voilà, ce bouclier de fer, ô Connal! mais il n'a pas sauvé mon père. Il expira sous la lance de Gormar. Peut-être périras-tu aussi, ô mon cher Connal!

CONNAL.

Oui, sans doute, je peux périr; mais alors élève ma tombe, ô Crimora! Quelques pierres grisâtres et un léger monceau de terre conserveront ma mémoire; arrête sur ma tombe tes yeux baignés de larmes; frappe dans ta douleur ton sein palpitant. Quoique tu sois belle comme la lumière du jour,

plus douce que le zéphir de la colline, ô mon amie ! je ne puis rester avec toi. Adieu : souviens-toi d'élever mon tombeau.

CRIMORA.

Eh bien ! donne-moi ces armes éclatantes, cette épée, cette lance d'acier ; je veux aller avec toi au-devant du terrible Dargo ; je veux secourir mon aimable Connal. Adieu, rochers d'Arven ; adieu, chevreuils, et vous torrens de la colline. Nous ne reviendrons plus : nous allons chercher des tombeaux dans les pays lointains.

Ne revirent-ils donc jamais les rochers d'Arven, dit la belle Utha, en poussant un soupir ? Le brave Connal périt-il dans le combat, et Crimora put-elle lui survivre ? Ah ! sans doute, elle se cacha dans la solitude, et son ame regretta toujours son cher Connal. N'était-ce pas un jeune et beau guerrier ?

Ullin vit couler les pleurs d'Utha ; il reprit sa harpe harmonieuse. Ces chants inspiraient une douce mélancolie. Chacun se tut pour l'écouter.

Le sombre automne, continua-t-il, règne sur nos montagnes ; l'épais brouillard repose sur nos collines. On entend siffler les tourbillons de vent. Le fleuve roule des ondes fangeuses dans l'étroite vallée. Un arbre solitaire s'élève au sommet de la colline, et

marque l'endroit où repose Connal : le vent fait voler et tourner dans les airs ses feuilles desséchées; la tombe du héros en est jonchée : les ombres des morts apparaissent quelquefois en ce lieu, quand le chasseur pensif se promène seul à pas lents sur la bruyère. Qui peut remonter à l'origine de ta race, ô Connal? Qui peut compter tes aïeux ? Ta famille croissait comme un chêne de la montagne, dont la cime touffue brave la fureur des vents. Mais maintenant cet arbre superbe est arraché du sein de la terre. Qui pourra jamais remplacer Connal ?

Ce fut là qu'on entendit le choc affreux des armes, et les gémissemens des mourans. Que les guerres de Fingal sont sanglantes, ô Connal! ce fut là que tu péris. Ton bras lançait la foudre, ton épée était un trait de feu, ta stature s'élevait comme un rocher sur la plaine, tes yeux étincelaient comme une fournaise ardente, et ta voix, dans les combats, était plus forte que le bruit de la tempête ; les guerriers tombaient sous ton épée, comme les chardons volent sous la baguette d'un enfant. Dargo s'avance, semblable au nuage qui porte le tonnerre : ses yeux creux s'enfoncent sous des sourcils épais et menaçans. Les épées étincellent dans la main des deux héros, et leurs armes se choquent avec un horrible fracas.

Près d'eux, la fille de Vinval, Crimora, brillait sous l'armure d'un jeune guerrier; ses blonds cheveux

flottaient négligemment, un arc pesant chargeait sa main délicate ; elle avait suivi son amant, son cher Connal, au combat. Elle bande son arc, et tire sur Dargo; mais, ô douleur! le trait s'égare, et va percer Connal. Il tombe.... Que feras-tu, fille infortunée ? Elle voit couler le sang de son amant ; son cher Connal expire. Le jour, la nuit, elle criait en pleurant : « O mon ami! mon amant! mon cher Connal »! Mais enfin la douleur termina ses jours.

C'est ici que la terre renferme ce couple aimable ; l'herbe croît entre les pierres de leur tombe. Je viens souvent m'asseoir sous l'ombrage, dans ce triste lieu ; j'entends soupirer le vent dans le gazon, et leur souvenir se réveille dans mon ame. Vous dormez ensemble dans la tombe, amans infortunés, et rien ne trouble votre repos sur ce mont solitaire.

« Reposez en paix, dit la belle Utha, couple malheureux. Je me souviendrai de vous en pleurant ; je chanterai dans la solitude l'histoire de vos malheurs, quand le vent agitera les forêts de Tora, et que j'entendrai rugir les torrens de ma patrie. Alors vous viendrez vous offrir à mon ame, et l'attendrir sur vos touchantes aventures. »

Les rois passèrent trois jours dans les fêtes à Carrictura ; le quatrième, leurs voiles blanchirent la surface de l'Océan. Le vent du nord conduisit le vaisseau de Fingal à Morven ; mais l'esprit de Loda

était assis sur sa nue, derrière suivait le vaisseau de Frothal (14) ; il se penchait en avant pour diriger les vents favorables, et pour enfler toutes les voiles ; il n'a pas oublié le coup que Fingal lui a porté, et il redoute encore le bras du roi de Morven.

Fin du poëme de Carrictura.

NOTES DU POËME DE CARRICTURA.

(1) Ossian a chanté la guerre de Crona, dans un poëme particulier. M. Macpherson n'a pu en recouvrer que quelques lambeaux qu'il n'a point traduits en anglais.

(2) Cet hymne d'Ullin qui commence le poëme, est en vers lyriques dans l'original. Quand Fingal revenait de quelque expédition militaire, ses bardes le précédaient en chantant. Ossian appelle cette espèce de triomphe, l'hymne, ou le chant de la victoire.

(3) On pourrait croire que les rôles de Shilric et de Vinvela étaient représentés par Cronan et Minona. Leurs noms indiquent assez qu'ils jouaient et chantaient en public; car Cronan signifie son lugubre, et Minona, air tendre. Il y a apparence que tous les poëmes dramatiques d'Ossian étaient représentés devant Fingal, dans les occasions solemnelles. Ici, Cronan joue le rôle de Shilric, et Minona celui de Vinvela.

(4) Branno ou Bran, signifie torrent de la montagne. C'était le nom d'un fleuve. Il y a encore plusieurs rivières dans le nord de l'Ecosse qui s'appellent Bran.

(5) La différence que les anciens Ecossais mettaient entre les bons et les mauvais esprits, était que les bons apparaissaient souvent le jour dans des lieux écartés, au lieu que les mauvais ne paraissaient que la nuit.

(6) Nous avons déja dit que l'esprit de Loda était probablement le dieu Odin des peuples du Nord. Le cercle de

Loda est l'enceinte de pierres où on l'adorait, et la Pierre-du-Pouvoir est l'idole.

(7) Il y a dans l'original, devant la pierre de mon pouvoir.

(8) Forgeron de Loclin.

(9) Anir était aussi père d'Erragon, dont la mort est le sujet de la bataille de Lora.

(10) Nous avons déjà dit que c'était le signal de la guerre; la lance baissée était celui de la paix.

(11) Une paix honorable.

(12) Comala.

(13) Lotha était le nom de quelque grand fleuve dans le nord de l'Ecosse. Il y a une rivière dans l'Inverneshire, qui porte un nom à-peu-près semblable.

(14) Connal, fils de Diaran, était un des plus fameux guerriers de Fingal, il fut tué en combattant contre un breton nommé Dargo.

(15) L'histoire de Fingal et de l'esprit de Loda (qu'on croit être le fameux Odin), est la fiction la plus extravagante qui se trouve dans les poésies d'Ossian. Nos meilleurs poètes fournissent pourtant de pareils exemples, et l'on peut dire à l'avantage d'Ossian, que tout ce qu'il dit est absolument conforme aux opinions qu'on avait alors des esprits. On croyait les ames des morts matérielles, et par conséquent susceptibles de douleur.

LES CHANTS DE SELMA.

SUJET.

Les bardes s'assemblaient tous les ans, comme on l'a vu dans le discours préliminaire, dans le palais du chef auquel ils étaient attachés. Ils récitaient leurs poëmes ; le roi nommait ceux qu'il jugeait dignes d'être conservés, et on les apprenait avec soin aux enfans pour les transmettre à la postérité. Ce fut une de ces fêtes solemnelles qui fournit à Ossian le sujet de ce poëme. Il est entièrement lyrique, et la versification en est très-variée dans l'original gallique. L'apostrophe à l'étoile du soir, qui est au commencement, est, suivant M. Macpherson, pleine d'une harmonie douce : les vers ont, pour ainsi dire, le calme et la fraîcheur de la scène que le poète veut peindre.

Étoile, compagne de la nuit, dont la tête sort brillante des nuages du couchant, et qui imprimes

tes pas majestueux sur l'azur du firmament, que regardes-tu dans la plaine ? Les vents orageux du jour se taisent ; le bruit du torrent semble s'être éloigné : les vagues appaisées rampent au pied du rocher ; les moucherons du soir, rapidement portés sur leurs ailes légères, remplissent de leurs bourdonnemens le silence des airs. Etoile brillante, que regardes-tu dans la plaine ? Mais je te vois t'abaisser en souriant sur les bords de l'horison. Les vagues se rassemblent avec joie autour de toi, et baignent ta radieuse chevelure. Adieu, étoile silencieuse ; que le feu de mon génie brille à ta place. Je sens qu'il renaît dans toute sa force ; je revois, à sa clarté, les ombres de mes amis rassemblés sur la colline de Lora ; j'y vois Fingal au milieu de ses héros. Je revois les bardes mes rivaux, le vénérable Ullin, le majestueux Ryno, Alpin à la voix mélodieuse, la tendre et plaintive Minona. O mes amis ! que vous êtes changés, depuis ces jours où, dans les fêtes de Selma, nous disputions le prix du chant, semblables aux zéphirs du printemps, qui volent sur la colline, et viennent tour-à-tour, avec un doux murmure, agiter mollement l'herbe naissante !

Ce fut dans une de ces fêtes, qu'on vit la tendre Minona s'avancer pleine de charmes. Ses yeux baissés s'humectèrent de pleurs : les ames des héros furent attendries, quand elle éleva sa voix mélodieuse.

Souvent ils avaient vu la tombe de Salgar et la sombre demeure de l'infortunée Colma ; Colma, à qui Salga avait promis de revenir à la fin du jour ; mais la nuit descend autour d'elle : elle se voit abandonnée sur la colline, et seule avec sa voix. Ecoutons sa tendre complainte.

COLMA.

Il est nuit ; je suis délaissée sur cette colline, où se rassemblent les orages. J'entends gronder les vents dans les flancs de la montagne ; le torrent, enflé par la pluie, rugit le long du rocher. Je ne vois point d'asyle, où je puisse me mettre à l'abri. Hélas ! je suis seule, et délaissée.

Lève-toi, lune, sors du sein des montagnes. Etoiles de la nuit, paraissez. Quelque lumière bienfaisante ne me guidera-t-elle point vers les lieux où est mon amant ? Sans doute il se repose, en quelque lieu solitaire, des fatigues de la chasse, son arc détendu à ses côtés, et ses chiens haletant autour de lui. Hélas ! il faudra donc que je passe la nuit, abandonnée, sur cette colline ! Le bruit des torrens et des vents redouble encore, et je ne puis entendre la voix de mon amant.

Pourquoi mon fidèle Salgar tarde-t-il si long-temps ?

malgré sa promesse ? Voici le rocher, l'arbre et le ruisseau, où tu m'avais promis de revenir avant la nuit. Ah ! mon cher Salgar, où es-tu ? Pour toi, j'ai quitté mon frère : pour toi, j'ai fui mon père. Depuis long-temps, nos deux familles sont ennemies ; mais nous, ô mon cher Salgar ! nous ne sommes pas ennemis. Vents, cessez un instant. Torrens, appaisez-vous, afin que je fasse entendre ma voix à mon amant. Salgar, Salgar, c'est moi qui t'appelle : Salgar, ici est l'arbre, ici est le rocher, ici t'attend Colma ; pourquoi tardes-tu ?

Ah ! la lune paraît enfin : je vois l'onde briller dans le vallon ; la tête grisâtre des rochers se découvre, mais je ne le vois point sur leurs cimes. Je ne vois point ses chiens le devancer, et l'annoncer à son amante. Malheureuse ! il faut donc que je reste seule ici ! Mais qui sont ceux que j'aperçois couchés sur cette bruyère ? Serait-ce mon frère et mon amant * ? O mes amis ! parlez-moi donc. Ils ne me répondent point : mon ame est agitée de terreur. Ah ! ils sont morts ; leurs épées sont rougies de sang. Ah ! mon frère, mon frère, pourquoi as-tu tué mon cher Salgar ? O Salgar ! pourquoi as-tu tué mon frère ? Vous m'étiez chers tous deux ! Que dirai-je à votre

---

* Colma s'approche des deux guerriers qu'elle a vus sur la bruyère.

louange ? Salgar, tu étais le plus beau des habitans de la colline. Mon frère, tu étais terrible dans le combat. O mes amis, parlez-moi, entendez ma voix. Mais, hélas ! ils se taisent, ils se taisent pour toujours ; leurs cœurs sont glacés, et ne battent plus sous ma main.

Ombres chéries, répondez-moi du haut de vos rochers, du haut de vos montagnes ; ne craignez point de m'effrayer. Où êtes-vous allés vous reposer ? Dans quelle grotte vous trouverai-je ? Je n'entends point leur voix au milieu des vents ; je ne les entends point me répondre dans les intervalles de silence que laissent les orages.

Je m'assieds seule avec ma douleur, et je vais attendre dans les larmes le retour du matin. Amis des morts, élevez leur tombe ; mais ne la fermez pas que Colma n'y soit entrée. Ma vie s'évanouit comme un songe. Pourquoi resterais-je après eux ? Je veux reposer avec les objets de ma tendresse, près de la source qui tombe du rocher. Quand la nuit montera sur la colline, je viendrai, sur l'aile des vents, déplorer en ces lieux la mort de mes amis ; le chasseur m'entendra de son humble cabane, il sera effrayé, et charmé de ma voix ; car mes accens seront doux et touchans, quand je pleurerai deux héros si chers à mon cœur.

Ainsi chantait Minona, et une aimable rougeur

colorait son visage. Nos cœurs étaient serrés, et nos larmes coulaient pour Colma. Ullin s'avança avec sa harpe, et nous répéta les chants d'Alpin. La voix d'Alpin était pleine de charmes ; l'ame de Ryno était de feu ; mais alors ils étaient descendus dans la tombe, et leur voix ne retentissait plus dans Selma. Ullin, revenant un jour de la chasse, entendit leurs chants ; ils déploraient la chûte de Morar, le premier des mortels. Il avait l'ame de Fingal : son épée était terrible comme l'épée d'Oscar ; mais il périt. Son père le pleura ; sa sœur répandit des torrens de larmes.... Cette sœur infortunée, c'était Minona elle-même. Quand elle entendit chanter Ullin, elle s'éloigna, semblable à la lune qui prévoit l'orage, et cache sa belle tête dans un nuage. Je touchai la harpe avec Ullin, et le chant de douleur commença.

RYNO.

Les vents et la pluie ont cessé ; le milieu du jour est calme : les nuages volent dispersés dans les airs : la lumière inconstante du soleil fuit sur les vertes collines ; le torrent de la montagne roule ses eaux rougeâtres dans les rocailles du vallon. Ton murmure me plaît, ô torrent ; mais la voix que j'entends est plus douce encore. C'est la voix d'Alpin qui pleure les morts. Sa tête est courbée par les ans ; ses

yeux rouges sont remplis de larmes. Enfant des concerts, Alpin, pourquoi ainsi seul sur la colline silencieuse ? pourquoi gémis-tu, comme le vent dans la forêt, ou comme la vague sur le rivage solitaire?

ALPIN.

Mes pleurs, ô Ryno, sont pour les morts ; ma voix, pour les habitans de la tombe. Tu es debout maintenant, ô jeune homme! et, dans ta hauteur majestueuse, tu es le plus beau des enfans de la plaine. Mais tu tomberas comme l'illustre Morar ; l'étranger sensible viendra s'asseoir, et pleurer sur ta tombe. Tes collines ne te connaîtront plus, et ton arc restera détendu dans ta demeure. O Morar ! tu étais léger comme le cerf de la colline, terrible comme le météore enflammé. La tempête était moins redoutable que toi dans ta fureur. L'éclair brillait moins dans la plaine que ton épée dans le combat. Ta voix était comme le bruit du torrent après la pluie, ou du tonnerre grondant dans le lointain. Plus d'un héros succomba sous tes coups, et les feux de ta colère consumaient les guerriers. Mais, quand tu revenais du combat, que ton visage était paisible et serein ! Tu ressemblais au soleil après l'orage, à la lune dans le silence de la nuit ; ton ame était calme comme le sein d'un lac, lorsque les vents sont muets dans les airs.

Mais maintenant que ta demeure est étroite et sombre! En trois pas je mesure l'espace qui te renferme, ô toi qui fus si grand! Quatre pierres, couvertes de mousse, sont le seul monument qui te rappelle à la mémoire des hommes; un arbre qui n'a plus qu'une feuille, un gazon dont les tiges alongées frémissent au souffle des vents, indiquent à l'œil du chasseur le tombeau du puissant Morar. O jeune Morar! il est donc vrai que tu n'es plus! Tu n'as point laissé de mère, tu n'as point laissé d'amante pour te pleurer. Elle est morte, celle qui t'avait donné le jour; et la fille de Morglan n'est plus!

Quel est le vieillard qui vient à nous appuyé sur son bâton? L'âge a blanchi ses cheveux; ses yeux sont encore rouges des pleurs qu'il a versées; il chancèle à chaque pas. C'est ton père, ô Morar! ton père, qui n'avait d'autre fils que toi; il a entendu parler de ta renommée dans les combats, et de la fuite de tes ennemis. Pourquoi n'a-t-il pas appris aussi ta blessure? Pleure, père infortuné, pleure; mais ton fils ne t'entend point; son sommeil est profond dans la tombe, et l'oreiller où il repose est enfoncé bien avant sous la terre. Morar ne t'entendra plus; il ne se réveillera plus à la voix de son père. Quand le rayon du matin entrera-t-il dans les ombres du tombeau? quand viendra-t-il finir le long sommeil de Morar? Adieu pour jamais le plus brave des

hommes ; conquérant intrépide, le champ de bataille ne te verra plus ; l'ombre des forêts ne sera plus éclairée de la splendeur de ton armure : tu n'as point laissé de fils qui rappelle ta mémoire. Mais les chants d'Alpin sauveront ton nom de l'oubli ; les siècles futurs apprendront ta gloire, ils entendront parler de Morar.

Aux chants d'Alpin, la douleur s'éveilla dans nos ames ; mais le soupir le plus profond partit du cœur d'Armin. L'image de son fils qui périt à la fleur de ses ans, vient se retracer à sa pensée. Carmor (1) étoit auprès du vieillard. Armin, lui dit-il, pourquoi ce soupir si profond ? Ces chants doivent-ils t'attrister ? La douce mélodie des chants attendrit et charme les ames ; ils sont comme la vapeur qui s'élève du sein d'un lac, et se répand dans la vallée silencieuse : les fleurs se remplissent de rosée ; mais le soleil reparaît, et la vapeur légère s'évanouit. Pourquoi donc cette sombre tristesse, chef de l'île de Gorma ?

ARMIN.

Oui, je suis triste, et la cause de mes regrets n'est pas légère. Carmor, tu n'as point perdu ton fils, tu n'as point perdu ta fille. Le vaillant Colgar et la charmante Anyra vivent sous tes yeux. Tu vois

fleurir les rejetons de ta famille; mais Armin reste le dernier de sa race. Que le lit où tu reposes est sombre, ô Daura! ô ma fille! que ton sommeil est profond dans la tombe! Quand te réveilleras-tu, pour faire entendre à ton père la douceur de tes chants? O nuit cruelle.... Levez-vous, vents d'automne, levez-vous, soufflez sur la noire bruyère: torrens des montagnes, rugissez; et vous, tempêtes, grondez dans la cime des chênes. Roule sur les nuages brisés, ô lune! montre par intervalles ta face mélancolique et pâlissante. Rappelle à mon ame cette nuit cruelle, où j'ai perdu mes enfans, où le brave Arindal, mon fils, est tombé; où la belle Daura, ma fille, s'est éteinte.

O ma fille! tu étois belle comme la lune sur les collines de Fura; ta blancheur surpassait celle de la neige, et ta voix étoit douce comme l'haleine du zéphir. O mon fils! rien n'égalait la force de ton arc et la rapidité de ta lance dans les combats; ton regard ressemblait à la sombre vapeur qui s'élève sur les flots, et ton bouclier au nuage qui porte la foudre.

Armar, guerrier fameux, vint à ma demeure, et rechercha l'amour de Daura; il n'essuya pas de longs refus. Les amis de ce couple aimable concevaient de leur union de flatteuses espérances.

Le fils d'Odgal, Erath, furieux de la mort de son

frère, qu'Armar avait tué, descend sur le rivage, déguisé en vieux matelot. Il laisse sa barque à flot. Ses cheveux semblaient blanchis par l'âge; son œil était sérieux et calme. « La plus belle des femmes, dit-il, aimable fille d'Armin, non loin d'ici s'élève dans la mer un rocher qui porte un arbre chargé de fruits vermeils. C'est là qu'Armar attend sa chère Daura. Je suis venu pour lui conduire son amante au travers des flots. »

La crédule Daura le suit : elle appelle Armar; mais l'écho (2) du rocher répond seul à ses cris : « Armar, Armar, mon amant, pourquoi me laisses-tu « dans ces lieux mourante de frayeur ? Ecoute, « Armar, écoute, c'est Daura qui t'appelle ». Le perfide Erath regagne le rivage en éclatant de rire. Elle élève la voix, elle appelle son frère, son père, « Arindal, Armin ! quoi ! personne pour secourir « votre Daura » ? Sa voix parvient jusqu'au rivage. Arindal descendait de la colline tout hérissé des dépouilles de la chasse : ses flèches retentissaient à son côté, son arc était dans sa main; cinq dogues noirs suivaient ses pas. Il voit le perfide Erath sur le rivage, il l'atteint, le saisit, l'attache à un chêne : de robustes liens enchaînent ses membres; il charge les vents de ses hurlemens. Arindal s'élance dans le bateau, il monte sur les flots pour ramener Daura sur le rivage. Armar accourt, et le prend pour le

ravisseur : transporté de rage, il décoche sa flèche ; elle vole, elle s'enfonce dans ton cœur, ô mon fils ! tu meurs, au lieu du perfide Erath. La rame reste immobile. Mon fils tombe sur le rocher, se débat, et meurt. Quelle fut ta douleur, ô Daura ! quand tu vis le sang de ton frère couler à tes pieds ?

Les vagues brisent le bateau contre le rocher. Armar se jette à la nage, résolu de secourir Daura, ou de mourir. Un coup de vent fond tout-à-coup du haut de la colline sur les flots. Armar s'abîme, et ne reparaît plus.

Seule sur le rocher que la mer environne, ma fille faisoit retentir les airs de ses plaintes. Son père entendait ses cris redoublés, et son père ne pouvait la secourir ! Toute la nuit, je restai sur le rivage. J'entrevoyois ma fille à la faible clarté de la lune ; toute la nuit, j'entendis ses cris. Le vent soufflait avec fureur, et la pluie orageuse battait les flancs de la montagne. Avant que l'aurore parût, sa voix s'affaiblit par degrés, et s'éteignit comme le murmure du zéphyr mourant dans le feuillage : la douleur avait épuisé ses forces ; elle expira : elle te laissa seul, malheureux Armin. Tu as perdu le fils qui faisait ta force dans les combats ; tu as perdu la fille qui faisait ton orgueil au milieu de ses compagnes.

Depuis cette nuit affreuse, toutes les fois que la

tempête descend de la montagne, toutes les fois que le vent du nord soulève les flots, je vais m'asseoir sur le rivage, et mes regards s'attachent sur le rocher fatal. Souvent, lorsque la lune luit à son couchant, j'entrevois les ombres de mes enfans; elles s'entretiennent tristement ensemble. Quoi! mes enfans, n'auriez-vous point pitié d'Armin? ne répondrez-vous jamais à sa voix? Hélas! ils passent, et ne regardent point leur père. Oui, Carmor, je suis triste, et la cause de mes regrets n'est pas légère.

Tels étaient les chants des bardes dans Selma : ils fixaient l'attention de Fingal, par les accords de leurs harpes et par les récits des temps passés. Les chefs accouraient de leur colline pour entendre leurs concerts harmonieux, et comblaient d'éloges le chantre de Cona (3), le premier des bardes. Mais maintenant la vieillesse a glacé ma langue, et mon ame est éteinte : j'entends encore quelquefois les ombres des bardes, et je tâche de retenir leurs chants mélodieux. Mais ma mémoire m'abandonne; j'entends la voix des années qui me crie en passant: « Pourquoi Ossian chante-t-il encore? Il sera bientôt étendu dans son étroite demeure, et nul barde ne célébrera sa renommée. »

Roulez sur moi, tristes années; et, puisque vous ne m'apportez plus de joie, que la tombe s'ouvre et

reçoive Ossian ; car ses forces sont épuisées. Les enfans des concerts sont allés jouir du repos ; ma voix reste après eux, comme un bruit qui murmure encore dans un rocher battu des flots, quand tous les vents se taisent, et que le nautonnier aperçoit de loin les derniers balancemens des arbres.

Fin des chants de Selma.

NOTES DES CHANTS DE SELMA.

(1) Chef de l'île de Gorma.

(2) Il y a dans l'original, le fils du Rocher : ils croyaient que l'écho était un esprit habitant du rocher, qui se plaisait à répéter les sons qu'il entendait.

(3) Ossian.

CALTHON

ET

COLMAL.

SUJET.

Ce poëme, ainsi que beaucoup d'autres d'Ossian, est adressé à un des premiers missionnaires chrétiens qui vinrent en Ecosse. Voici l'aventure sur laquelle il est fondé, telle que la tradition l'a transmise. Duntalmo régnait sur les rives du Teutha, qu'on croit être le Tweede; et Rathmor habitait sur les bords du Clutha, aujourd'hui le Clyde. Rathmor était autant renommé pour sa générosité et son hospitalité, que Duntalmo l'était pour son ambition et son infâme cruauté. Duntalmo, par jalousie ou à cause de quelque haine de famille, assassina Rathmor dans une fête. Mais ensuite touché du remords, il éleva dans son propre palais les deux fils de Rathmor, Calthon et Colmar.

A peine furent-ils sortis de l'enfance, qu'ils laissèrent entrevoir quelques desseins de venger la

mort de leur père. Aussitôt Duntalmo les enferma dans deux cavernes sur les bords du Teutha, dans l'intention de les faire périr secrètement. Mais Colmal, fille de Duntalmo, qui n'avait pu voir Calthon avec indifférence, lui aida à sortir de sa prison, et s'enfuit avec lui chez Fingal, déguisée en jeune guerrier. Fingal envoya Ossian à la tête de trois cents hommes pour secourir Colmal; mais il n'était plus temps. Duntalmo l'avait poignardé. Ossian attaqua ce roi barbare, défit entièrement son armée, et le tua de sa propre main. Calthon épousa sa libératrice, et Ossian revint à Morven.

HABITANT solitaire du rocher, le son de ta voix me charme. Tes accens se mêlent au murmure du ruisseau qui fuit dans cette étroite vallée. A tes chants mon ame se réveille, au milieu de ma demeure. J'étends encore mon bras vers ma lance, comme autrefois dans les jours de ma jeunesse; mais bientôt je sens que mon bras est sans force, et mon cœur soupire. Enfant du rocher, refuseras-tu d'écouter les chants d'Ossian? Mon ame est remplie des évènemens passés. Je sens renaître la joie de ma jeunesse. Tel paraît le soleil à l'occident, quand il a dégagé sa tête brillante des nues qui portaient l'orage : les vertes collines semblent lever leurs têtes humides au-devant de sa lumière; les ruis-

seaux coulent plus gaiement dans la plaine ; le vieux guerrier sort de sa demeure, appuyé sur son bâton ; les rayons du soleil dorent ses cheveux blancs.

Vois-tu ce bouclier suspendu dans la demeure d'Ossian ? Il porte les marques des combats, et ses bosses brillantes ont perdu leur éclat ; c'est le bouclier du vaillant Duntalmo, le chef de Teutha. Il le porta dans les combats, jusqu'au moment où il tomba sous le fer d'Ossian. Ecoute, enfant du rocher ; écoute l'histoire des temps passés.

Rathmor était le chef de Clutha. Sa demeure était l'asyle du faible. Les portes de Rathmor n'étaient jamais fermées à l'étranger ; il était toujours admis à ses fêtes, et il s'en retournait en bénissant le généreux Rathmor. Ses bardes chantaient : ils touchaient leurs harpes ; l'homme, accablé de tristesse, entendait leurs accords, et la joie reparaissait sur son front. Duntalmo, le farouche Duntalmo vint, et provoqua Rathmor au combat. Le chef de Clutha, eut l'avantage. Duntalmo se retira, la rage dans le cœur. Quelque temps après, il revint, pendant la nuit, à la tête d'une troupe nombreuse, et le généreux Rathmor succomba. Il resta étendu, sans vie, au milieu de son palais, où il avait si souvent admis l'étranger à ses fêtes.

Ses deux fils, Colmar et Calthon, étaient encore

dans l'âge le plus tendre. Ils entrent, avec la gaieté de l'enfance, dans le palais de leur père; ils le voient baigné dans son sang; leurs larmes coulent. A la vue de ces malheureux enfans, l'ame féroce de Duntalmo s'attendrit; il les fit conduire dans son palais d'Alteutha.

Déja les deux orphelins avaient grandi dans la maison de leur ennemi; déja leur bras tendait l'arc en sa présence; déja ils combattaient à ses côtés. Ils virent les murs de leur père renversés, et la ronce croissant dans sa demeure; leurs larmes coulaient en secret, et la tristesse se montrait quelquefois malgré eux sur leur visage.

Duntalmo s'aperçut de leur chagrin. Son ame ténébreuse résolut aussitôt leur mort. Il les enferma dans deux cavernes sur les rives du Teutha.

Jamais le soleil ne pénétra dans ces affreuses prisons; jamais la lune n'y répandit sa douce clarté pendant la nuit. Les fils de Rathmor, plongés dans ces épaisses ténèbres, attendaient la mort.

La fille de Duntalmo, Colmal, à la belle chevelure, aux yeux bleus et languissans, pleurait dans le silence. Ses regards s'étaient arrêtés secrètement sur Calthon, dont les traits étaient gravés profondément dans son ame.

Elle tremble pour son jeune héros; mais que pouvait faire Colmal? Sa main délicate ne pouvait

lever la lance. L'épée meurtrière n'était pas faite pour briller à son côté. Son beau sein ne s'était jamais élevé sous une cotte d'armes, et ses yeux n'inspiraient pas la terreur aux guerriers. Que peux-tu, Colmal, pour secourir ton amant? Elle marchait à pas inégaux; ses cheveux flottaient en désordre, e ses yeux égarés ne voyaient plus qu'à travers ses larmes.

Une nuit elle entre dans la salle des fêtes (1); elle couvre d'acier l'albâtre de son corps. C'était l'armure d'un jeune guerrier qui avait péri dès son premier combat. Elle court à la caverne de Calthon, et détache les liens qui captivaient ses mains.

« Lève-toi, fils de Rathmor, lui dit-elle, lève-toi; la nuit est obscure; fuyons ensemble vers le roi de Selma. Je suis le fils de Langal, qui trouva jadis un asyle dans la maison de ton père. J'ai appris que tu étais enfermé dans cette sombre caverne, et mon cœur s'en est indigné. Lève-toi, fils de Rathmor, profitons de l'obscurité de la nuit. »

« O voix favorable! répondit Calthon, sors-tu du sein des nuages? Souvent, dans mes songes, j'ai vu descendre les ombres de mes ancêtres, depuis que le soleil a retiré ses rayons loin de mes yeux, et que l'obscurité habite autour de moi; ou es-tu en effet le fils de Langal, ce guerrier que j'ai vu si souvent dans le palais de Clutha? Mais fuir vers

Fingal, et laisser périr Colmal ; laisser mon frère enfermé dans les ténèbres, et m'enfuir dans le pays de Morven ! Non, donne-moi cette lance, fils de Langal, et Calthon court défendre son frère. »

« Mille guerriers, répliqua la jeune Colmal, assiègent ton frère. Que peut Calthon contre cette multitude ? Fuyons, te dis-je, vers le roi de Morven. Il viendra à la tête de son armée. Il tend une main secourable aux malheureux, et son épée tutélaire étincelle autour du faible. Lève-toi, fils de Rathmor ; les ombres de la nuit vont bientôt s'évanouir. Duntalmo verra la trace de tes pas sur la plaine, et il te faudra périr dans ta jeunesse. »

Le héros se lève en soupirant. Le souvenir de son frère lui fait verser un torrent de larmes. Il prend avec son guide le chemin du palais de Selma ; mais Calthon ignorait que ce fût la belle Colmal. Son beau visage était caché sous le casque, et son sein d'albâtre respirait sous l'acier. Fingal, revenant de la chasse, trouva les deux jeunes étrangers dans Selma.

Le roi entendit le récit de leur malheur, et tourna ses regards sur la troupe qui l'environnait. Mille héros se lèvent à-la-fois, et réclament l'honneur de conduire la guerre de Teutha. J'accourus avec ma lance du haut de la colline, et l'espérance du combat fit palpiter mon cœur.

« Mon fils, me dit le roi, prends la lance de Fingal, vole aux rives de Teutha, et sauve le malheureux Colmar. Que ta renommée précède ton retour comme un zéphyr agréable, afin que mon cœur nage dans la joie, quand j'apprendrai que mon fils fait revivre la gloire de nos aïeux. Ossian, sois une tempête dans le combat; mais appaise-toi, quand l'ennemi sera terrassé. C'est à cette conduite que je dois toute ma gloire. Tâche, mon fils, de ressembler au chef de Selma. Quand le guerrier présomptueux vient dans mon palais, mes regards ne daignent pas s'arrêter sur lui. Mais je tends une main bienfaisante au malheureux, et mon épée protège le faible. »

Transporté de joie, je prends mes armes; Diaran et Dargo (2) se lèvent pour m'accompagner. Trois cents jeunes guerriers suivent mes pas. Les deux aimables étrangers marchaient à mes côtés. Bientôt Duntalmo entendit le bruit de notre approche; il rassemble toutes ses forces, et s'arrête avec sa troupe sur le sommet d'une colline. Ainsi paraissent des rochers que la foudre a frappés, quand leurs arbres noircis et dépouillés penchent vers la terre, et que les ruisseaux de leurs grottes sont taris.

Le torrent de Teutha roulait avec orgueil devant le sombre ennemi. J'envoyai un barde offrir à Duntalmo le combat dans la plaine. Il ne répondit que

par un sourire insultant. Aussitôt son armée se meut sur la colline ; on eût cru voir un nuage s'ébranler sur la montagne, quand les vents, entrés dans son sein, étendent et déploient de toutes parts son voile immense.

Le barbare fait traîner le malheureux Colmar lié de mille liens, sur la rive de Teutha. Ce jeune héros paraissait accablé de tristesse. Ses yeux s'arrêtent sur ses amis. Il nous voyait sous les armes, sur la rive opposée. Duntalmo vient, et lui perce le flanc de sa lance. L'infortuné roule dans son sang, et nous entendîmes ses derniers soupirs.

Calthon, furieux, se précipite au milieu du torrent. Je m'appuie sur ma lance, et m'élance à l'autre bord. Les ennemis tombent sous nos coups ; mais la nuit vient, et nous sépare. Duntalmo se retire sur un rocher au milieu d'une antique forêt. Son cœur brûlait de rage contre l'aimable Calthon. Ce jeune guerrier était debout sous un arbre, plongé dans une morne douleur. Il pleurait son cher Colmar ; Colmar, enlevé à la fleur de son âge, avant d'avoir rien fait pour la gloire.

J'ordonnai aux bardes de faire entendre des chants de douleur pour adoucir la sombre tristesse du héros ; mais, toujours dans la même attitude, il frappait souvent la terre de sa lance. Près de lui, les yeux humides de la jeune Colmal roulaient en secret dans

les larmes; elle pressentait que son amant, ou Duntalmo, allaient périr.

La nuit était au milieu de sa course. Le silence et les ténèbres régnaient dans la plaine. Le sommeil reposait sur les yeux des guerriers. L'ame de Calthon commençait à se calmer, et ses yeux étaient déja à demi fermés. Mais le torrent de Teutha murmurait encore dans son oreille; l'ombre de Colmar lui apparaît pâle et montrant ses blessures; elle pencha sa tête sur le héros; et, élevant sa faible voix: « Le fils de Rathmor dort plein de vigueur, et son frère est étendu, sans vie, sur la terre! Ne t'accompagnais-je pas à la chasse? ne poursuivions-nous pas ensemble la biche timide? Colmar n'a point été oublié jusqu'au jour où il a péri, jusqu'au jour où la mort a desséché la fleur de sa jeunesse. Mon corps pâle et froid est couché au pied du rocher de Lona. Lève-toi, Calthon; l'aurore s'avance avec ses rayons; Duntalmo va outrager le corps de ton frère ». A ces mots, l'ombre se retire, et disparaît. Calthon vit, en se levant, le sillon lumineux qu'elle traça dans l'air. Il part, il vole, et fait retentir au loin ses armes. L'infortunée Colmal se lève, et suit son amant dans les ténèbres, traînant derrière elle sa lance pesante.

Lorsque Calthon fut arrivé au pied du rocher de Lona, il trouva le corps de son frère étendu sur la terre. A ce spectacle, la rage s'empare de son ame;

il se précipite au milieu des ennemis. Les gémissemens de la mort montent dans les airs. Bientôt l'armée ennemie l'environne, et le presse. Il est pris, enchaîné, et conduit au farouche Duntalmo. Des cris de joie s'élèvent, et les collines y répondent au milieu de la nuit. A ce bruit, je me réveille en sursaut, et je saisis la lance de mon père. Diaran et le jeune Dargo se lèvent, et marchent à mes côtés. Nous cherchâmes en vain le brave Calthon. Son absence attrista nos ames : je craignis pour ma gloire, et mon courage se réveilla.

« Enfans de Morven, m'écriai-je, ce n'était pas ainsi que nos pères combattaient ; ils ne se reposaient point sur la terre de l'étranger, que l'ennemi ne fût tombé sous leurs coups. Leur force égalait celle des aigles du ciel ; leur gloire est le sujet de nos chants : mais nos guerriers tombent l'un après l'autre, et notre gloire dégénère. Que dira le roi, si Ossian retourne à Morven sans avoir vaincu ? Levez-vous, guerriers, prenez vos armes, et suivez Ossian. Il ne reverra point sans gloire les murs de Selma. »

L'aurore commençait à rougir les ondes du Teutha. Colmal se tenait derrière moi, et répandait des larmes. Elle demandait des nouvelles du chef de Clutha. Trois fois la lance tomba de sa faible main.

Ma fureur se tourna contre le jeune étranger ; et

mon ame, qui tremblait pour le sort de Calthon, s'indigna de ses pleurs.

« Jeune homme, dont les mains sont si faibles, lui dis-je, les guerriers de Teutha combattent-ils avec des larmes ? Ce n'est pas la douleur qui gagne les batailles, et le cœur de la guerre ne connaît point les soupirs. Va poursuivre les daims timides de Carman et les troupeaux bêlans de Teutha. Mais cède ces armes, ame timide, cède-les à un guerrier qui puisse les lever dans le combat. »

J'arrache de ses épaules sa cotte d'armes. Alors son sein de neige parut à découvert. Confuse, elle rougit, et baissa la tête. Je regardai mes guerriers en silence. La lance s'échappe de ma main, et je pousse un soupir. Mais quand j'appris le nom de cette belle, des flots de larmes coulèrent de mes yeux. Je fis des vœux pour la jeune étrangère, et j'ordonnai à mes guerriers de marcher au combat.

Habitant solitaire du rocher, pourquoi Ossian s'arrêterait-il à raconter comment périrent les guerriers de Teutha ? Ils sont maintenant oubliés dans leur propre pays, et l'on ne pourrait pas même retrouver leurs tombeaux dans la bruyère. Les années et les tempêtes les ont détruits, et les tertres qui les couvraient sont réduits en poussière. A peine aperçoit-on la tombe de Duntalmo ; à peine remarque-t-on la place où il est tombé sous la lance d'Ossian.

Quelque guerrier, dont l'âge a blanchi les cheveux et affaibli la vue, assis le soir auprès d'un chêne brûlant, raconte maintenant à ses enfans mes exploits et la chûte du sauvage Duntalmo. Les jeunes héros se penchent pour écouter le vieillard. La surprise et la joie brillent dans leurs yeux enflammés.

Je trouvai Calthon lié à un chêne. Mon épée trancha ses liens, et je lui rendis l'aimable Colmal. Ces deux amans fixèrent leur séjour à Teutha, et Ossian retourna au palais du roi de Morven.

Fin du poëme de Calthon et Colmal.

NOTES DU POËME DE CALTHON, etc.

(1) C'était là qu'on suspendait en trophées les armes des ennemis qu'on avait vaincus.

(2) Diaran était le père de Connal, qui fut tué si malheureusement par Crimora sa maîtresse. (Voyez Carrictura.)

Dargo était fils de Colath, et souverain de Lartho; il en est souvent question dans les autres poëmes d'Ossian. On dit qu'il fut tué à la chasse par un sanglier. M. Macpherson a publié la complainte de Mingala, épouse ou maîtresse de Dargo : mais sans assurer qu'elle fût d'Ossian. En voici la traduction.

L'épouse de Dargo accourt toute en larmes. Dargo n'est plus. Ses amis soupirent autour de son corps. Que fera l'infortunée Mingala? « L'homme farouche et cruel disparaissait devant Dargo, comme la vapeur du matin; mais les « cœurs généreux brillaient à son aspect comme l'étoile qui « précède le jour. Qui était le plus beau, le plus aimable de « tous les héros? C'était le vaillant fils de Colath; quel autre « que lui s'asseyait dans sa jeunesse au milieu des sages? Ta « main légère touchait la harpe avec grâce. Ta voix avait « la douceur du zéphire dans les ardeurs de l'été. Hélas! que « diront les guerriers? C'est un sanglier qui a donné la « mort à Dargo; la pâleur est sur ces joues autrefois si ver- « meilles. Ces yeux si pleins d'audace dans les dangers sont « éteints. Pourquoi es-tu mort sur nos collines, jeune héros, « plus beau que les rayons du soleil? La fille d'Adonsion « était aimable aux yeux des braves; elle était aimable à tous

« les yeux ; mais elle choisit Dargo pour son époux. Main-
« tenant, Mingala, tu es seule et délaissée. La nuit vient
« environnée de nuages. Où est le lit où tu vas reposer? Où?
« Dans la tombe de Dargo. Barde, pourquoi poses-tu cette
« pierre? Pourquoi fermes-tu l'entrée de cette étroite de-
« meure? Les yeux de Mingala s'appésantissent, elle va
« dormir avec son époux. Cette nuit j'ai entendu des chants
« de joie dans le palais de Lartho; maintenant le silence et
« l'horreur habitent autour de mon lit; Mingala va reposer
« avec Dargo. »

LATHMON.

SUJET.

Lathmon, fils de Nuath, prince breton, profita de l'absence de Fingal, qui était en Irlande, pour faire une descente dans le pays de Morven. Il s'avança jusqu'à la vue du palais de Selma ; mais, comme il était sur le point de l'assiéger, Fingal arriva : Lathmon se retira sur une colline, où il fut surpris pendant la nuit, et fait prisonnier par Ossian, et par Gaul fils de Morni. Le poëme commence au moment où Fingal paraît sur la côte, et finit à la moitié du jour suivant. Le premier paragraphe est en vers lyriques, et on le chantait sans doute autrefois comme un prélude avant la partie narrative du poëme qui est en vers héroïques.

Selma, le silence règne dans tes murs. Nul son ne retentit dans les bois de Morven. On n'entend que le bruit des flots qui se brisent sur la côte. Le soleil verse les torrens de sa lumière sur la plaine tranquille. Les filles de Morven s'avancent, et

tournent sans cesse les yeux vers les collines d'Ullin; leurs regards inquiets cherchent sur l'Océan les voiles du roi de Morven; il leur a promis d'être bientôt de retour : mais le vent du nord s'est levé, il retient les vaisseaux de Fingal.

Quel est ce noir torrent qui descend de la colline de l'orient? C'est l'armée de Lathmon. Il a appris l'absence de Fingal. Il se confie sur le vent du nord, qui s'oppose au retour du roi, et son cœur palpite de joie. Lathmon, pourquoi reviens-tu avec l'appareil menaçant de la guerre? Les braves sont absens de Selma. Les filles de Morven combattront-elles?..... Mais suspends ta course, Lathmon; n'aperçois-tu pas ces voiles? Déja je te vois fuir et disparaître. Tremble, la tempête est derrière toi : Fingal poursuit tes pas.

Les vagues roulaient à leur gré notre vaisseau au milieu de la nuit. Fingal se réveille en sursaut, et porte la main à sa lance. Ses guerriers se lèvent autour de lui. Nous comprîmes qu'il avait vu les ombres de ses pères. Elles descendaient souvent au milieu de ses songes, quand le fer de l'ennemi menaçait ses états, et que l'orage de la guerre était près d'éclater sur nous.

« Où êtes-vous, s'écria le roi de Morven, vents favorables, où êtes-vous? Rugissez-vous dans les antres du midi? poursuivez-vous les nuages pluvieux

sous un ciel étranger ? Pourquoi ne venez-vous point enfler mes voiles, et rider la surface azurée de mes mers ? L'ennemi est dans mes états, et je suis absent ! Amis, que chacun se couvre de sa cuirasse et saisisse son bouclier. Etendez toutes vos lances au-dessus des flots ; que toutes les épées sortent du fourreau. Lathmon est devant nous, à la tête d'une armée nombreuse ; Lathmon, qui a fui devant Fingal dans les plaines de Cona ; mais il revient comme un torrent qui s'est grossi dans son cours, et rugit entre nos collines. »

Ainsi parla Fingal. Nous entrâmes dans la baie de Carmona. Ossian monta sur la colline, et frappa trois fois son bouclier. Le rocher de Morven en répéta les sons, et les biches s'enfuirent en bondissant. A ma présence, les ennemis se troublèrent ; leurs bataillons épars se rassemblent. Fier de ma jeunesse et de mes armes, je m'offrais à eux sur la hauteur, comme un nuage menaçant.

Morni (1) était assis sous un arbre près des eaux du Strumon. Ce héros, en cheveux blancs, la tête appuyée sur son bâton, racontait les combats de sa jeunesse. A ses côtés, le jeune Gaul, son fils, l'écoutait avidement ; son ame s'enflammait au récit des exploits de son père. Souvent, dans les transports de son jeune courage, hors de lui, il se levait brusquement.

Le vieillard entendit le son du bouclier d'Ossian. Il reconnut le signal du combat; il tressaille et se lève. Ses cheveux blancs se partagent sur ses épaules. Le souvenir de ses exploits passés a ranimé ses forces. « Mon fils, dit-il au jeune Gaul, j'entends le signal de la guerre ; il annonce le retour de Fingal. Va dans mon palais de Strumon, va me chercher mes armes; choisis celles que mon père portait dans sa vieillesse; car je sens que mon bras commence à s'affaiblir. Et toi, mon fils, prends ton armure et vole à ton premier combat. Tâche d'atteindre à la gloire de tes pères! Elance-toi dans le champ de bataille comme l'aigle dans les airs. Pourquoi mon fils craindrait-il la mort? Les braves tombent avec gloire; ou leur bouclier repousse les traits de la mort, et la renommée repose sur leurs cheveux blancs. Ne vois tu pas, ô Gaul, combien les pas de ma vieillesse sont honnorés? Morni s'avance, les jeunes guerriers vont au-devant de lui; ils le contemplent avec respect, et le suivent des yeux dans un silence mêlé de joie. Aussi, mon fils, n'ai-je jamais fui le danger; mon épée a brillé dans l'orage de la guerre : l'étranger disparaissait devant moi, et ma présence renversait l'ennemi. »

Gaul apporte les armes de Morni. Le vieillard se couvre d'acier. Sa main affaiblie reprend la lance, que jadis il avait souvent rougie du sang ennemi. Il marche vers Fingal; son fils le suit : le roi de

Morven ne put contenir sa joie à la vue de ce vénérable guerrier.

« Roi de Strumon, lui dit-il, je te vois encore couvert de tes armes, malgré la faiblesse de l'âge. Morni a brillé dans les combats comme le rayon du soleil levant, quand il disperse les nuages orageux qui noircissaient la colline, et qu'il rend le calme à mes riantes campagnes. Mais pourquoi ne te reposes-tu pas au terme de ta course? Tes exploits sont le sujet de nos chants; le peuple te contemple et bénit ta vieillesse. Repose-toi, généreux vieillard; c'est assez de Fingal pour faire évanouir l'ennemi. »

« Fils de Comhal, répondit Morni, mon bras a perdu sa force. J'essaie de tirer l'épée de ma jeunesse. Immobile, elle résiste à mes efforts. Je jette ma lance, elle n'atteint point au but, et je sens la pesanteur de mon bouclier. Nous nous flétrissons comme l'herbe des collines, et notre force nous abandonne sans retour. Mais Fingal, j'ai un fils; je l'ai vu s'enflammer au récit des exploits de ma jeunesse; il n'a point encore tiré l'épée contre l'ennemi. Sa renommée n'a point encore commencé. Je viens avec lui au combat pour diriger son bras. Sa gloire sera l'astre qui éclairera mon ame à l'heure ténébreuse où je quitterai la vie.....Ah! puisse le nom de Morni être oublié des guerriers, et qu'en me

voyant désormais, les héros disent seulement : *Regardez le père de Gaul.* »

« Roi de Strumon, reprit Fingal, Gaul combattra, mais à mes côtés, mon bras protégera sa jeunesse. Va te reposer dans Selma ; tu entendras bientôt parler de nos exploits. Dis aux bardes de prendre leurs harpes et d'élever leurs voix, afin de réjouir les ombres de ceux qui vont périr dans le combat, et de remplir de joie l'ame de Morni. Toi, Ossian, tu as combattu plus d'une fois ; le sang des étrangers a coulé sur ta lance : Ossian, accompagne Gaul dans le combat ; mais ne vous éloignez pas de Fingal, de peur que l'ennemi ne vous surprenne seuls, et que vous ne voyiez tous deux périr votre gloire naissante. »

Je vis Gaul sous les armes, et mon ame se confondit avec la sienne ; car le feu de la guerre brillait dans ses yeux. Il fixait l'ennemi avec joie. Nous nous dîmes en secret les paroles de l'amitié. Seuls derrière la forêt, nous fîmes jaillir ensemble les éclairs de nos épées, et nous essayâmes la force de nos bras dans le vuide de l'air.

La nuit descendit sur Morven : Fingal était assis devant le chêne brûlant, et Morni était à ses côtés. Ils s'entretenaient ensemble des temps passés et des actions de leurs ancêtres. Trois bardes touchaient en même temps la harpe. Ullin près d'eux mêlait sa voix à leurs accords. Il chante le puissant Comhal.

A ce nom le front de Morni s'obscurcit. Son œil enflammé lance un regard terrible sur Ullin, et le barde cessa de chanter (2). Fingal s'aperçut de l'agitation du vieillard, et lui dit avec douceur « : Roi de Strumon, pourquoi cet air sombre? Que le passé s'efface de notre mémoire. Nos pères se sont livré de terribles combats. Mais nous nous asseyons ensemble aux fêtes de l'amitié. Nous avons tourné nos armes contre l'ennemi : il a disparu devant nous. Oublions les querelles sanglantes de nos pères, vaillant roi de Strumon. »

« Roi de Morven, répliqua Morni, je me souviens toujours avec plaisir de ton père. Il était terrible dans le combat; mes yeux se remplirent de larmes, quand je le vis tomber. Le brave périt, ô Fingal! et le lâche vieillit sur ses collines. Que de héros j'ai vu disparaître dans le cours de ma vie! J'ai cependant bravé comme eux tous les dangers, et je n'ai jamais évité le combat. Fingal, la nuit nous couvre de ses voiles; ordonne le repos à tes guerriers, afin qu'au retour de la lumière ils se lèvent pleins de force et de courage pour aller combattre le vaillant Lathmon. J'entends le bruit de son armée; Ossian, et toi, Gaul, vous êtes légers à la course; montez sur cette colline couverte d'arbres; observez les ennemis de Fingal. Mais n'approchez pas. Vos pères ne seraient point à vos côtés pour vous couvrir

de leurs boucliers. Ne vous exposez pas tous deux à perdre votre gloire : la valeur de la jeunesse peut s'égarer. »

Nous obéîmes avec joie aux ordres de Morni. Nous partons couverts de nos armes. Déja nous sommes dans les bois de la colline. Le ciel était enflammé d'étoiles : les météores, présage de la mort des héros, volaient sur la plaine, et le bruit lointain de l'armée ennemie frappait notre oreille. Ce fut alors que Gaul, emporté par son bouillant courage, la main sur son épée à demi-tirée, me dit : « Fils de Fingal, pourquoi sens-je brûler mon ame? Mon cœur bat avec violence. Mes pas sont mal assurés, et ma main tremble sur mon épée. Quand je tourne les yeux vers l'ennemi, il me semble que mon ame s'élance au-devant de moi, et me montre leurs troupes endormies. Ossian, est-ce que le cœur du brave tremble ainsi dans le combat?... Ah! quelle joie pour mon père, si nous fondions sur l'ennemi! Notre renommée croîtrait dans les chants des bardes, et les braves nous verraient marcher leurs égaux. »

« Fils de Morni, lui répondis-je, mon ame se plaît aussi dans les combats. J'aime à briller seul dans le champ de bataille et à faire chanter mon nom par les bardes. Mais si l'ennemi avait l'avantage, irais-je sans toi m'offrir aux yeux de mon père? Les yeux de mon

père sont terribles dans sa colère, ils lancent les feux de la mort. Non, je ne m'offrirai point à ses regards indignés. Ossian va mourir ou vaincre. Mais est-il quelque gloire pour les vaincus? Ils passent comme l'ombre.... Ossian ne passera pas ainsi, ses exploits égaleront ceux de ses aïeux. Gaul, fondons l'épée à la main sur l'ennemi. Si tu reviens seul du combat, va dans les murs de Selma. Dis à la belle Evirallina, que je suis tombé avec gloire. Porte-lui cette épée. Dis-lui de la donner à mon fils Oscar, dès que sa jeunesse commencera à fleurir. »

« Retourner à Selma, quand Ossian ne serait plus, dit Gaul en soupirant! Que dirait mon père? Que dirait Fingal? Le faible détournerait de moi sa vue avec mépris et dirait : *Voyez ce brave Gaul, qui a laissé son ami baigné dans son sang.* Non, vous ne me verrez qu'environné de ma gloire. Ossian, l'ame s'aggrandit dans les dangers, et mon père m'a souvent raconté les exploits des héros, quand ils ont combattu seuls. »

« Fils de Morni, répliquai-je, en m'avançant le premier sur la colline, nos pères loueront notre valeur en pleurant notre mort, et si leurs yeux se remplissent de larmes, leurs cœurs nageront dans la joie. Ils diront : *Nos enfans ne sont point tombés comme l'herbe des champs; ils ont semé la mort autour d'eux.* Mais pourquoi nous occuper du tom-

beau? L'épée défend le brave ; la mort poursuit le lâche dans sa fuite et son nom périt avec lui. »

Nous nous élançons à travers les ténèbres de la nuit. Un torrent tournait autour de l'armée ennemie, et roulait entre des arbres, dont l'écho répétait son murmure. Nous arrivons sur ses bords et nous voyons les ennemis endormis, leurs feux éteints, leurs gardes éloignées ; je m'appuyais déja sur ma lance pour franchir le torrent, quand Gaul me prenant par la main, me parla en héros.

« Le fils de Fingal veut-il fondre sur un ennemi qui dort ? Veut-il ressembler au vent furieux, qui déracine en secret les jeunes arbres au milieu de la nuit ? Ce n'est pas ainsi que Fingal a immortalisé son nom. Ce n'est pas pour de tels exploits que la gloire couronne les cheveux blancs de Morni. Frappe, Ossian, frappe le bouclier des combats. Que tous ces ennemis se réveillent, qu'ils viennent attaquer Gaul ; c'est sa première bataille, il veut essayer la force de son bras. »

Ce discours me transporta, et me fit verser des larmes de joie. « Oui, fils de Morni, l'ennemi viendra te combattre en face. Ta gloire va s'élever jusqu'aux cieux. Mais ne te laisse pas emporter trop loin, ô mon héros ! Que les éclairs de ton épée étincellent toujours près d'Ossian ; restons unis dans le carnage, et que nos bras frappent ensemble. Gaul, vois-tu ce

rocher dont les flancs obscurs sont faiblement éclairés par la lueur des étoiles ? Si nous n'avons pas l'avantage, appuyons-nous contre ce rocher, et faisons face à l'ennemi : il craindra d'approcher de nos lances, car la mort est dans nos mains. »

Je frappai trois fois mon bouclier : l'ennemi tressaille et se lève ; nous nous précipitons à l'instant ; ils fuirent en foule au travers des bruyères, ils crurent que Fingal lui même les poursuivait ; la force et le courage les abandonnent. Le bruit de leur fuite ressemblait au mugissement de la flamme qui parcourt et dévore les forêts.

Il fallait voir alors comme la lance de Gaul volait, comme son épée frappait ; Cremor tombe, et Lech avec lui. Duntalmo se débat dans son sang ; l'acier traverse le flanc de Crotha au moment où il se relevait sur sa lance : le sang coule de sa blessure, et jaillit sur les tisons à demi éteints du chêne embrasé. Catmin se voit poursuivi par le héros ; il monte précipitamment à un arbre desséché, mais la lance l'atteint par derrière ; il jette un cri aigu, il tombe, il entraîne dans sa chûte la mousse et les branches mortes qui viennent couvrir les armes de Gaul.

Tels furent tes exploits, vaillant fils de Morni, dans ta première bataille ; et toi, dernier rejeton de la race de Fingal, ton épée ne dormait pas à ton côté. Ossian s'élance, et les ennemis tombent sous

ses coups, comme l'herbe ou la tête du chardon sous le bâton d'un enfant qui frappe avec indifférence et traverse la campagne en sifflant.

L'aurore se lève, les ruisseaux brillent en serpentant dans la plaine. Les ennemis se rassemblent sur une colline. Lathmon écume de rage. Ses yeux enflammés sont baissés vers la terre. Il garde dans sa douleur un silence farouche; il frappe souvent sur son bouclier; et ses pas sont inégaux et pressés. Je l'aperçus dans l'éloignement, et je dis au fils de Morni : « Héros de Strumon, vois-tu les ennemis? Furieux, ils se rassemblent sur cette colline. Retirons-nous vers Fingal ; il paraîtra, et nos ennemis ne seront plus. Jeune guerrier, la gloire nous environne : Fingal et Morni nous reverront avec joie ; mais retirons-nous : Lathmon descend déja la colline. Retirons-nous donc lentement, afin que l'ennemi ne dise pas avec un sourire insultant : *Voyez ces héros nocturnes, ils sont comme les fantômes : terribles dans les ténèbres, ils s'évanouissent au premier rayon du jour.* Ossian, prends le bouclier de Gormar que tu as terrassé : les héros qui nous ont donné le jour verront avec joie la valeur de leurs enfans. »

Tandis que nous parlions ainsi, Sulmath s'approcha de Lathmon; Sulmath, chef de Dutha, sur les bords du noir torrent de Duvranna (3). Lathmon,

lui dit-il, pourquoi ne pas fondre sur eux à la tête de mille de tes héros ? pourquoi ne pas descendre avec ton armée, tandis qu'ils sont encore en notre présence, avant qu'ils fuient. La lumière naissante se réfléchit sur leurs armes, et nous les voyons se retirer devant nous tranquillement. »

« Guerrier peu généreux, répond Lathmon, tu veux que je fasse descendre mon armée; ils ne sont que deux, et je ferais briller mille épées contre ces héros. Nuath, mon père, pleurerait dans son palais la perte de sa gloire : il détournerait de moi ses regards indignés, si j'osais approcher de lui. Sulmath, va trouver ces guerriers; j'aperçois le superbe Ossian, sa gloire le rend digne de se mesurer avec moi. Dis-lui que Lathmon lui propose le combat. Sulmath vint à nous; j'acceptai avec joie le défi de Lathmon. Je posai mon bouclier sur mon bras, et Gaul plaça dans ma main l'épée de Morni. Nous revînmes au bord du torrent. Lathmon s'avança couvert de ses armes brillantes, et son armée roulait derrière lui comme un amas de nuages. »

« Fils de Fingal, me dit-il, ta gloire s'est accrue de nos désastres. Quelle foule de guerriers je vois ici terrassés de ta main! Lève maintenant ta lance contre moi, étends Lathmon mourant au milieu de son peuple, ou meurs toi-même. Il ne sera jamais dit que les guerriers de Lathmon aient péri sous ses

yeux, et que son épée soit restée oisive à son côté. Les beaux yeux de Cutha (4) rouleraient dans les larmes ; elle cacherait sa douleur dans mes vallons solitaires. »

« Et il ne sera jamais dit, répliquai-je, que le fils de Fingal ait fui ; quand il aurait déja un pied dans le tombeau, Ossian ne fuirait pas. Une voix intérieure lui crierait : « *Quoi! le barde de Selma craint l'ennemi!* » Non, il ne le craint pas, et les combats font ses délices. »

Lathmon perce mon bouclier de sa lance ; je sentis la fraîcheur de l'acier contre mon flanc. Je tire aussitôt l'épée de Morni. Je coupe en deux la lance de mon adversaire ; la pointe brillante roule sur la bruyère. Lathmon, brûlant de rage, lève son bouclier ; il en est couvert, et je ne vois plus que ses yeux sombres rouler au-dessus de ce rempart d'airain. Mais ma lance en perça les bosses éclatantes, et alla s'enfoncer dans l'arbre qui était derrière lui ; le bouclier reste suspendu au bout de la lance tremblante. Cependant Lathmon s'avançait toujours ; Gaul voulut prévenir la chûte de ce héros, il étendit son bouclier devant mon épée au moment où elle tombait comme un trait de feu sur mon adversaire.

Lathmon regarde le fils de Morni, il ne peut retenir ses larmes ; et, jetant son épée sur la terre : « Pourquoi, nous dit-il, pourquoi Lathmon combat-

trait-il les premiers des mortels ? Vos ames sont des rayons du ciel ; vos épées sont des flammes devorantes. Qui peut égaler la gloire de ces héros, dont la jeunesse s'illustre déja par de si grandes actions ? Ah ! que n'êtes-vous dans le palais de mon père ; il ne dirait pas que son fils cède à des faibles guerriers.... Mais quel est celui qui s'avance vers nous ; les côteaux tremblent au bruit de sa marche. Un essaim d'esprits aériens voltigent au milieu des éclairs qui partent de ses armes : ce sont les esprits tutélaires (5) des guerriers qui doivent tomber sous les coups du roi de Morven. Que tu es heureux, ô Fingal ! Tes enfans combattront dans tes guerres ; ils te devancent, et reviennent à toi couverts de gloire. »

Fingal s'approche d'un air doux et serein. Il se réjouit en secret des exploits de son fils. Le contentement éclate sur le visage de Morni ; les yeux du vieillard sont obscurcis par des larmes de joie. Nous allons tous ensemble au palais de Selma, et nous nous asseyons à la fête de Fingal. Les filles de Morven viennent à nous en chantant ; la douce et timide Evirallina (6) les accompagne ; sa chevelure noire tombe sur son cou d'albâtre. Elle tourne en secret les yeux sur Ossian. Sa main légère touche la harpe, et nous applaudissons tous à la fille de Branno.

Fingal se lève, et parle à Lathmon. A chaque mouvement de son bras, l'épée de Trenmor tremble

à son côté. « Fils de Nuath, pourquoi viens-tu chercher la renommée dans Morven ? Nous ne sommes pas de la race des faibles, et nos épées sont teintes du sang des braves. Avons-nous jamais porté la guerre dans ta patrie ? Fingal ne se plaît point dans les combats, quoiqu'il sente la force de son bras. Ma gloire s'accroît par la chûte des téméraires qui m'outragent, et ma foudre tombe sur les guerriers superbes : le combat s'engage, les tombeaux de mes guerriers s'élèvent de toutes parts. O mes ancêtres ! bientôt je resterai seul; mais du moins je resterai couvert de gloire, et mon départ de la vie laissera derrière moi une trace de lumière. Retire-toi, Lathmon, va porter la guerre dans d'autres contrées. La race de Morven est renommée dans les combats; et malheur à ses ennemis !

Fin du poëme de Lathmon.

NOTES DU POËME DE LATHMON.

(1) Morni était chef d'une tribu nombreuse du temps de Fingal et de Comhal son père. Comhal fut tué dans un combat contre cette tribu qui s'était révoltée. La conduite et la valeur de Fingal la ramenèrent bientôt à l'obéissance.

(2) Ullin avait mal choisi son sujet; Morni craignait qu'en chantant les exploits de Comhal, le barde ne réveillât dans l'ame de Fingal le souvenir de leurs anciennes querelles.

(3) Femme d'Ossian.

(4) On nomme encore aujourd'hui Duvran, une rivière d'Ecosse, qui a son embouchure à Banf.

(5) Femme de Lathmon.

(6) Les Calédoniens croyaient que chaque homme avait son esprit tutélaire.

(7) Evir-Allin.

OITHONA.

SUJET.

Lathmon, après avoir été vaincu par Fingal, comme on l'a vu dans le poëme précédent, se retira dans son pays. Gaul l'y accompagna. Nuath, père de Lathmon, reçut magnifiquement le héros calédonien, qui ne put voir Oithona, sa fille, sans l'aimer. Oithona répondit à l'amour de Gaul, et l'on avait fixé le jour où l'on devait les unir, quand Fingal envoya ordre à Gaul de se rendre à Morven, pour l'accompagner dans une expédition qu'il projetait contre les Bretons. Le fils de Morni obéit; mais, en partant, il promit à Oithona que, s'il survivait à cette entreprise, il reviendrait sur-le-champ, et il fixa même le jour de son retour. D'un autre côté, Lathmon fut aussi obligé de suivre Nuath à la guerre, et Oithona resta seule à Dunlathmon, séjour ordinaire de sa famille; elle avait autrefois dédaigné l'amour de Duromat, souverain de l'île d'Uthal, qu'on croit être une des Orcades. Cet amant méprisé profita de l'absence des héros

qui pouvaient défendre Oithona, l'enleva, la conduisit dans une île déserte, nommée Tromathon, et la cacha dans une caverne. Le poëme commence au moment où Gaul revient à Dunlathmon, et n'y trouve plus sa maîtresse.

L'OBSCURITÉ règne dans le palais désert de Dunlathmon : il n'est éclairé que par les faibles rayons de la lune qui ne montre que la moitié de son globe sur sa colline. La fille de la nuit semble détourner ses regards, et prévoir la tristesse qui va régner dans ces murs.

Le fils de Morni est dans la plaine ; mais quel silence dans le palais de son amante ! Nul rayon de lumière, qui perce l'épaisseur des ténèbres. La voix d'Oithona n'est point entendue au milieu du bruit des torrens.

« Où donc es-tu, belle Oithona ? Lathmon, ton frère, est dans le champ de la gloire ; mais toi, tu m'avais promis de demeurer dans ton palais, tu m'avais promis d'y attendre le retour du fils de Morni : j'avais vu à mon départ tes belles joues se mouiller de larmes, et ton sein se gonfler de soupirs ? Pourquoi ne viens-tu pas au-devant de ton amant, en accompagnant tes chants de joie des sons de ta harpe. »

Telles étaient les plaintes de Gaul en approchant

des tours de Dunlathmon. Les portes étaient ouvertes : aucune clarté dans le palais : les vents impétueux mugissaient dans les salles : les arbres avaient jonché le seuil de leurs feuilles, et l'on n'entendait au-dehors que le murmure de la nuit.

Triste et rêveur, le fils de Morni s'assied sur un rocher. Son ame frisonne dans l'incertitude du sort de son amante; il ne sait de quel côté tourner ses pas. Morlo, qui l'avait accompagné, s'était arrêté à quelque distance : il vit la douleur profonde de son ami, et il n'osait lui parler.

Le sommeil descend sur les deux héros, et avec lui les visions de la nuit. Oithona apparaît au fils de Morni. Sa noire chevelure flottait en désordre, ses yeux charmans roulaient dans les pleurs, le sang coulait sur son bras de neige, sa robe cachait à demi la plaie de son beau sein : Il dort, le fils de Morni, lui que mes yeux contemplaient avec tant d'amour ! Gaul repose sur ce rocher, loin de son amante abîmée dans le désespoir ! Une mer vaste environne l'île de Tromathon : là, je suis assise dans les pleurs au fond d'une sombre caverne, et je n'y suis pas seule, ô Morni : l'affreux Duromath y est avec moi. Il est avec toutes les fureurs de l'amour : que peut faire la malheureuse Oithona? »

Une bouffée de vent ébranle plus violemment la cime des chênes, et la vision s'évanouit. Gaul s'é-

veille, saisit sa lance, et se lève furieux : il tourne sans cesse ses yeux vers l'orient, et maudit la lenteur du jour. Enfin l'aurore paraît : il déploie ses voiles : les vents soufflent, et son vaisseau bondit sur l'abîme. Le troisième jour l'île de Tromathon sort à ses yeux du sein de l'Océan : elle semble un bouclier bleuâtre au milieu des eaux, et la vague blanchissante mugit contre ses rochers. La triste Oithona était assise sur le rivage, les yeux attachés sur les flots et baignés de larmes. Quand elle aperçut Gaul couvert de ses armes éclatantes, elle tressaillit d'horreur, et détourna la vue. Elle penche son visage vers la terre ; la honte rougit ses belles joues ; ses bras tremblans pendent à ses côtés. Trois fois elle veut fuir, et trois fois ses genoux chancelans se dérobent sous elle.

« Oithona, lui cria Gaul, pourquoi veux-tu me fuir ? La mort est-elle dans mes yeux, ou la haine dans mon cœur ? Tu es un rayon de l'aurore, qui vient m'éclairer dans une terre inconnue : mais quoi ! la tristesse obscurcit ton front ! Ton ennemi est-il près de toi ? Mon ame brûle de le rencontrer ; mon épée s'agite à mon côté, impatiente de briller dans ma main. Parle, fille de Nuath, réponds-moi, ne vois-tu pas mes larmes ? »

« Ah ! Gaul, répondit-elle en soupirant, pourquoi viens-tu à travers tant de mers, chercher la malheureuse Oithona ? Que n'ai-je pu mourir dans le secret

et passer comme la fleur qui naît et meurt inconnue sur le rocher! Pourquoi viens-tu recevoir mon dernier soupir? J'expire au matin de ma vie, et l'on ne prononcera plus mon nom; ou l'on ne le prononcera qu'avec horreur, et mon père versera un torrent de larmes. Tu seras triste, fils de Morni, tu déploreras la perte de la gloire d'Oithona; mais elle dormira dans la tombe et n'entendra plus la voix et les gémissemens de son amant. Ah! Gaul, pourquoi es-tu venu dans cette île funeste? »

« Fille de Nuath, je viens combattre ton ennemi : je le vois déja mort.... ou Gaul périra. Si je succombe, élève mon tombeau sur ce rocher, et quand tu verras quelque vaisseau bondissant sur les flots, appelle à grands cris les fils de l'Océan, * appelle-les, et donne-leur cette épée : qu'ils la portent au généreux Morni, afin que ce vieillard cesse de tourner ses regards vers le désert dans l'espérance de voir revenir son fils. »

« Et tu crois, répliqua Oithona avec un profond soupir, tu crois que je vivrai dans cette île odieuse, quand le fils de Morni ne sera plus! Mon cœur n'est pas formé de ce rocher, et mon ame n'est pas insensible comme cette mer, qui soulève ses vagues à tous

---

* Les matelots.

les vents, et roule avec indifférence dans le calme ou dans la tempête. Le même coup qui te renversera m'étendra dans la tombe. Fils de Morni, nous mourrons ensemble : oui, le trépas m'est cher; le tombeau a des charmes pour moi. Ile fatale, jamais je ne quitterai tes rochers. »

«Lathmon venait de partir pour la guerre : il allait combattre à côté de mon père sur les rochers de Dutormo. La nuit vint. J'étais assise dans mon palais, à la clarté d'un chêne embrasé. Les vents mugissaient dans la cime des arbres : j'entends des armes retentir : je tressaillis de joie : je crus que c'était toi qui revenais de Morven. Hélas ! c'était le farouche Duromath : il entre les yeux étincelans, son épée fumant encore du sang de mes amis : le cruel avait massacré tous ceux qui pouvaient défendre la malheureuse Oithona. Que pouvais-je faire? Mon faible bras ne pouvait lever la lance : il me saisit, et sourd à mes cris, il m'entraîne pleurante dans son vaisseau : il craignait le retour du brave Lathmon, du frère de la triste Oithona; mais regarde, c'est lui, le voilà qui fend les flots de l'Océan : il vient environné de ses guerriers. Qu'ils sont nombreux ! Fils de Morni, où porteras-tu tes pas? — Au combat, dit le héros en tirant son épée. Je n'ai jamais fui, et je commencerais à connaître la peur, quand tes ennemis s'avancent ! Retire toi dans cette caverne jusqu'à la fin du

combat. Morlo, apporte les arcs de nos aïeux, et le carquois de mon père : que les trois guerriers qui nous accompagnent décochent les flèches, et nous, combattons avec la lance. Quelle foule de guerriers sur le rocher! C'est une armée; mais nos ames sont intrépides. »

Oithona se retire dans sa caverne : un rayon de joie luit au milieu du trouble de son ame, comme l'éclair trace un sillon de feu sur le nuage orageux : elle s'arrête au dessein qu'elle a formé : son œil devenu farouche n'a plus de larmes.

A l'aspect du fils de Morni, Duromath s'avançait à pas lents. Le mépris contractait son visage affreux; le sourire insultant était sur ses lèvres; son œil rougeâtre s'enfonçait sous l'épaisseur de ses noirs sourcils.

« D'où viennent ces étrangers, dit-il? Sont-ce les vents qui vous ont poussés sur les rochers de Tromathon, ou venez-vous enlever la belle Oithona? Malheur à ceux que rencontre le bras de Duromath. Moi, je n'épargne pas le faible; j'aime à me baigner dans le sang de l'étranger. Oithona est pour moi un astre solitaire. Je jouis seul de sa beauté. Faible guerrier, prétends-tu troubler mon bonheur. Tu viens sans doute dans ce dessein : oui; mais retourneras-tu dans le palais de tes pères? »

« Tu ne reconnais donc pas le fils de Morni, lui

répondit Gaul? As-tu donc oublié le jour où tu fuyais lâchement devant moi, quand mon épée poursuivait l'armée de Lathmon sur les collines de Morven? Duromath, tu me parles avec insolence, tu sens que tes guerriers se rassemblent derrière toi; mais crois-tu que leur nombre m'intimide? Je ne suis pas de la race des lâches. »

A ces mots, Gaul s'élance : Duromath se cache derrière ses guerriers; mais Gaul l'atteint avec sa lance, lui perce le flanc, et d'un coup d'épée lui tranche la tête au moment où elle se penchait dans la mort. Trois fois le fils de Morni saisit par les cheveux, et secoue cette tête sanglante. Les guerriers de Duromath fuient épouvantés : les flèches de Morven les poursuivent, dix tombent et ensanglantent la mousse des rochers. Le reste court au vaisseau, déploye les voiles, et disparaît sur les mers.

Gaul court aussitôt à la caverne d'Oithona, il aperçoit un jeune homme appuyé contre un rocher. Une flèche était enfoncée dans son sein, et ses yeux éteints roulaient encore sous son casque. Le cœur de Morni fut attendri; il s'approche, et dit au jeune guerrier ces paroles pleines de douceur.

« Malheureux jeune homme, la main de Gaul peut-elle te guérir? Je connais les plantes de la montagne, j'en ai cueilli sur les bords des torrens solitaires. Souvent ma main ferma la blessure des braves, et

leur bouche et leurs regards reconnaissans ont béni le fils de Morni. Quel pays habitaient tes aïeux? Sans doute ils furent illustres, jeune infortuné. Quel deuil dans ta patrie ! Tu péris à la fleur de tes ans. « Oui, répondit l'inconnu, mes parens sont illustres; mais ils ne pleureront point ma mort: car ma gloire s'est évanouie comme la vapeur du matin. Un palais s'élève sur les bords de Duvranna, et voit ses tours couvertes de mousse réfléchies dans les eaux du torrent. Il est dominé par un rocher chargé de sapins antiques : tu peux le voir dans ce lointain; c'est-là que mon frère habite, il est renommé dans les combats : remets lui ce casque brillant. »

Le casque tombe des mains de Gaul à la vue d'Oithona. Blessée et mourante, elle avait pris dans la caverne l'armure d'un jeune guerrier, pour aller chercher la mort au milieu des combattans : elle ouvre à peine ses yeux appésantis; le sang coule encore de sa blessure.

« Fils de Morni, dit-elle, prépare ma tombe; le sommeil de la mort s'empare de mon ame, les yeux d'Oithona se couvrent de nuages. Ah ! que n'ai-je pu rester à Duvranna ! J'aurais joui de ma gloire, mes jours auraient coulé dans la joie, et mes jeunes compagnes auraient béni mes pas. Mais hélas, mon cher Gaul, je péris à la fleur de l'âge, et mon père dans sa demeure rougira de sa fille. »

Elle tombe pâle et sans vie sur le rocher de Tromathon. Le héros élève en pleurant son tombeau. Il revint dans sa patrie; mais nous nous aperçûmes de sa profonde tristesse. Je pris la harpe, et je chantai les louanges d'Oithona : la joie reparut sur le visage de Gaul; mais il soupirait souvent au milieu de ses amis; ainsi quand la tempête est passée, les vents encore par intervalles agitent les airs.

Fin du poëme d'Oithona.

CROMA.

SUJET.

MALVINA pleure la mort d'Oscar, son amant. Ossian l'entend; et, pour charmer ses ennuis, il lui raconte l'expédition qu'il a faite contre Rothmar, à Croma, petit canton de l'Irlande. Crothar, roi de Croma, était vieux et aveugle. Fovar-Gormo, son fils, était trop jeune pour porter les armes. Rothmar crut que l'occasion était favorable pour s'emparer de Croma, et joindre ce petit royaume à ses états. Crothar, effrayé de l'entreprise de Rothmar, envoya demander du secours à Fingal, roi d'Ecosse. Fingal fit partir aussitôt son fils Ossian pour Croma; mais, avant l'arrivée d'Ossian, Fovar-Gormo, malgré sa jeunesse, ose attaquer Rothmar. Il perd la vie dans le combat, et voit, en mourant, la déroute entière de son armée. Ossian arrive, recommence la guerre, combat Rothmar, le tue, délivre Croma de tous ses ennemis, et retourne en Ecosse.

MALVINA.

Oui, c'était la voix de mon amant! Rarement son ombre vient me visiter dans mes songes. Ouvrez vos palais aériens, pères du puissant Toscar (1). Ouvrez leurs portes de nuages; Malvina est prête à vous rejoindre. Une voix me l'a annoncé dans mon sommeil, et je sens que mon ame est prête à prendre son vol. O vents, pourquoi avez-vous quitté les flots du lac? Vos ailes ont agité la cime de ces arbres, et le bruit a fait évanouir la vision. Mais Malvina a vu son amant; sa robe aérienne flottait sur les vents : ce rayon de soleil en doroit les franges : elles brillaient comme l'or de l'étranger. Oui, c'était la voix de mon amant : rarement son ombre vient me visiter dans mes songes!

Fils d'Ossian, cher Oscar, tu vis dans le cœur de Malvina : mes soupirs se lèvent avec l'aurore, et mes larmes descendent avec la rosée de la nuit. Cher amant, je fleurissais en ta présence comme un jeune arbrisseau; mais ta mort, comme un vent brûlant, est venu flétrir ma jeunesse. Ma tête s'est penchée : le printemps est revenu avec ses rosées bienfaisantes et ne m'a point fait refleurir. Mes jeunes compagnes me voyaient dans un morne silence au milieu de ma demeure : elles touchaient la harpe pour rap-

peler la joie dans mon ame; mais les larmes coulaient toujours sur les joues de Malvina : elles voyaient ma tristesse profonde, et elles me disaient : « Pourquoi es-tu si obstinée dans ta douleur, toi la première des belles de Lutha? Ton amant était donc à tes yeux aimable et beau comme le premier rayon du matin?

OSSIAN.

O ma fille, ta voix charme mon oreille : tu as, sans doute, entendu dans tes songes les chants des bardes décédés, lorsque le sommeil descendait sur tes yeux au doux murmure du Morut : tu as entendu leurs concerts dans un beau jour au retour de la chasse, et tu répètes leurs chants mélodieux. Tes accens, ô Malvina, sont doux; mais ils attristent l'ame : il est un charme dans la tristesse, lorsqu'elle est douce, et que le cœur est en paix; mais le chagrin, ô Malvina, consume l'homme, et ses jours s'écoulent bientôt dans les larmes : il tombe comme la fleur que la nuit a couverte de rosée, et que le soleil du midi vient brûler de ses rayons. Ma fille, prête l'oreille aux chants d'Ossian; il se rappele les jours heureux de sa jeunesse.

Fingal m'ordonna de déployer mes voiles. J'obéis : j'arrive et j'entre dans la baie de Croma, dans le riant pays d'Inisfail. On voit s'élever sur la côte les

tours antiques du palais de Crothar. Ce héros combattit avec gloire dans sa jeunesse ; mais alors les années accablaient ce guerrier. Rothmar l'assiégeait dans son palais. Fingal brûlant de rage envoya son fils Ossian secourir le compagnon de sa jeunesse, et combattre Rothmar. Je députe un barde, qui me devance : j'arrive ensuite au palais de Crothar. Je trouve le vieillard assis au milieu des armes de ses pères. Ses yeux ne voyaient plus : ses cheveux blancs volaient autour du bâton sur lequel il appuyait son corps chancelant. Il murmurait tout bas les chants des siècles passés : le bruit de nos armes frappa son oreille, il se lève avec effort, étend sa main tremblante, me touche et bénit le fils de Fingal. «Ossian, me dit-il, mes forces sont évanouies. Que ne puis-je lever cette épée, comme le jour où je combattois près de ton père à Struiha ? Ton père était le premier des mortels ; mais Crothar n'était pas non plus sans gloire. Le roi de Morven loua mon courage et plaça sur mon bras le bouclier de Calthar, qu'il avait tué dans la guerre. Ne le vois-tu pas suspendu à cette voûte ? Hélas ! mes yeux ne peuvent plus le voir. Ossian, as-tu la force de ton père ? Laisse-moi toucher ton bras.» J'obéis à son desir ; ses mains tremblantes touchèrent mon bras : il soupire ; il pleure ; »Mon fils, me dit-il, tu es robuste ; mais non pas autant que le roi de Morven ; mais qui est semblable

à ce héros? Qu'on prépare ma fête; que nos bardes chantent. Amis, c'est un héros que vous voyez aujourd'hui dans mon palais. »

On prépare la fête. Les harpes résonnent. La joie règne dans les palais; mais cette joie bruyante ne fait que couvrir la douleur qui habite au fond des cœurs. C'est le faible et pâle rayon de la lune qui effleure un nuage épais, sans le pénétrer. Les chants cessent. Le roi de Croma élève la voix : il me parle sans verser une larme ; mais ses sanglots interrompent cent fois ses paroles. « Fils de Fingal, ne remarques-tu pas la tristesse qui règne dans mon palais ? Je n'étais pas triste dans mes fêtes, quand mes guerriers vivaient. Je me réjouissais avec les étrangers, quand mon fils était près de moi ; mais il a disparu cet astre naissant, et n'a laissé derrière lui aucune trace de lumière. Il est mort, ce jeune héros, en combattant pour son père !

Le chef de Tromlo, Rothmar, apprit que j'étais aveugle, et que mon bras affaibli était oisif. Son ambition s'éveille, il vient à Croma, mes guerriers tombent sous ses coups. Indigné, je prends mes armes; mais faible, privé de la vue, que pouvait Crothar? Mes pas erraient au hasard dans mon palais. Je m'abandonnais à ma douleur. Je rappelais par de vains desirs les jours heureux de ma jeunesse, ces jours où je combattais, où je triomphais dans le champ

du carnage. Mon fils (2) revint de la chasse : son bras trop jeune encore, n'avait pas levé l'épée dans le combat; mais son cœur était magnanime, et le feu de la valeur brûlait dans ses yeux. Il vit le désordre et les pas chancelans de son père. Je l'entendis soupirer : « Mon père, me dit-il, est-ce ma faiblesse qui t'afflige ? Gémis-tu de n'avoir point de fils qui puisse te défendre? Mon père, je commence à sentir la force de mon bras. Déja j'ai tiré l'épée, et déja je sais bander l'arc. Permets que j'aille attaquer ce fier Rothmar, permets-le moi, ô mon père, je sens brûler mon cœur. Oui, tu le combattras, lui répondis-je, va ; mais que les autres guerriers marchent devant toi, afin que si mes yeux ne peuvent te voir revenir vainqueur, je puisse du moins entendre ta marche triomphante.

Il part, il combat, il meurt. L'ennemi s'avance vers mon palais : le meurtrier de mon fils approche à la tête de son armée ! »

« Ce n'est pas ici le temps, dis-je alors à Crothar, de remplir la coupe de la joie. » A ces mots, je prends ma lance, mes guerriers virent mes yeux lancer la flamme, et se levèrent autour de moi. Nous marchâmes toute la nuit sur la colline. Au retour de la lumière une vallée étroite et couverte de verdure se découvre devant nous. Sur les bords du ruisseau qui l'arrose, nous reconnaissons les guerriers de

Rothmar à l'éclat de leurs armes. Nous les surprenons dans le vallon : ils fuient : Rothmar périt de ma main. Le soleil n'était pas encore descendu vers le couchant, lorsque je revins présenter à Crothar les armes de son ennemi. Le vieillard voulut les toucher de ses mains, et la joie reparut sur son visage.

Les guerriers se rassemblent dans le palais : la fête recommence : la coupe de la victoire est vuidée à la ronde : cinq bardes s'avancent et chantent tour-à-tour les louanges d'Ossian : tout le feu de leur ame passait dans leurs chants, et dix harpes accompagnoient leurs voix. Le retour de la paix répandait l'allégresse dans Croma. La nuit vint sans troubler la douce sécurité, et l'on vit sans allarmes reparaître l'aurore. Nul ennemi ne fit briller sa lance dans les ténèbres. Tout le pays était dans la joie : Rothmar n'était plus.

J'élevai ma voix pour chanter le fils de Crothar, tandis qu'on le portait à sa dernière demeure. Son père était présent : on ne l'entendit point soupirer : sa main cherchait la blessure de son fils. Il la trouve au cœur. La joie éclate sur son visage : il vint à moi et me dit :

« Félicite-moi, Ossian ; mon fils n'est pas mort sans gloire. Le jeune guerrier n'a pas fui : il a rencontré la mort, mais en face. Heureux ceux qui meurent dans leur jeunesse, quand tout retentit du bruit

de leurs noms! L'homme faible et lâche ne les verra point vieillir dans leur demeure : il n'insultera point par un sourire à leurs mains tremblantes. Leur mémoire est célébrée dans les chants. Les larmes des jeunes filles coulent pour eux; mais les vieillards déclinent par degrés, et voient la renommée de leur jeunesse se perdre dans l'oubli : ils tombent dans le secret : ils n'ont plus de fils pour les pleurer. La joie environne leur tombe, et la pierre qui doit conserver leurs noms est posée sans larmes. Oui, heureux ceux qui meurent dans leur jeunesse environnés de toute leur gloire!

Fin du poème de Croma.

NOTES DU POËME DE CROMA.

(1) Malvina était fille de Toscar.

(2) Fovargormo.

BERRATHON.

SUJET.

On regarde ce poëme comme le dernier qu'Ossian ait composé, et on le nomme, en Ecosse, le dernier hymne d'Ossian. Fingal, dans son voyage de Loclin, où il avait été appelé par Sarno, père d'Agandecca (voyez Fingal, livre 3), *relâche à Berrathon, petite île de la Scandinavie. Il fut reçu magnifiquement par Larmor, roi de cette île, et vassal du souverain de Loclin. Fingal lui jura dès-lors une amitié éternelle, et lui en donna bientôt une preuve éclatante. Larmor fut détrôné et mis en prison par Uthal, son propre fils. Fingal envoya aussitôt Ossian et Toscar, père de Malvina, pour briser les fers de Larmor, et punir la conduite dénaturée d'Uthal. Uthal était d'une beauté rare, et qui était passée en proverbe ; aussi fut-il chéri des femmes. La belle Nina-Thoma, fille de Tor-Thoma, prince voisin de Berrathon, en devint éprise, et s'enfuit avec lui. Il la quitta bientôt pour une autre : il eut même la cruauté de con-*

duire Nina dans une île déserte, dans le dessein de l'y abandonner. Elle fut délivrée par Ossian, qui arriva à Berrathon avec Toscar, défit l'armée d'Uthal, et le tua de sa main. Nina, dont l'amour n'était pas éteint par la perfidie de son amant, mourut de douleur, en apprenant sa mort. Ossian et Toscar rétablirent Larmor sur le trône de Berrathon, et retournèrent triomphans vers Fingal.

O TORRENT! roule tes flots azurés autour de l'étroite vallée de Lutha (1); forêts des montagnes, penchez-vous pour l'ombrager, quand, à midi, le soleil y darde tous ses feux. On y voit le chardon solitaire, dont la chevelure grisâtre est le jouet des vents. La fleur incline sa tête au souffle du zéphir, et semble lui dire : « Zéphir importun, laisse-moi reposer, laisse-moi rafraîchir ma tête dans la rosée du ciel, dont la nuit m'a couverte. L'instant qui doit me flétrir est proche, et le vent jonchera bientôt la terre de mes feuilles desséchées. Demain, le chasseur, qui m'a vue dans toute ma beauté, reviendra : ses yeux me chercheront dans la prairie que j'embellissais : ses yeux ne m'y trouveront plus. ». Ainsi l'on viendra dans ces lieux prêter en vain l'oreille pour entendre la voix d'Ossian ; elle sera éteinte. Le chasseur, au lever de l'aurore, s'approchera de ma demeure ; il n'y entendra plus les sons de ma harpe.

« *Où est le fils de l'illustre Fingal* » ? Les larmes couleront sur ses joues.

Viens donc, ô Malvina, viens, en chantant, me conduire dans la riante vallée de Lutha ; élèves-y mon tombeau. Malvina, où es-tu ? Je n'entends point ta voix chérie, je n'entends point tes pas légers : approche, fils d'Alpin, dis ; où est la fille de Toscar ?

LE FILS D'ALPIN.

Ossian, j'ai passé près des murs antiques de Tar-Lutha (2). La fumée ne s'élevait plus de la salle des fêtes : les cris de la chasse avaient cessé ; un morne silence régnait dans les bois de la colline. J'ai vu les filles de Lutha qui revenaient un arc à la main. Je leur ai demandé où était Malvina : elles ont tourné la tête sans me répondre, et leur beauté paraissait couverte d'un voile de tristesse : telles dans la nuit s'obscurcissent les étoiles, lorsque leur lumière s'éteint dans un humide brouillard.

OSSIAN.

Repose en paix, fille du généreux Toscar. Astre charmant, tu n'as pas brillé long-temps sur nos montagnes. Belle et majestueuse, au moment où tu as disparu, tu ressemblais à la lune quand elle

réfléchit son image tremblante sur les flots ; mais tu nous as laissés dans une affreuse obscurité. Nous sommes assis près du rocher, au milieu d'un vaste silence, et sans autre lumière que celle des météores. Astre charmant, tu as bientôt disparu !

Mais, semblable au point brillant qui part de l'orient, tu t'élèves dans les airs ; tu vas rejoindre les ombres de tes aïeux, tu vas t'asseoir avec eux dans le palais du tonnerre (3). Un nuage domine la montagne de Cona ; ses flancs azurés touchent au firmament ; il s'élève au-dessus de la région où soufflent les vents : c'est là qu'est la demeure de Fingal. Le héros est assis sur un trône de vapeurs, sa lance aérienne est dans sa main. Son bouclier, à demi couvert de nuages, ressemble à la lune, quand la moitié de son globe est encore plongée dans l'onde, et que l'autre luit faiblement sur la campagne. Les amis de Fingal sont assis autour de lui sur des siéges de brouillards ; ils écoutent les chants d'Ullin. Le barde touche sa harpe fantastique, et élève sa faible voix. Les héros, moins distingués, éclairent de mille météores le palais aérien. Au milieu d'eux, Malvina s'avance en rougissant : elle contemple les visages inconnus de ses ancêtres, et détourne ses yeux humides de pleurs.

« Pourquoi, lui dit Fingal, pourquoi viens-tu sitôt parmi nous, fille du généreux Toscar ? Quel

deuil dans le palais de Lutha ! quelle douleur pour la vieillesse de mon fils (4) ! J'entends le zéphir de Cona, qui se plaisait à soulever ton épaisse chevelure. Il vole à ton palais, tu n'y es plus ; il gémit entre les armes de tes aïeux. Etends tes ailes frémissantes, ô zéphir, va soupirer sur le tombeau de Malvina. Il s'élève au pied de ce rocher sur les bords du torrent bleuâtre de Lutha. Les jeunes filles qui chantaient à l'entour se sont retirées. Toi seul, ô zéphir, y fais entendre tes plaintes.

Mais qui part du sombre occident, porté sur un nuage ? Un sourire semble animer les traits obscurs de son visage ; sa chevelure de brouillard flotte sur les vents ; il se penche sur sa lance aérienne. O Malvina ! c'est ton père : « Pourquoi, dit-il, pourquoi brilles-tu sitôt sur nos nuages, astre charmant de Lutha ? Mais tu es triste, ô ma fille ; tu as vu disparaître tous tes amis. Une race (5) dégénérée nous remplace dans nos palais, et de tous ces héros il ne reste plus qu'Ossian. »

Eh quoi, tu te souviens d'Ossian, illustre Toscar ? Qui pourrait compter les combats de notre jeunesse ? Nos épées moissonnaient ensemble dans le champ de bataille : nous tombions sur l'ennemi, comme deux rochers qui se détachent du sommet de la montagne, et les fils de l'étranger disparaissaient : *Voilà les guerriers de Cona*, s'écriaient-ils en fuyant, *jamais ils*

ne combattent sans vaincre. Approche, fils d'Alpin, prête l'oreille aux chants du vieillard : les actions des siècles écoulés sont gravées dans mon ame, ma mémoire dissipe les ténèbres qui couvrent le passé : elle fait revivre les exploits qui illustrèrent le vaillant Toscar, quand nous voguions ensemble sur l'abîme des mers. Approche, fils d'Alpin, écoute les derniers accens du chantre de Cona (6).

Fingal commande, je déploie mes voiles, et Toscar, chef de Lutha, traversa avec moi les plaines de l'Océan. Nous dirigeâmes notre course vers l'île de Berrathon. La mer qui l'environne, est sans cesse agitée par la tempête ; c'est-là qu'habitait le généreux Larmor, courbé sous le poids des années : il avait donné des fêtes à Fingal, quand ce héros vint au palais de Starno disputer le cœur d'Agandecca (7). Uthal, si fier de sa beauté, l'amour de toutes les belles, Uthal, fils de Larmor, voyant son père accablé de vieillesse, le chargea de chaînes, et usurpa son palais.

Le vieillard languit long-temps dans une caverne sur le rivage de ses mers. Le jour naissant ne pénétrait point dans cette sombre demeure. Un chêne embrâsé ne l'éclairait point pendant la nuit : on y entendait les mugissemens des vents de l'Océan : l'antre obscur ne recevait que les derniers rayons de la lune à l'horison, et Larmor voyait luire l'étoile

rougeâtre au moment où elle tremble en se plongeant dans les flots de l'occident.

Snitho, le compagnon de la jeunesse de Larmor, vint au palais de Fingal, il lui raconta les malheurs du roi de Berrathon. Fingal s'en indigna : trois fois il porta la main à sa lance, résolu d'étendre son bras vengeur sur le perfide Uthal ; mais le souvenir de ses exploits se réveille dans son ame et l'arrête (8) : il ordonne à son fils et à Toscar de partir. Nous étions transportés de joie en traversant les flots : nos mains impatientes se portaient sans cesse à nos épées à demi tirées ; car jamais encore nous n'avions combattu seuls. La nuit descendit sur l'Océan, les vents se taisaient, la lune pâle et froide roulait dans les cieux, les étoiles levaient leurs têtes étincellantes. Nous vogâmes quelque temps le long de la côte de Berrathon, les vagues blanchissantes se brisaient contre les rochers.

« Quelle est, me dit Toscar, cette voix qui se mêle au bruit des flots, elle est douce, mais triste ? Est-ce la voix de l'ombre d'un barde ? Mais j'aperçois une fille seule, assise sur un rocher, sa tête penchée sur son bras de neige, les cheveux épars et flottans. Ecoutons, fils de Fingal, écoutons ses chants, ils sont agréables comme le gazouillement du ruisseau de Lavath. » Nous approchâmes à la faveur de la clarté silencieuse de la lune, et nous entendîmes cette complainte :

« Jusqu'à quand roulerez-vous autour de moi, sombres vagues de l'Océan? Ma demeure n'a pas toujours été dans un antre profond, au pied d'un chêne gémissant : il fut un temps où je m'asseyais aux fêtes du palais de Tor-Thoma; mon père se plaisait à entendre ma voix : les jeunes guerriers suivaient des yeux ma démarche gracieuse, et bénissaient la belle Nina. Tu vins alors, mon cher Uthal (9), tu me parus beau comme le soleil : les cœurs de toutes les jeunes filles sont à toi, fils du généreux Larmor; mais pourquoi me laisses-tu seule au milieu des flots, mon ame a-t-elle médité ta mort? Ma faible main a-t-elle levé le fer contre toi? Mon cher Uthal, pourquoi m'abandonnes-tu? »

Je ne pus entendre les plaintes de cette infortunée, sans répandre des pleurs : je me présentai devant elle couvert de mes armes, et je lui dis avec douceur : « Aimable habitante de cette caverne, pourquoi soupires-tu? Veux-tu qu'Ossian lève l'épée pour ta défense? Veux-tu qu'il détruise tes ennemis. Fille de Tor-Thoma lève-toi, j'ai entendu tes plaintes touchantes. Les enfans de Morven t'environnent : toujours ils protégèrent le faible, viens dans notre vaisseau, fille plus belle que cette lune qui brille à son couchant, viens, nous dirigeons notre course vers les rochers de Berrathon, vers les murs retentissans de Finthormo. »

Elle nous suivit : sa démarche développait toutes ses grâces. La joie reparut sur son beau visage ; ainsi quand, au printemps, les ombres qui couvraient la campagne sont dissipées, les torrens azurés brillent dans leurs cours, et l'épine verdoyante se penche sur leurs ondes.

Le jour renaît, nous entrons dans la baie de Rothma. Un sanglier s'élance de la forêt, ma lance lui perce le flanc. Je me réjouis en voyant couler son sang, et je prévis l'accroissement de ma gloire (10). Mais déja la colline de Finthormo retentit sous les pas des guerriers d'Uthal ; ils se répandent dans la plaine, et poursuivent les sangliers. Uthal s'avance à pas lents, fier de sa force et de sa beauté. Il lève deux lances affilées. Sa terrible épée pend à son côté. Trois jeunes guerriers portent ses arcs polis : cinq dogues légers bondissent devant lui. Ses guerriers le suivent, à quelque distance, et admirent sa démarche altière. Rien n'égalait ta beauté, fils de Larmor ; mais ton ame était sombre comme la face obscure de la lune, quand elle annonce la tempête.

Uthal nous aperçoit sur le rivage, il s'arrête ; ses guerriers se rassemblent autour de lui. Un barde en cheveux blancs s'avance vers nous. « D'où sont ces étrangers, dit-il ? Ils sont nés dans un jour malheureux, ceux qui viennent à Berrathon braver la force d'Uthal : il ne prépare point de fêtes dans son

palais pour recevoir les étrangers; mais leur sang rougit les ondes de ses torrens. Si vous venez de Selma, du palais antique de Fingal, choisissez trois de vos jeunes guerriers pour aller lui porter les nouvelles de l'entière destruction de son peuple. Peut-être il viendra lui-même; son sang coulera sur l'épée d'Uthal, et la gloire de Finthormo s'élèvera comme un jeune arbre, l'honneur du vallon. »

« Non, jamais, répliquai-je en courroux. Ton roi fuira devant Fingal. Les yeux du roi de Morven lancent les foudres de la mort; il s'avance, et les rois ne sont plus. Le souffle de sa rage les fait rouler au loin, comme des pelotons de brouillards. Tu veux que trois de nos jeunes guerriers aillent annoncer à Fingal que son peuple a péri, ils iront peut-être; mais du moins ils lui diront que son peuple a péri avec gloire. »

J'attendis l'ennemi de pied ferme. Près de moi, Toscar tire son épée : l'ennemi vient comme un torrent; les cris confus de la mort s'élèvent; le guerrier saisit le guerrier; le bouclier choque le bouclier; l'acier mêle ses éclairs aux éclairs de l'acier; les dards sifflent dans l'air; les lances résonnent sur les cottes d'armes, et les épées rebondissent sur les boucliers rompus. Tel au souffle impétueux des vents gémit un bois antique, quand mille ombres irritées rompent ses arbres au milieu de la nuit.

Uthal tombe sous mon épée, et les enfans de Berrathon prennent la fuite; à l'aspect de sa beauté, je ne pus retenir mes larmes. « Tu es tombé, m'écriai-je, ô jeune arbre, et ta beauté est flétrie. Tu es tombé dans tes plaines, et la campagne est triste et dépouillée. Les vents du désert soufflent; mais l'on n'entend plus frémir ton feuillage. Fils du généreux Larmor, tu es beau, même dans les bras de la mort.

Nina, assise sur le rivage, écoutait le bruit du combat. Lethmal, vieux barde de Selma, était resté près d'elle : « Vénérable vieillard, lui dit-elle en tournant sur lui ses yeux humides de larmes, j'entends le rugissement de la mort. Tes amis ont attaqué Uthal, et mon héros n'est plus. Ah! que ne suis-je restée sur mon rocher, au milieu des vagues de l'Océan: mon ame serait accablée de douleur; mais le bruit de sa mort n'aurait pas frappé mon oreille. Es-tu tombé dans tes plaintes, aimable souverain de Finthormo? Tu m'avais abandonnée sur un rocher; mais mon ame était toujours pleine de ton image. Uthal, es-tu tombé dans tes plaines? »

Elle se lève pâle et baignée de larmes; elle voit le bouclier d'Uthal couvert de sang; elle le voit dans les mains d'Ossian; elle vole éperdue sur la plaine; elle vole; elle trouve son amant; elle tombe : son ame s'exhale dans un soupir : ses cheveux cou-

vrent le visage de son amant. Je versai un torrent de larmes : j'élevai un tombeau à ce couple malheureux, et je chantai :

Reposez en paix, jeunes infortunés, reposez au murmure de ce torrent. Les jeunes filles en allant à la chasse verront votre tombeau, et détourneront leurs yeux. Vos noms vivront dans les chants des bardes; ils toucheront à votre gloire leurs harpes harmonieuses : les filles de Selma les entendront, et votre renommée s'étendra dans les contrées lointaines : dormez en paix, jeunes infortunés, dormez au murmure de ce torrent.

Nous restâmes deux jours sur la côte. Les héros de Berrathon s'y rassemblèrent. Nous conduisîmes Larmor à son palais : on y prépara la fête. Le vieillard faisait éclater sa joie. Il ne se lassait point de regarder les armes de ses aïeux, ces armes antiques qu'il avait laissées dans son palais, quand il en fut arraché par l'ambitieux Uthal. Nos louanges furent chantées en présence de Larmor : il bénit lui-même les héros de Morven : il ignorait que le superbe Uthal, son fils, avait péri dans le combat : on lui dit qu'il s'était enfoncé dans l'épaisseur de la forêt pour cacher sa douleur et ses larmes; mais, hélas! il était muet sous la tombe, au milieu de la bruyère de Rothma.

Le quatrième jour nous déployâmes nos voiles

au souffle favorable du nord. Larmor vint sur le rivage ; ses bardes le suivaient en chantant : il regardait avec joie la vaste bruyère de Rothma (13). Il aperçoit un tombeau ; le souvenir de son fils se réveille aussitôt dans son cœur ? « Quel est celui de mes guerriers qui est couché dans cette tombe ? Il paraît qu'il fut roi. Etait-il renommé parmi mes guerriers avant la révolte de l'orgueilleux Uthal ? Enfans de Berrathon, vous gardez le silence ! Le roi des héros n'est-il plus ? O mon cher Uthal, quoique ta main se soit armée contre ton père, ta mort déchire mon cœur. Que ne suis-je resté dans mon antre obscur ! Mon fils habiterait encore le palais de Finthormo : j'entendrais le bruit de ses pas, quand il poursuivrait le sanglier dans la plaine. Sa voix aurait pu, sur les vents, parvenir jusqu'au fond de ma caverne, et mon ame alors eût goûté quelque joie : mais la tristesse va pour jamais habiter mon palais. »

Tels étaient mes exploits, fils d'Alpin, quand mon bras avait la vigueur de la jeunesse. Telles étaient les grandes actions de Toscar ; mais Toscar est maintenant sur le nuage qui vole dans les airs, et je suis resté seul à Lutha. Ma voix est comme le bruit mourant des vents, quand ils abandonnent les forêts ; mais Ossian ne sera pas long-temps seul : il voit la vapeur qui doit recevoir son ombre : il voit

le brouillard qui doit former sa robe, quand il apparaîtra sur ses collines. Nos faibles descendans me verront, et admireront la haute stature des héros du temps passé : ils se cacheront dans leurs grottes, et ne regarderont le ciel qu'en tremblant : car je marcherai dans les nuages, et les orages rouleront autour de moi. »

« Conduis, fils d'Alpin, conduis le vieillard dans les bois. Les vents se lèvent : les sombres flots du lac frémissent. Ne vois-tu pas un arbre dépouillé de ses feuilles se penser sur la colline de Mora? Oui, fils d'Alpin, il se penche au souffle des vents bruyans. Ma harpe est suspendue à une branche desséchée. Ses cordes rendent un son lugubre. Est-ce le vent, ô ma harpe, ou quelque ombre qui te touche en passant? C'est, sans doute, l'amant de Malvina..... Mais apporte-moi ma harpe, fils d'Apin. Je veux chanter encore. Je veux que ces doux accords accompagnent le départ de mon ame. Mes aïeux les entendront dans leurs palais aériens. La joie brillera sur leurs faces obscures ; ils se pencheront sur le bord de leurs nuages ; ils étendront les bras pour recevoir leur fils. »

Un chêne antique et revêtu de mousse se penche et gémit sur le torrent. La fougère flétrie frémit auprès, et ses longues feuilles ondoyantes se mêlent aux cheveux blancs d'Ossian. Essaye ta harpe, Ossian,

et commence tes chants : approchez, ô vents, et déployez toutes vos ailes; portez mes tristes accens jusqu'au palais aérien de Fingal, qu'il puisse entendre encore la voix de son fils, la voix du chantre des héros. Le vent du nord ouvre tes portes, ô Fingal, je te vois assis sur les vapeurs, au milieu du faible éclat de tes armes. Tu n'es plus la terreur des braves. Ta substance n'est qu'un nuage pluvieux, dont le voile transparent nous laisse voir les yeux humides des étoiles. Ton bouclier est comme la lune à son déclin : ton épée est une vapeur à demi enflammée; qu'il paraît sombre et faible, ce héros qui jadis marchait si brillant et si fort!

Mais tu te promènes sur les vents du désert, et tu tiens les noires tempêtes dans ta main. Dans ta colère tu saisis le soleil, et tu le caches dans tes nuages (15). Les enfans des lâches tremblent, et mille torrens tombent du ciel.

Mais quand tu t'avances calme et paisible, le zéphir du matin accompagne tes pas. Le soleil sourit dans ses plaines azurées : le ruisseau plus brillant serpente dans son vallon : les arbrisseaux balancent leurs têtes fleuries, et le chevreuil bondit gaiment vers la forêt. Un bruit sourd s'élève dans la bruyère, les vents orageux se taisent. J'entends la voix de Fingal, cette voix qui depuis si long-temps n'a frappé mon oreille : « Viens, me dit-il, viens Ossian, il ne

manque rien à la renommée de Fingal. Nous avons brillé un moment comme des flammes passagères; mais nous avons quitté la vie comblés de gloire. Quoiqu'un éternel silence règne dans les plaines où nous avons vaincu, notre renommée vit dans nos tombeaux : la voix d'Ossian s'est fait entendre, et sa harpe a fait retentir les voûtes de Selma. Viens, Ossian, viens.... A ces mots, Fingal s'envole avec ses aïeux au milieu des nuages.

Oui, je vais te rejoindre, ô Roi des héros : la vie d'Ossian touche à son terme. Je sens que bientôt je vais disparaître, bientôt l'on ne verra plus la trace de mes pas dans Selma. Je vais m'endormir près du rocher de Mora, et les vents sifflans dans mes cheveux blancs ne m'éveilleront plus. O vents, que vos ailes légères vous emportent loin de ces lieux : vous ne pouvez plus troubler le repos du barde, ses yeux s'appésantissent. La nuit sera longue... retirez-vous, vents impétueux.

Mais, fils de Fingal, pourquoi cette tristesse, pourquoi ce nuage sur ton ame? Les héros des temps anciens ne sont plus, et leur renommée a péri avec eux. Les enfans des siècles à venir passeront, une race nouvelle les remplacera : les hommes se succèdent comme les flots de l'Océan, ou comme les feuilles des bois de Morven. Desséchées, elles volent au souffle des vents; mais bientôt on voit

reverdir un feuillage nouveau. Ta beauté, ô Ryno *, a-t-elle été durable? Ta force, mon cher Oscar, a-t-elle résisté au temps? Fingal lui-même n'a-t-il pas succombé, et les salles de ses aïeux n'ont-elles pas oublié l'empreinte de ses pas? Et toi, barde décrépit, tu resterais sur cette terre d'où les héros ont disparu! Non, mais ma gloire restera; elle y croîtra comme le chêne de Morven, qui oppose sa large tête à l'orage, et se rit des efforts des vents.

---

* Fils de Fingal, voyez le poëme suivant.

Fin du poëme de Berrathon.

NOTES DU POËME DE BERRATHON.

(1) Lutha était la patrie de Malvina.

(2) La tradition n'a pas transmis le nom de ce fils d'Alpin. Alpin était un des principaux bardes de Fingal.

(3) Palais de Toscar.

(4) La description de ce palais idéal de Fingal est poétique et conforme aux opinions du temps. On croyait, comme nous l'avons déja dit, que ces héros conservaient après leur mort, les mêmes goûts, les mêmes passions qu'ils avaient pendant leur vie.

(5) Ossian était très-attaché à Malvina, tant à cause de l'amour qu'elle conserva jusqu'à la mort pour Oscar, que pour les soins qu'elle avait de sa vieillesse, et l'attention avec laquelle elle écoutait ses poëmes.

(6) Toscar, était fils de Conloch, et frère de l'infortunée dont on a vu la mort tragique dans le second chant de Fingal.

(7) Ossian appelle ceux qui succédèrent aux héros dont il célèbre les actions, FILS DES PETITS HOMMES, pour marquer le mépris qu'il a pour eux. La tradition est absolument muette sur ce qui s'est passé dans le nord de l'Ecosse après la mort de Fingal, et de tous ses héros. Mais on peut conclure de l'expression méprisante d'Ossian, que les descendans de ces célèbres Fingaliens avaient bien dégénérés.

(8) Ossian fait entendre par cette expression que c'est le dernier poëme qu'il composa; ainsi c'est avec fondement que la tradition lui a donné le titre de DERNIER HYMNE D'OSSIAN.

(9) Il se battit pour cette belle avec Swaran. (Voyez Fingal, livre premier.)

(10) Fingal aurait cru compromettre sa gloire, en se mesurant avec un petit souverain, dont la valeur et les forces étoient si peu considérables.

(11) Uthal était roi de Finthormo; les noms de cet épisode ne sont point celtiques, d'où l'on peut conclure que le poëme d'Ossian est fondée sur une aventure réelle.

(12) Ossian croit que le sanglier qu'il a tué à son arrivée à Berrathon est un présage favorable pour le succès de son entreprise. Les montagnards d'Ecosse font encore une attention superstieuse au succès de leur première action quand ils se sont engagés dans quelque grande entreprise.

(13) Où la bataille s'était livrée.

(14) Ici commence la pièce lyrique, qui, suivant la tradition, terminait les poésies d'Ossian. Elle est mise en musique, et on la chante encore dans le nord de l'Ecosse; l'air en est simple et sauvage, et peu varié.

(15) Cette magnifique description du pouvoir de Fingal sur les vents, sur les tempêtes, sur le soleil qu'il saisit, et qu'il cache dans les nuages, semble contradictoire avec ce qu'Ossian a dit dans le paragraphe précédent, où il repré-

sente Fingal comme une ombre faible, et qui n'est plus la terreur des braves. Mais tout cela est conforme aux opinions du temps : on croyait que les ombres commandaient aux vents et aux tempêtes, mais qu'ils n'avaient plus de force pour combattre.

MINVANE.

SUJET.

Ryno, fils de Fingal, qui, comme on l'a vu dans le poëme de Fingal, fut tué, en Irlande, dans la guerre contre Swaran, était remarquable par sa beauté, sa légéreté à la course, et par ses exploits. Minvane, sœur de Gaul, dont il est si souvent question dans les poëmes d'Ossian, aimait Ryno. Sa complainte sur la mort de son amant était un épisode d'un long poëme d'Ossian, et cet épisode est le seul fragment du poëme qui soit parvenu jusqu'à nous. Le poète représente Minvane sur un rocher, et voyant arriver d'Irlande la flotte de Fingal.

Minvane triste, le visage enflammé, se penchait du haut du rocher de Morven, sur la vaste étendue des mers. Elle vit nos jeunes guerriers s'avancer, couverts de leurs armes brillantes : « *Où es-tu Ryno, où es-tu ?* »

Nos regards, tristes et baissés, lui disaient que Ryno n'était plus, que l'ombre de son amant s'était envolée dans les nuages, qu'on entendait sa faible voix murmurer avec le zéphyr dans le gazon des collines.

« Quoi ! le fils de Fingal est tombé dans les vertes plaines d'Ullin ! Le bras qui l'a terrassé était donc bien puissant ! Et moi, hélas! je reste seule. Non, je ne resterai pas seule, ô vents qui soulevez ma noire chevelure, je ne mêlerai pas long temps mes soupirs à vos sifflemens. Il faut que je dorme à côté de mon cher Ryno. Cher amant, je ne te vois plus revenir de la chasse, avec les grâces de la jeunesse. L'ombre de la nuit environne l'amant de Minvane, et le silence habite avec Ryno.

Où sont tes dogues fidèles ? Où est ton arc ? Ton bouclier impénétrable ? Ton épée semblable au feu du ciel ? Ta lance toujours ensanglantée.

Hélas ! j'aperçois tes armes entassées dans ton vaisseau. Je les vois couvertes de sang : on ne les a donc pas placées près de toi dans ta sombre demeure, ô mon cher Ryno ? Quand la voix de l'aurore viendra-t-elle te dire : *Lève-toi, jeune guerrier, les chasseurs sont déja dans la plaine ; le cerf est près de ta demeure ?* Retire-toi, belle aurore, retire-toi, Ryno dort : il n'entend plus ta voix ; les cerfs bondissent sur sa tombe. La mort environne le jeune

Ryno; mais je marcherai sans bruit, ô mon héros, et je me glisserai doucement dans le lit où tu reposes. Minvane se couchera en silence à côté de son cher Ryno : mes jeunes compagnes me chercheront; mais elles ne me trouveront point : elles suivront, en chantant, la trace de mes pas; mais je n'entendrai plus vos chants, ô mes compagnes : je m'endors auprès de Ryno.

Fin du poëme de Minvane.

DESCRIPTION

D'UNE NUIT DU MOIS D'OCTOBRE

DANS LE NORD DE L'ÉCOSSE.

SUJET.

* *Cinq bardes, rassemblés la nuit chez un chef qui est poète lui-même, sortent tour-à-tour pour observer les variations de l'atmosphère, et décrivent, en rentrant, ce qu'ils ont vu.*

PREMIER BARDE.

La nuit est triste et sombre, les nuages reposent amoncelés sur les collines : la lune ne paraît point dans les cieux : pas une étoile qui brille. J'entends

* Ce poëme n'est point d'Ossian, il a même été composé plus de mille ans après lui; mais comme l'auteur de cette pièce a beaucoup de la manière du barde écossais, nous croyons faire plaisir à noslecteurs en la joignant ici.

le bruit sourd et confus des vents dans la forêt lointaine : le torrent murmure tristement au fond du vallon : la chouette glapissante crie au haut de l'arbre qui est auprès de la tombe des morts. J'aperçois un fantôme dans la plaine; c'est l'ombre d'un guerrier qui n'est plus. Elle se dissipe : elle s'est évanouie. On portera par ce chemin quelqu'un dans la tombe : ce fantôme lui a tracé sa route.

J'entends un chien aboyer dans une cabane éloignée; le cerf est couché sur la mousse de la montagne; sa biche repose à ses côtés : elle a entendu le vent résonner dans son bois, je la vois qui se dresse avec effroi : elle se rassure et se couche sur la bruyère. Le chevreuil dort dans le creux d'un rocher, la tête du coq de bruyère est cachée sous son aile. Nul animal, nul oiseau dans la plaine que le renard et la chouette. L'une est perchée sur un arbre sans feuilles, l'autre paraît dans un nuage sur la cime du côteau.

Le voyageur triste, haletant, tremblant dans les ténèbres a perdu sa route : il avance au travers des épines et des buissons, et suit avec inquiétude le gazouillement du ruisseau : il craint les rochers et les marécages : il redoute les fantômes de la nuit. Le vieux arbre gémit sous l'effort des vents : la branche tombe, retentit sur la terre, et le vent chasse devant lui sur le gazon les glouterons flétris et enchaînés

ensemble : il croit entendre les pas légers d'un fantôme : il frissonne dans l'obscurité.

La nuit est sombre, nébuleuse, orageuse : les vents, les fantômes, les morts sont dans la plaine : mes amis, recevez-moi : sauvez-moi de la nuit.

SECOND BARDE.

Le vent s'est élevé, la pluie descend, l'esprit de la montagne crie, les arbres se choquent et tombent avec fracas, les portes battent contre les cabanes. L'ouragan chasse de la colline le cheval, la chèvre et la génisse mugissante ; battus de la pluie ils tremblent auprès du bord qui s'écroule. Le torrent se gonfle et roule à grand bruit son onde écumante. Le voyageur sonde le gué : entendez-vous ce cri ? Il meurt. Le chasseur se réveille brusquement dans sa hutte solitaire, il rallume les dernières étincelles de son foyer. Ses dogues humides et fumans se rangent autour de lui. Il presse la bruyère dans les crévasses de sa cabane : près de la porte, deux torrens qui descendent de la montagne, se choquent et se mêlent en mugissant. Le berger égaré, s'assied, triste et rêveur, sur le penchant de la colline ; il attend que la lune se lève pour le guider vers sa chaumière.

Les fantômes montent sur l'orage : on croit entendre les sons de leurs voix faibles, dans les

intervalles que laissent les bouffées de vent; leurs chants sont de l'autre monde. La pluie a cessé : un vent sec souffle : les torrents grondent : des gouttes froides tombent du toît. Je vois le ciel semé d'étoiles; mais la pluie s'amoncelle de nouveau : le couchant est chargé d'épais nuages. La nuit est orageuse, épouvantable. Mes amis, sauvez-moi de la nuit.

TROISIÈME BARDE.

Le vent continue de mugir dans le creux des montagnes, et de siffler dans le gazon des rochers. Les sapins tombent déracinés : la cabane de chaume est emportée : les nuages volent partagés au travers des cieux, et laissent voir par intervalles les étoiles qui étincellent. Le météore, présage de la mort, voltige et brille dans l'épaisseur des ombres; il s'arrête au haut de la colline, je vois à sa clarté la fougère desséchée, le noir sommet du rocher, le chêne renversé! Quel est celui que je vois près du torrent, enveloppé de ses vêtemens funèbres? Les vagues se poussent à flots pressés sur le lac, et battent les rochers de ses bords. Une barque est sur le côté, les rames se balancent sur les flots : une jeune bergère est assise près du rocher, et regarde tristement couler le torrent. Son amant lui a promis de venir à la fin du jour : elle a vu sa barque sur le

lac. Ah! si c'était celle qu'elle voit brisée sur le rivage! Sont-ce les gémissemens de son amant, qu'elle entend dans le sifflement des vents?

Ecoutez comme la grêle tombe; des flocons de neige descendent en silence des nues: la cime des monts blanchit, les vents se taisent, la nuit est inconstante et froide! O mes amis, sauvez-moi de la nuit.

QUATRIÈME BARDE.

La nuit est calme et pure; les étoiles étincellent sur un fond d'azur, les vents ont fui avec les nuages; ils s'abîment derrière la colline, la lune est sur le sommet de la montagne: à sa clarté brillent les arbres, les rochers, le lac tranquille, et le torrent du vallon.

Je vois la terre jonchée des débris des arbres, les gerbes de bled dispersées dans la plaine, le valet vigilant qui les rassemble en sifflant.

La nuit est calme et belle; qui vois-je venir du séjour des morts? J'aperçois un fantôme revêtu d'une robe de neige, aux bras d'albâtre, à la noire chevelure. Ah! c'est la fille de notre chef, que n'a-guère la mort nous enleva. Viens, belle ombre, viens te montrer à nos yeux. Tu faisais les délices des héros.....; mais le souffle des vents chasse devant eux le fantôme; il perd sa forme, ce n'est plus qu'une

blancheur qui s'étend sur la colline. Un vent frais chasse lentement le brouillard léger qui reposoit sur le vallon: il s'élève sur la colline: il monte dans les cieux. La nuit est azurée, calme, étoilée: la lune brille. Mes amis, laissez-moi jouir de cette belle nuit.

CINQUIÈME BARDE.

La nuit est calme, mais menaçante. La lune est assise sur un nuage du couchant: sa pâle lumière se meut lentement le long de la colline qui s'obscurcit par degrés. On entend le bruid sourd des vagues éloignées. Le torrent murmure sur le rocher; le coq chante. La nuit a passé le milieu de sa course: la ménagère s'éveille dans l'obscurité, et va ranimer le feu caché sous la cendre. Le chasseur croit que le jour approche, il appelle ses dogues qui accourent et bondissent devant lui. Il monte en sifflant la colline: une bouffée de vent écarte les nuages; le char étoilé du nord se découvre à sa vue. L'aurore est loin encore: il se couche et sommeille sur la mousse du rocher.

Ecoute le tourbillon qui agite la forêt et murmure tristement dans le vallon: c'est la redoutable armée des morts qui revient du haut des airs.

La lune s'est tout-à-fait cachée derrière la colline; ses derniers rayons en blanchissent faiblement le

sommet. L'ombre des arbres s' allonge encore : maintenant tout est ténèbres. La nuit est noire, silencieuse, épouvantable ; mes amis, recevez-moi, et sauvez-moi de la nuit.

LE CHEF.

Qu'importe que les nuages reposent sur les collines, que les fantômes voltigent dans la plaine, et fassent frissonner les voyageurs, que les vents grondent dans la forêt, que les bruyans orages descendent du sein des tourbillons, que les torrens mugissent, que les météores enflammés remplissent les airs, que la lune pâlissante s'élève au-dessus des montagnes ou cache sa tête dans les nuages, que la nuit soit orageuse ou calme, azurée ou sombre ; la nuit fuit devant le rayon qui part de l'orient ; le jour rajeuni, renaît du sein des ombres ; mais nous hélas! nous ne revenons point du sein du tombeau. Où sont nos guerriers des siècles passés? Où sont nos rois fameux? Le silence règne sur leurs champs de bataille ; à peine leurs tombes cachées sous l'herbe subsistent encore : Et nous aussi, bientôt nous serons oubliés! Cette demeure où nous chantons, s'écroulera ; nos descendans n'en pourront trouver les ruines. Ils demanderont aux plus anciens vieillards : « où s'élevoient les murs de la demeure de nos pères ? »

Elevez vos voix et touchez vos harpes, videz à la ronde la coupe de la joie. Suspendez cent torches allumées; jeunes bergers, jeunes bergères, commencez vos danses. Qu'un vieux Barde se tienne auprès de moi, et me raconte les exploits des temps passés, l'histoire des rois célèbres de notre pays, et de tous les guerriers que nos yeux ne voient plus. Charmons ainsi le reste de la nuit, jusqu'à ce que l'aurore éclaire nos demeures; alors que l'arc soit tendu, que les chiens et les chasseurs soient prêts, nous monterons les côteaux avec le jour, et nous réveillerons les cerfs endormis.

FIN DU TOME PREMIER.